

L'ABSENT

par

Christine Canals-Frau

© Christine Canals-Frau, 2010

I

4

Copenhague, février 2000.

Hier j'ai eu cinquante ans.

C'est les cinquante premiers qui coûtent, disait le vieux. Après... Pourtant il n'a pas réussi à aller bien loin, lui. A cinquante-deux c'était déjà fini.

Le cœur, a-t-on dit. Comme si ça avait jamais été sa faiblesse. Dur comme un matelas de pauvre, oui. Le foie, par contre, devait avoir diminué de moitié. Il avait une bonne descente, mon père. Et quand il avait bu, mieux valait se garer.

Lorsqu'il est mort j'avais dix-sept ans, et je n'irai pas prétendre qu'il m'ait manqué. Depuis le temps que je savais me débrouiller, je n'avais plus envie de m'embarrasser de lui. Geignard, manipulateur, violent... J'avais eu ma dose. J'étais seul au monde, comme on dit, et j'ai bondi de joie. Les autorités ont eu l'amabilité de me laisser tranquille.

Je me suis jeté à corps perdu dans la vie. Etudes, copains, filles... Tout m'était facile. Voyages, aussi. La fête permanente. Je m'étais juré de ne pas toucher une goutte d'alcool, et j'ai longtemps tenu ma promesse. Si longtemps que j'ai cru en réchapper pour de bon...

A présent, lorsque, par erreur, j'aperçois mon reflet dans la glace, j'y vois le même visage que lui. Les mêmes sourcils ébouriffés, l'iris délavé émergeant du rouge, les rides qui barrent le front et marquent les côtés de la bouche. Les mêmes lèvres minces, au pli tombant. Je n'ai pas encore le teint violacé, mais à ce rythme ça ne saurait tarder. Je ne bats personne non plus. Ce qui me serait difficile, vu que je vis seul.

Il n'a pas réussi grand-chose, le vieux, au cours de sa misérable existence. Ni à vivre longtemps, ni à travailler, ni à gagner de l'argent, ni à se faire aimer. Pas même à garder sa femme. Boire, c'est tout ce à quoi il s'entendait.

A y bien regarder, moi non plus je n'ai pas réussi grand-chose, durant les cinquante premières années de mon existence. Un bilan complet serait encore à établir. Ce que je déplore le plus : ne pas avoir vraiment modifié, fût-ce de façon infime, la face du monde. Et ne compter pour personne — chien ou homme. J'aimais mon boulot, ça me suffisait. Faire carrière ne m'a jamais intéressé. Je me suis laissé porter par les événements, deux ans par ci, quatre par là... dix ailleurs. J'avais la vie devant moi. Et puis soudain, un jour c'était fini. La réalité est venue me déloger. Un coup de pied de ce genre et la vie n'est plus devant vous, mais derrière.

Peut-être ne me reste-t-il que deux ans à vivre, comme lui.

Plus je me regarde et plus la sinistre évidence m'étreint : je suis le vivant portrait de mon père.

On prend les mêmes et on recommence.

Encore une de ses phrases favorites, au vieux. Il disposait ainsi d'une série de dictons qu'il ressortait à tout propos, ou selon ses propres termes : à tout bout de champ. On peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre, quand on parle du loup on en voit la queue, faut batt' le fer tant qu'il est chaud, tant qu'y a de la vie y a de l'espoir, et même quelques trouvailles plus personnelles telles que : ça empêche pas la terre de tourner et les gens de fumer, qui m'a toujours étonné ; j'y entendais "et moi de boire" — ce qui n'aurait pas rimé. Il pratiquait un genre de poésie bien à lui, le paternel. Le fait est qu'il se servait de ces béquilles pour s'exprimer comme les culs-de-jatte pour marcher, nous assénant ainsi ses opinions sur le contenu du journal, la météo ou le bulletin d'informations aussi bien que sur les ragots du bar voisin, et de temps à autre, aussi rarement que possible, sur les quelques renseignements que je laissais filtrer au sujet de mes activités, genre "j'ai un devoir de maths pour demain", ce qui devait me ménager une heure de tranquillité en m'évitant la corvée de vaisselle ou la préparation du dîner.

On prend les mêmes et on recommence.

Si, il y a trente-cinq ans, ou vingt, ou dix, on m'avait prédit que j'écrirais ces pages, j'aurais éclaté de rire au nez du crétin assez audacieux pour l'affirmer. A quarante ans, j'étais encore convaincu d'avoir tellement pris mes distances par rapport à mon père, à ses échecs et à son alcoolisme, que jamais, jamais je ne pourrais, si peu que ce soit, lui ressembler. A quarante ans, je croyais avoir pris mes distances par rapport à mes gènes. J'entends d'ici le lecteur hennir de rire à cette déclaration, mais s'il consent à m'accompagner un instant dans mon raisonnement, il en comprendra le motif : jusqu'à... disons même quarante-cinq ans, j'étais capable de captiver mon auditoire sur le thème "comment tenir ses gènes en échec". Démonstration

dont, on s'en doute, j'étais la brillante illustration. Les hommes me tapaient dans le dos, les femmes me regardaient d'un air attendri, pleines de compassion envers l'enfant martyr que j'avais été, et je savais qu'il ne me restait qu'à mener adroitement ma barque pour accoster sain et sauf au port, c'est-à-dire dans leur lit. Comme quoi ma théorie avait tous les avantages.

Que l'on n'aille pas croire cependant qu'en don juan cynique, je me sois servi d'une enfance écourtée afin de draguer de pauvres créatures assez naïves pour se laisser prendre à mes rets. Car si je parvenais à chaque fois à persuader quelqu'un de la justesse de ma démonstration, c'était bien moi-même. Les femmes, elles, se fichaient éperdument de mon raisonnement ; l'aspect philosophico-scientifique de la question les laissait imperméables. Par contre elles se passionnaient, larme à l'œil et fibre maternelle vibrante, pour le conte du pauvre orphelin enfin délivré des violences paternelles. Et à partir de là, les débrouillards le savent bien, il ne reste plus qu'un pas à franchir. Une fois entré par la compassion dans le cœur d'une femme, il faudrait être bien niais pour ne pas faire son chemin jusqu'à sa chatte.

Le fond de la question toutefois, l'objectif secret de la manœuvre, j'ai mis presque une vie à le comprendre, était pour moi, davantage que la satisfaction d'un désir passager, l'affirmation réitérée de cette théorie à laquelle j'attachais d'autant plus d'importance que j'en sentais bien, au fond, l'inquiétante fragilité. Cette théorie qui ne tenait que si je la défendais de toutes mes forces et à tout instant. Qui prétendait que je n'avais rien de commun avec mon père, moi sobre, diplômé, gagnant bien ma vie, moi entouré, fêté, adulé ! Ma parenté avec ce poivrot n'était que hasard, circonstance malencontreuse, tache sur mon arbre généalogique, accident génétique qu'il valait mieux évacuer d'entrée de jeu afin de le neutraliser aussi efficacement que possible. Et évacué, il l'avait bien été : j'avais même abandonné son nom de famille (Nørregård) pour reprendre celui de mon grand-père maternel (Aarestrup).

Pourtant mon tableau de chasse, que je polissais si soigneusement, ne comptait pas que des réussites. Par exemple, j'avais été marié moi aussi, et ma femme m'avait quitté. Mais de l'autre bout de la terre, il est si facile de l'oublier. Facile de se persuader qu'on est parti avant elle, qu'on serait parti de toutes façons, tôt ou tard, sans elle. Qu'on n'a fait que lui éviter le choc, lui offrir le moyen de surmonter la rupture — bref, qu'on l'a trompée pour son propre bien. Toutes ces histoires, je me les racontais quand, de temps à autre, j'évoquais mon existence antérieure, ou plus exactement, quand mon existence antérieure revenait me visiter par brusques flashes, sans que je ne lui aie rien demandé. C'était si loin ! Tout cela ne me concernait plus, une erreur de jeunesse, une vie vécue une éternité auparavant et abandonnée comme une vieille veste.

Et j'en avais, des femmes, à ma disposition pour m'aider à oublier, oh que j'en avais : des grandes, des petites, des grosses et des minces, blanches et noires, jeunes et vieilles ! *Madamina, il catalogo è questo...* Jamais au dessous de quinze ans, et pas trop au dessus de cinquante, mais entre ces deux limites je m'ébattais à loisir au milieu d'une flore féminine complaisante. Au nom de quoi alors me serais-je retenu ? D'ailleurs ma haine de l'échec, souvent plus motivante que la proie elle-même, me poussait à redonner l'assaut jusqu'à la victoire finale. Il n'était pas dit que quiconque pût me résister ! Charmeur, tenace, par chance beau gosse, telle était ma recette. Par contre, une fois l'acte consommé, je ne perdais pas mon précieux temps à remettre ça avec la même. La main dans la main et les regards de merlan ne faisaient jamais partie de mes plans, surtout pas à long terme. Les hommes, de ce point de vue, sont infiniment plus simples que les femmes.

Je crains fort que cette franchise ne donne, dès le départ, une regrettable impression de ma personnalité. Je me flatte pourtant, de par la brièveté de nos relations justement, d'avoir laissé un plus agréable souvenir à la plupart de ces femmes que, pour un bon nombre d'entre elles, leur propre mari. Je leur ai donné le meilleur de moi-même : admiration, désir ; émotion ; plaisir aussi. Pour quelques instants, j'ai mis le monde à leurs pieds. En ce qui concerne le reste,

pour lequel je ne valais rien — sécurité, fidélité, paternité —, il y avait les autres.

Prendre mes distances par rapport à mes gènes.

Dieu sait si j'ai fait mon possible pour les prendre, mes distances, avec mes origines ! Géographiquement d'abord : dès la fin de mes études, je suis parti à l'autre bout du monde — Bangladesh puis divers pays d'Afrique. Mentalement, moralement, physiquement ensuite : j'évitais l'alcool, je mangeais bio et végétarien, je faisais du sport, et où que je me trouve, je l'ai dit, je recherchais la compagnie féminine. Bon cuisinier, j'étais populaire, et mon appartement le lieu d'élection des copains, qui restaient volontiers manger ou dormir. Les études glissaient sans efforts apparents, j'avais un petit héritage en banque, et des boulots pour arrondir les fins de mois. Que demander de mieux ? Par rapport à mon père que, les derniers temps, j'avais connu chômeur, solitaire et alcoolisé, en caleçon jusqu'au milieu de l'après-midi, l'haleine aigre, l'œil injecté et la voix grumeleuse ; vivant des allocations depuis trop longtemps pour se souvenir de ce que signifiait le travail, pleurnichant pour me faire raquer et gueulant ensuite si la bouffe ne venait pas assez vite, je trouvais que j'avais accompli du chemin ! Des années auparavant, le fait répété qu'un estomac enfantin doive être rempli trois fois par jour n'en finissait pas de l'étonner. Du moment qu'il y avait à boire... Rien de surprenant donc si, dès que j'avais appris à cuire des pâtes, j'avais assumé la responsabilité de la préparation des repas. Ainsi que, progressivement, du reste du fonctionnement de la maison, dont l'aspect financier n'était pas le moindre.

Il n'avait pourtant pas toujours été cette loque, mon père. Il y avait eu une période, au début de mon séjour chez lui, où il possédait encore un emploi, et par là une certaine régularité de vie ainsi qu'une apparence convenable. Restaurateur, affirmait-il, mais avec le recul je n'y croyais guère, plutôt serveur ou maître d'hôtel. Les années passant, et la dégringolade s'accélégrant, il avait développé une tendance à l'enjolivement. Par quels moyens il avait harpagné ma mère m'est demeuré un mystère. D'elle, il n'était jamais question, et

si je la mentionnais, les sarcasmes à son endroit me rentraient vite ma curiosité dans la gorge. Ce qui ne faisait aucun doute, c'était la différence sociale entre elle et lui : après le départ de Mère, lorsque j'étais tout petit, j'avais passé mon enfance chez mes grands-parents maternels, des bourgeois riches qui possédaient une villa dans une banlieue chic. Mon grand-père était médecin. Ma mère, appris-je, avait fréquenté des écoles privées avant de suivre des études universitaires ; un tout autre train de vie, donc, que celui du petit serveur de restaurant comptant pour seuls atouts sa bonne mine et son bagout... D'où, probablement, l'amertume et le ressentiment ultérieurs du vieux à son égard. Avait-il escompté une existence dorée à leurs crochets ? Si tel était le cas, on peut dire qu'il avait raté son coup une fois de plus.

Comme on le voit, j'avais fait beaucoup d'efforts pour échapper à ce qui paraissait devoir être mon destin génétiquement parlant. D'une façon générale, on peut dire que je passais énormément de temps à me battre : contre la pauvreté, la faim, la sécheresse et les inondations, contre la maladie, la vieillesse, le laisser-aller, la paresse, le mensonge... D'aucuns diront : contre moi-même. Le fait est que cette lutte m'a maintenu en excellente forme pendant de nombreuses années. La chute n'en a été que plus visible ensuite.

La chute. Que voilà un terme bien approprié à la description de mon existence ces deux dernières années.

Une roulade dans un abîme obscur. Dégringolade d'un objet sur lequel on n'a plus prise. D'une boule glissante, de graisse ou de merde. Un fil qui vous échappe des mains et n'aboutit nulle part. Et ça tombe, tombe et roule sans fin.

La Chute... Ça ne vous évoque-t-il pas quelque chose d'autre, loin dans vos souvenirs d'enfance studieuse ? Un roman célèbre... Un personnage principal qui passe son temps à mettre en scène sa propre perfection... Jusqu'au soir où retentit un rire derrière lui — volage, insaisissable, un rire invisible. Et que ce rire fout tout en l'air ! Ah, le génie de ce faiseur d'effets, de ce tartuffe ! Je le connais bien, je peux vous dire. A une époque moi aussi j'étais parfait : jeune, beau et fort, intello, idéaliste, altruiste... J'en passe et des meilleures, aurait dit le vieux. J'étais tout ce qu'on voulait, sauf le fils du vieux salaud. Car là se trouvait la fêlure. Je ne voulais rien partager avec lui — ni avec personne d'ailleurs. A la rigueur avec la famille de ma mère, disparue depuis longtemps et par là peu gênante. Je m'étais créé et formé seul, voilà tout. Et de ce fait, j'étais libre comme l'air... Séduisant mensonge, qu'il a été dur d'abandonner. On ne renonce pas de gaieté de cœur au mythe du libre arbitre.

Ce que je redoutais plus que tout, c'étaient ces liens invisibles sur lesquels vous n'avez aucun pouvoir, cette génétique sournoise qui vous oblige à accepter une foule d'ennuis que, sinon, vous seriez dépêché de retourner à l'envoyeur : dents gâtées ou calvitie du grand-père, cœur faible ou maladies héréditaires... Vous réalisez donc à quel point il est dur, aujourd'hui, de me sentir amoindri, défini par un potentiel invisible sur lequel je n'ai aucune influence, que je ne peux que fuir ou suivre, l'un ou l'autre aveuglement ! Tout est là, l'alcool, et le visage, les yeux, les sourcils, la bouche, jusqu'à la

forme des épaules, tout est là, évident comme une preuve ! Camus prétend qu'après un certain âge, nous sommes responsables de notre visage. Zéro en génétique, Albert ! Responsables de quoi, je vous le demande ? De nos parents ? Et que faire là contre ? Rien. Ni traitements, ni prières. Condamnés à être les fils de nos pères.

Où en étais-je ? Ecrire, comme marcher droit, exige une certaine sobriété. Or la mienne est relative à cette heure... Ah oui, le héros de Camus. Clameur ? Clarence ? Clamence, je crois, et un prénom de prophète. Il y avait quelque chose de tout à fait séduisant pour moi dans son histoire, qui fait que je me la rappelle assez bien. L'épisode du rire, et la chute du corps dans la Seine. La dégringolade dans sa propre estime. Le doute. L'impossibilité de justifier ce qu'il a été, ce qu'il est encore. Mais malgré son dégoût de lui-même, le voilà incapable de changer ! Serré par la camisole de cette bonne vieille Nature. Et pour la même raison, incapable de se pardonner. Seule solution : appliquer sa redoutable lucidité au reste du genre humain. L'humanité devient ce dénominateur commun tordu et désespéré.

Et moi, dans tout ça, demanderez-vous ? Comment s'achève cet intéressant parallèle ?

Je ne suis pas avocat mais agronome. J'ai laissé mon protestantisme à la porte depuis longtemps. Je n'ai aucune disposition pour la confession ni pour la pénitence. Les concepts de bien et de mal me donnent envie de vomir. Je me fous du jugement d'autrui comme de ma première bouteille. Comme quoi cette variation sur un thème chrétien pourrait ne me concerner que très peu...

Et pourtant.

Revenons au détail clé, outre la ressemblance des héros... Pas le rire, non... Cherchez bien...

Vous venez de deviner, je vois. Bravo.

J'ai eu mon avertissement, moi aussi ; et ma chute d'un corps dans l'eau. En beaucoup moins mélodramatique et tristement banal. Nous avons tous des avertissements et des chutes dans la Seine, le Zambèze ou le Limpopo. C'est là le côté pratique de l'élaboration a posteriori de l'histoire humaine : à l'absurde et au hasard, on attribue un sens.

Donc, si je développe la présente idée, rien n'est plus simple que d'intituler la lettre que j'ai reçue point de départ, et la rencontre qui a suivi tournant. Tournant décisif, même, je crois que personne ne me disputera ce terme. Toutefois, tel que me voici à ce tournant...

... potentiellement dangereux, comme tous les tournants...

... je ressens l'urgence impérative de ralentir et de faire diversion à l'aide d'un élément tranquillisant de nature à apaiser les palpitations que cette évocation est en train de me flanquer. Prudence, prudence ! Abandonnons le récit, en tout cas temporairement. Il ne faudrait pas que j'en attrape une crise d'angoisse... Dieu merci, le remède chez moi est toujours à portée de la main. Oh, de ce point de vue je fais les choses mieux que le vieux. D'ailleurs je fais tout mieux que le vieux. Lui se pintait à la bière et au schnaps. Moi, je me soûle au whisky — vieille habitude des tropiques. Cela dit, je ne suis pas raciste, je bois n'importe quoi avec de l'alcool dedans. Au début je faisais la fine bouche, je pinaillais sur les marques. Je ne jurais que par Macallan ou Laphroaig, des single malt vieux de vingt ou trente ans, commandés sur Internet. Tant qu'à faire qu'à boire, autant, encore une fois, faire mieux que lui... Ça m'est bien passé depuis. Nécessité faisant force de loi, je me suis rabattu sur Glenfiddich, Ballantine's et J&B, bref, ce qu'on trouve au supermarché vulgaires et qu'on écluse par litres entiers sans en sentir le goût. Dès la seconde bouteille je suis dans le coma, ce qui est le but de l'opération. Du luxe malgré tout, quand je pense à la pisse de chat paternelle... Qu'importe ! Je peux me le permettre. Je gagne encore ma vie, curieusement. A la différence du vieux. Et puis, une chose est sûre : si dans deux ans je suis mort, personne ne se présentera pour réclamer l'héritage. Personne.

On s'étonnera peut-être que j'arrive encore à la gagner, ma vie, au vu de la quantité d'alcool que j'ingère tous les jours. En vérité, cela exige une certaine virtuosité qui n'est pas donnée au premier venu. L'essentiel, comme le savent tous les alcooliques encore en possession d'un peu de respect d'eux-mêmes, est de boire tout en faisant croire qu'on ne boit pas. Voici un résumé de ma technique, à l'usage des débutants :

– article numéro un (impératif) : s'abstenir pendant la journée de travail. Incontestablement la partie la plus dure. Si vous êtes capable de cet exploit, le reste est un jeu d'enfant. N'hésitez pas à taper dans le café, dans le thé et dans le chocolat. Cela vous donnera une allure pressée qui renforcera votre image d'efficacité auprès de vos collègues. Buvez des litres d'eau. Déjeunez léger.

– article numéro deux, se rattraper le soir. Ça va tout seul, merci. Souûlez-vous de préférence à votre domicile et dans la seule compagnie de votre ordinateur. Refusez les invitations susceptibles de vous empêcher de mettre cet article en pratique. Laissez votre répondeur assurer son travail.

– article numéro trois, se doter d'un réveil-matin d'une persistance et d'un volume sonore au dessus du commun.

– article numéro quatre, pratiquer la douche froide. L'eau froide en jets sous pression tire même les plus comateux des torpeurs de la gueule de bois matinale. Excellent contre le mal de cheveux.

– article numéro cinq, café noir, Alka-Seltzer, Aspégic et autres génériques au petit déjeuner. Dur pour l'estomac, mais efficace.

Le week-end, tout est permis. S'aider éventuellement de l'article deux.

Muni de ces bons principes, vous n'éprouverez aucun mal à prolonger votre vie professionnelle de plusieurs années. Faites-moi confiance, je les pratique depuis un certain temps avec un si grand succès que je doute qu'aucun de mes collègues ait la moindre idée de ce à quoi j'occupe mes soirées et mes fins de semaine. Toutefois le système requiert, ainsi que je le suggérais à l'article un, discipline et force de caractère de la part du sujet éthyliisé — ou bien, pour l'exprimer autrement, un état psychologique à une certaine distance du stade terminal sur l'échelle graduée de la déroute. D'où il ressort que je pratique ce système parce que je ne suis pas encore une loque, et que je ne suis pas encore une loque parce que je pratique ce système. C'est mon garde-fou, ou mon garde-soûl, en tout cas un enchaînement de cause à effet dont je suis conscient jusqu'à la nausée. A l'intérieur de ces limites, je fais encore illusion, aux autres autant qu'à moi-même. A moi-même, oui, vous avez bien lu. Car tant que j'ai la force de me mettre debout le matin à sept heures et derrière mon bureau à neuf, lavé, rasé, peigné et le cerveau remis à l'heure, ça ne peut pas aller si mal. Tant qu'y a de la vie y a de l'espoir, je cite. L'espoir de quoi d'ailleurs ? De mourir ? Ça ne m'est jamais apparu bien clairement, surtout pas ces dernières années où, pour tout vous avouer, je n'ai pas la moindre idée des raisons que j'aurais de vouloir vivre. L'habitude sans doute. Et sinon... Vivre pour boire et boire pour vivre, à cela je peux toujours souscrire.

On se demandera aussi ce qu'un agronome fabrique en chemise blanche derrière un bureau, cinq jours sur sept du matin jusqu'au soir. Ne devrais-je pas plutôt être sur le terrain à retourner la terre, suer à grosses gouttes et me noircir les mains ? Je ne pourrais être plus d'accord avec vous. D'autant que j'y ai passé un bon nombre d'années, sur le terrain — les meilleures de ma vie. Le terrain n'est pas forcément cool, mais toujours intéressant, souvent même passionnant. Si on aime se donner à fond, on est servi. Toutefois le degré d'inconfort dépend des missions ; le Mozambique pendant la guerre civile, par exemple, n'était pas de tout repos. J'ai été canardé, pris en otage, j'ai travaillé dans des zones minées... Moi qui vous parle, j'aurais parfaitement pu y rester. Loin de moi l'idée de faire se

pâmer les dames sur mon sort ! J'aime d'ailleurs à croire que j'étais le sujet parfait pour ce job. Idéaliste, indépendant, sans peur — et sans trop de reproches alors. Pas d'attaches, pas de famille. Je n'avais rien à perdre, que ma vie, et à cet âge-là elle ne compte pas. J'avais une confiance en moi inébranlable. Rien ne m'avait encore entamé, fait chuter du piédestal. J'étais sans faille. A présent je suis comme un verre fêlé : on continue à l'utiliser, mais seulement en secret. Le reste du temps, on le cache au fond de l'étagère, sans se décider à le jeter, car il peut encore servir. D'ailleurs je suis le premier à dissimuler mon défaut et à tourner ma face parfaite vers les regards. J'y ai même acquis une telle virtuosité au cours de ces dernières années (voir plus haut) que personne ne se doute de la fente que je cache. Mais elle y est. Je suis fêlé. Si on me remplit, je fuis. Si on me frappe, je ne rends pas de son. Et comme avec les verres, il n'y a pas de remède. La fêlure s'allonge insensiblement jusqu'à ce qu'un jour, pling ! le verre se casse en deux.

Allons, j'exagère un peu sans doute en me plaçant moi-même tout au fond de l'étagère. La plupart des gens considèrent mon poste actuel comme un avancement dans ma carrière. Responsabilité accrue, salaire également, gestion d'une vaste région et d'une équipe. Je ne m'y sens pas mal, dans la mesure où je sens encore quelque chose. Tout le monde m'assure que je fais du bon travail, et les résultats le prouvent. Le secrétaire général, en particulier, ne perd pas l'occasion de me broyer amicalement l'épaule. Il n'y a que moi qui aie encore des difficultés à prononcer le mot carrière ; à m'ajuster à la réalité de ce pays (le mien) et de ces gens (mes compatriotes) autant qu'à celle de la bureaucratie. J'en ai vécu si loin pendant si longtemps ! J'avais même fini par en oublier la langue, à force de speaker anglais, falar português et bégayer divers dialectes locaux. Tant et si bien que, sans m'en rendre compte vraiment, le jour de la rencontre dans le hall de l'hôtel à Copenhague, j'ai parlé anglais. Et vu le résultat, j'aurais mieux fait de parler n'importe quoi, swahili par exemple.

Si j'avais su parler swahili, bien sûr. Ce qui n'est pas le cas, ayant travaillé au Mozambique, où on le parle peu. A Tete, on parlait

surtout nyanja et shona. Et à Gaza, changana. J'ai donc appris à parler suffisamment de nyanja, de shona et de changana pour assurer un niveau satisfaisant de communication avec les populations locales, pas très ferrées en portugais. Toutefois si j'avais écrit : j'aurais mieux fait de parler nyanja, vous auriez cru à une plaisanterie de ma part. Ce que nous pouvons exclure tout de suite, car je suis mortellement sérieux en abordant le sujet de la rencontre.

Mortellement ! Décidément je fais des étincelles en ce moment. *Mortel !* Qualificatif idéal dans le contexte de l'histoire que j'essaie, sans le moindre succès jusqu'à présent, de raconter... De me raconter à moi-même, précisons-le. Il n'est pas question de publier ni d'être lu par qui que ce soit avant ou après la mienne, de mort. Sauf éventuellement par le pompier ou le flic qui trouvera mon cadavre, et ne saura que faire de mon ordinateur. Le donner à mon ex-femme, ainsi que le reste de mes affaires ? J'imagine qu'elle poussera des cris rien qu'à l'énoncé de mon nom. La dernière fois que je l'ai vue, il y a... deux ans ?, lorsque nous nous sommes rencontrés dans ces circonstances abominables, elle m'aurait volontiers tapé dessus à coups de barre de fer si elle n'était, oh si civilisée, si convaincue de la supériorité de l'éducation et de la sublimation des pulsions à travers le dialogue avec l'Autre. Vous avez envie d'assassiner votre ex ? Asseyons-nous donc tous en rond pour en discuter : pour quelle raison ressentez-vous cette pulsion ? Elle n'est pas difficile à imaginer, la raison. Je laisserais volontiers mon ex-femme s'adonner à sa pulsion, d'ailleurs... Ce serait même une excellente fin. Rapide, efficace — quoique sale. Mais je ne m'en tirerai pas si simplement, je le sais. D'une façon ou d'une autre, je n'ai pas mérité de m'en tirer simplement.

Quant au fait, lecteur, que tout en affirmant écrire pour moi-même je vous interpelle constamment au cours de mon récit... N'y croyez pas trop. Vous êtes un truc, une béquille, une façon de me distancier du sujet. Vous n'existez pas, et n'existerez jamais. N'allez pas vous imaginer le contraire, vous risqueriez, comme nous tous, d'être déçu.

Votre inexistence est la condition même de cet exercice. Le seul qui existe ici, encore et pour son propre malheur, c'est moi.

Mabenga, 1991.

Je ferai débiter cette histoire à Maputo, Mozambique, en février 1982. Afin de demeurer dans le registre de l'absurde, j'ai choisi de commencer par un incident infime, presque ridicule, en tout cas parfaitement oubliable, mais dont les conséquences se sont révélées d'une incomparable gravité pour les trois amis que nous étions. Ce fait même est une justification en soi qui, je l'espère, apparaîtra à d'autres avec autant d'évidence qu'à moi.

L'incident en question a dû survenir l'une des premières fois, peut-être déjà le tout premier jour où je suis allé chez João Monteiro. Et si je replace l'évènement au mois de février, c'est parce que les orages avaient provoqué des inondations dans toute la province — d'où notre réunion chez João. Les inondations sont fréquentes dans le sud du pays à la saison des pluies, et la chaleur extrême.

En 81, comme tant d'autres à l'époque, j'étais venu au Mozambique apporter ma modeste contribution à l'édifice du socialisme. J'avais signé un contrat avec Danida, pour qui c'était ma cinquième mission. A l'origine, je ne devais rester que deux ans... Que j'y sois encore dix ans plus tard, malgré le désastre économique, la faillite politique et la guerre civile, étonnera peut-être. Mais l'épisode que je vais relater y est sûrement pour beaucoup.

Ce soir-là, nous n'étions guère nombreux. La cellule de crise, à laquelle je venais de me joindre : coopérants d'Europe de l'Est, un autre Scandinave, quelques Mozambicains blancs, de très rares Noirs... Ingénieurs, techniciens, agronomes ; hauts fonctionnaires de l'Agriculture et des Travaux Publics. Je nous revois installés sur la terrasse encore mouillée, autour d'un excellent whisky probablement

rapporté de Lisbonne, discutant de l'ampleur des dégâts dans la capitale et le reste de la province, ainsi que des conséquences sur la récolte à venir.

Maputo était encore belle alors, blanche, moderne. Grandes avenues bordées de jacarandas, dont les fleurs tombées s'étalaient en épais tapis bleu. Construite en pente à partir de la mer, quadrillée à angle droit, sans écoulement des eaux. Chaque année, des trombes dévalent les rues pour inonder la Baixa.

Depuis mon arrivée à Maputo, j'avais fait de mon mieux pour me rapprocher de João. Pourtant, six mois plus tard, je n'étais guère avancé. Je ne savais de lui rien de plus que n'importe quel autre employé du ministère : directeur de la Planification, bras droit du ministre, blanc, portugais et communiste. Il habitait l'une des plus belles villas de la capitale, sur l'avenue Julius Nyerere. Le reste n'était que bavardages : sa richesse, son concubinage avec une métisse — qui pouvait lui coûter son poste... Grand amateur de jardins, à en juger par le sien, avec une passion pour les orchidées rares.

J'ai oublié qui, ce soir-là, a tenu un discours. João lui-même ? Un ministre, en l'honneur de qui João aurait fait rouler la télévision sur la terrasse ? Je me souviens d'un interminable morceau de rhétorique marxiste, loin des préoccupations pratiques qui auraient dû être les nôtres. Je devais être distrait, bercé par les vapeurs du whisky autant que par celles de l'idéologie, et contempler le paysage. En furieux contraste avec les exhortations du discoureur officiel, autant qu'avec l'objet de notre réunion, je me souviens d'un coucher de soleil rutilant, de stries violettes dans un ciel doré, de feuilles laquées d'eau, d'une sérénité de nouveau monde.

C'est sur ce fond que Soledade m'est apparue. Silencieusement, elle s'est assise sur un siège bas en face de moi et a arrangé sa robe sur ses genoux. Ce geste a découvert, à son insu, le toboggan des longues cuisses, l'éclair blanc d'un sous-vêtement et la surface du ventre caramel. Ça a duré une seconde, et ça a été tout. Je suis resté stupéfait. Sol avait les yeux tournés vers João. En cet instant, j'ai

oublié la politique, les inondations, la récolte. Moi qui me croyais blasé, j'ai été foudroyé par cette chaste intimité, par ce doux visage qu'un autre absorbait. Un violent désir m'a saisi : être celui qu'elle regardait avec tant d'émotion.

Du reste de la soirée, je n'ai pas de souvenirs précis. Plutôt une impression générale confondant toutes les soirées de ce genre au cours des deux années où j'ai fréquenté la villa. J'ai dû adresser la parole à Sol. Jouer de mon mieux mon rôle de clown. Pourtant, pas une seule fois au cours de cette soirée, ni des deux années qui ont suivi, pas une seule fois je ne me suis même approché de mon but : séduire Soledade.

Par contre, j'en suis devenu fou.

Et pour satisfaire cette folie, j'ai causé la mort d'un homme.

Après cette chaotique introduction, il est sûrement temps de me présenter en bonne et due forme : Jens Aarestrup, cinquante ans, agronome, divorcé. Vingt ans en coopération dans divers pays, dont les treize derniers au Mozambique. Le Mozambique, j'en profite pour le rappeler, est une ex-colonie portugaise située au sud-est de l'Afrique, sur l'océan Indien. Vingt millions d'habitants. Grand comme une fois et demi la France et dix-huit fois le Danemark, constitué de dix provinces, il a l'honneur douteux de figurer tout au bas de la liste des pays du monde par ordre de richesse. Entre 1982 et 1995, j'y ai été successivement chargé de coordonner divers projets de développement agricole en zone rurale dans la province de Maputo (la capitale), à Chókwe, Inhambane, Manica, et surtout Tete, où j'ai vécu dix ans et monté une coopérative biologique. Employeurs : Danida, MS, H.E.L.P.

Pourquoi suis-je resté si longtemps dans le même pays ? Parce qu'il m'intéressait davantage qu'un foutu plan de carrière, tout bêtement. Je crois d'ailleurs que si je n'avais reçu cette lettre, je me serais débrouillé pour y être encore. La plupart de mes collègues demeuraient deux ans sur un projet puis, après de confortables vacances, se faisaient muter dans un nouveau pays un peu moins exposé, avec augmentation et divers avantages financiers, grimant ainsi les échelons d'une hiérarchie aboutissant à la sinécure finale : la gestion d'un continent entier à partir d'une capitale tranquille, de préférence Genève ou New York, job administratif royalement payé et pratiquement exempt d'impôts. Pas un mauvais plan...

Qui ressemble, la partie impôts en moins, à ce que je vis actuellement. Comment, dites-vous ? Rectificatif : je n'ai *pas* visé au même but. Mais je l'ai atteint tout de même. Lorsqu'à l'été 95, suite à la lettre et à la rencontre dans le hall de l'hôtel Little Mermaid, ainsi qu'aux événements qui en ont découlé, j'ai décidé de rester à

Copenhague pour un temps, je me suis présenté au premier poste vacant dont l'annonce m'a accroché dans un magazine professionnel, et je l'ai eu. L'essentiel était de m'assurer la possibilité de demeurer au Danemark. Sinon, je n'aurais même pas accordé un regard à l'encadré. Le job se situait en effet aux antipodes de ce que je pratique habituellement : bureaucratique, propre, à bonne distance des problèmes des populations concernées.

Que j'étais donc encore naïf à l'époque. Idéaliste, impulsif. Le connard estampillé, enthousiasme et expérience garantis. C'était il y a... cinq ans seulement. Et pourtant, s'il faut aligner les poncifs : dans une dimension parallèle, il s'est écoulé une éternité. Et cette éternité a fait de moi un autre.

J'aimais mon boulot alors. J'y croyais, j'y investissais sans compter. Je n'avais d'autre raison de vivre. A présent, je n'investis plus que dans l'alcool.

J'aimais tout dans mon travail. Le fait de se démener à faire pousser des machins qui, sans cet effort, ne se seraient jamais donné la peine de pointer le bout d'une feuille. Le cadre. Les gens. Leur humour, leur fatalisme, leur solidarité. Leur foi.

J'ai quitté l'Europe à cause de mes convictions, par intérêt envers l'expérience mozambicaine. Au fond, pour moi, beaucoup revient à cela : au concret, à l'objectivité du manque criant d'un côté, du trop-plein indécent de l'autre. Cette conviction-là au moins, je l'ai conservée. Sans doute un excellent motif de continuer à boire... Quant au reste, l'idéologie, la discipline que je n'ai jamais eues, elles ont dû partir en fumée, quelque part dans le *mato* mozambicain, au cours des dix dernières années.

Est-ce ce décalage à l'époque déjà, ou un désir de renouvellement, qui m'ont poussé à aller m'enterrer, quelques années plus tard, au fin fond de la brousse ?

S'il faut m'en tenir à la vérité — et il le faut —, c'est l'histoire avec Sol qui m'a convaincu du bien-fondé de ce projet fou, que tous condamnaient d'avance.

A Mabenga, province de Tete, dans un village fraîchement abandonné par des coopérants, j'ai monté une coopérative biologique pilote avec des paysans qui avaient fui la guerre. La seule réalisation de ma vie dont je sois vraiment fier, celle que j'appelle mon enfant, ma création, *notre* création. La prunelle de mes yeux. Le seul village communautaire survivant au Mozambique, et l'une des rares coopératives de production mozambicaines viables. Le projet, tel qu'il finit par prendre forme, réunissait développement agricole, alphabétisation et vie en communauté. Egalité, partage et non-violence. Bref, le phalanstère.

Je ne cherche pas à me faire passer pour meilleur que je ne suis. Il y a longtemps que mon auréole s'est noyée dans le baquet de whisky que je m'enfile sournoisement au quotidien. Mais, croyez-le ou pas, aux yeux des compagnons qui se joignirent à moi, j'étais devenu quelque chose du genre... d'un blanc saint, si je peux vous faire tolérer ce mauvais jeu de mots ! Ne me demandez pas pourquoi, mais ils avaient fini par me révéler comme un petit *régulo*, à l'égal de leur chef de village — ce qui outrepassait largement mon rôle de coordinateur, pourtant déjà assez chargé. Dans ces petites structures, avec un budget insignifiant, et la guerre alentour, il ne faut pas craindre de mettre la main à la pâte. En l'occurrence, ce rôle allait même parfois jusqu'à jouer les prêtres... Oui, vous avez bien lu. J'ai enterré des gens et dit la messe à la demande de mes voisins. Nos petites cérémonies auraient été jugées très peu orthodoxes par les autorités cléricales. Par contre, et c'est là le miracle, que votre serviteur, jusque là mécréant et fornicateur, ait fini par trouver une voie tortueuse conduisant au ciel... Voilà qui relève de l'exploit. Ça n'a guère duré plus de cinq, six ans peut-être. Mais avant qu'on me l'arrache d'un grand coup, on peut dire que je l'ai eue chevillée au corps, la foi. A l'abdomen, pour être tout à fait précis.

Cette dernière phrase requiert à grands cris une explication, que je juge assez amusante pour vous la fournir ici.

Conséquence de la monotonie sexuelle peut-être, je traversai une période, vers la fin des années 80, où j'avais perdu le désir. Aucun corps ne m'inspirait plus, j'éprouvais l'inanité de cette quête

perpétuelle d'un sexe inexploré. Je décidai alors d'oublier ma tête et de me recentrer sur mon propre corps, exactement sur son milieu, un point situé au dessous du nombril que la médecine chinoise appelle *dan-tien*. Dans les postures les plus étranges, j'inspirai, soufflai, méditai, laissai circuler l'énergie vitale. Tant et si bien que j'entrai dans une sorte d'état mystique permanent où mon âme résonnait en accord avec une forme de divinité que je ne savais définir mais que je commençai à sentir si présente, quelque part autour de moi, dans un espace situé au-delà de la pensée rationnelle et des sensations physiques, que je n'eus bientôt plus de doutes quant à son existence. Ce qui se produisait pour moi à travers cette activité cérébrale n'avait pas de mots : une ouverture à l'inconnu, au meilleur du monde et de soi-même, une sérénité absolue, l'accès à l'essence des choses, à la joie pure... Dans le mouvement, j'avais retrouvé le désir physique à l'intérieur d'une nouvelle conception cosmique de l'érotisme. (Je vous rassure tout de suite : le choix étant extrêmement limité au village, j'en étais réduit aux joies de la branlette. Mais quelles séances ! Finie l'artificielle mécanique d'avant. Je communiais avec Vénus, avec Shiva, avec tous les dieux de l'univers.)

Vous croyez que je divague encore, que je suis entré dans la phase finale du delirium tremens. C'est aussi, de toute évidence, ce que ma hiérarchie en pensa lorsqu'il lui revint aux oreilles que je disais la messe au village. MS, l'ONG pour laquelle je travaillais à l'époque, me dépêcha soudain un émissaire chargé d'enquêter sur l'ensemble de mes activités, tant professionnelles que privées. Le village cessa donc temporairement toute réunion de caractère spirituel et définît une stratégie destinée à fournir des réponses plausibles à l'ennemi tout en lui faisant prendre des vessies pour des lanternes. Les habitants étaient, je dois le préciser, de mon côté dans l'élaboration de cette stratégie.

Malheureusement, un maillon céda quelque part, et la chaîne craqua. Le contrôleur entendit parler de choses qu'il n'aurait jamais dû savoir : comment j'avais, les premières années de mon séjour à Mabenga, engrossé deux jeunes Noires du village à l'aide de préservatifs troués (de fabrication mozambicaine, cela va sans dire.

Les filles, elles, étaient... hum! vraiment jeunes, je dois l'avouer ; l'âge traditionnel de mariage des filles africaines). Le résultat, hélas, ne se laissait pas réfuter : deux petites beautés d'environ cinq ans, teint café au lait, yeux clairs et cheveux blonds crépus, dont j'étais d'ailleurs assez fier... Ne pouvant me résoudre à faire mon devoir et à épouser l'une des deux mères en abandonnant l'autre, vu que je n'en aimais aucune, j'avais fini par conclure un arrangement à l'amiable grâce à la médiation de Zé, qui remplissait les fonctions de chef du village : une polygamie à l'africaine où je payais pour l'éducation des enfants et jouais mon rôle d'époux auprès des deux jeunes femmes aussi longtemps que nécessaire. Ce qui fonctionna à la satisfaction générale, chacun dans sa propre paillote, jusqu'à ce qu'elles se trouvent un mari quelques années plus tard. Ce dénouement m'arrangea d'autant mieux qu'à l'époque, j'avais commencé mon exploration spirituelle qui, comme je viens de le signaler, provenait d'un désintérêt de la chose sexuelle pour lequel mes deux femmes n'avaient aucune espèce de compréhension.

Bref ! L'eau avait coulé dans le Zambèze entre temps, mais l'information circula. Deux semaines plus tard me parvenait une lettre de mon chef immédiat, James Carey, me convocant à Maputo afin de discuter de la clôture du projet de Mabenga et des conditions de ma prochaine affectation. L'excellence des résultats de la coopérative y était cependant soulignée.

J'avais beau m'être préparé, le choc fut rude. En conséquence de l'entretien qui suivit, je fus brutalement descendu de mon petit nuage spirituel. Je commençai à réaliser qu'entre la guerre civile et divers projets, j'avais vécu treize ans dans le même pays ; que j'atteignais mes quarante-cinq ans, et qu'il était temps de songer à tirer le maximum du reste de ma vie. Tout cela, mon directeur me l'asséna sans faiblesse. Il mentionna la possibilité d'une affectation au Rwanda ou au Soudan, où il savait que je n'aurais aucun mal à obtenir un poste de cette nature ; et sinon, il était sûr de pouvoir, à Londres, glisser un mot en ma faveur si je préférais "faire une fin honorable dans un bureau", ce qu'il comprendrait parfaitement vu le nombre d'années où j'avais risqué ma santé dans divers coins de la

vaste brousse africaine. Tout d'abord je protestai, tempêtai ; puis je promis, j'argumentai ; je suppliai. Mabenga était, je l'ai dit, mon enfant chéri. Dans la province de Tete, les besoins étaient immenses ; de plus, je connaissais tout le monde et me sentais chez moi au Mozambique. Quelles meilleures conditions pour diriger un nouveau projet ? Carey, quoique très "old chap" et d'humeur pédagogique, demeura inflexible. Queue basse, je dus rentrer à Tete après avoir sollicité un délai de réflexion, qui me fut accordé gracieusement.

Quelque temps après cet entretien, j'appris que ledit Carey n'ignorait rien des activités para-agricoles de la coopérative, y compris celles que je lui avais tues (telle l'alphabétisation), et que c'était lui qui, par sa protection, m'avait permis de conserver la même affectation au cours de tant d'années, contribuant ainsi au développement du projet Mabenga.

Mais en ce mois d'avril 95, je me retrouvais soudain déchargé de mes responsabilités, une liberté forcée qui ne me convenait pas le moins du monde. A quoi donc consacrer toutes mes prochaines années ? Dans quel pays repartir ? A quel projet me vouer ? Un immense espace s'ouvrait devant moi, qui pourtant m'apparaissait comme un gouffre plutôt que comme un horizon. Etait-il temps de me ranger, ainsi que Carey semblait le penser ? Avais-je vraiment déjà, sans m'en rendre compte, passé l'âge de ce genre de profession ?

Pour la première fois de ma vie, pris au dépourvu, je n'avais pas le moindre élément de réponse à ces questions.

Si j'avais à décrire ma relation avec Soledade... Les mots seraient : désir, obsession, jalousie, maladie. Car c'est devenu ainsi, très vite, de plus en plus. Je ne crois pas avoir été amoureux de Sol, pas davantage que d'une autre. L'ai-je même aimée ? J'ai fait mon possible pour l'arracher à João, qui était mon ami.

Je n'ai jamais su expliquer l'effet qu'elle m'avait produit.

Je l'ai dit, João habitait une superbe villa. Des murs jaune pâle bordés de faïences portugaises, l'ombre des avocatiers sur la terrasse carrelée, et le jardin foisonnant, exubérant tout autour... Il aimait les meubles sculptés, sombres, massifs, en ébène et en bois de rose. Il aimait l'abondance et la beauté.

Sol, là-dedans, c'était... pureté et transparence, retenue et chasteté. Bizarrement métissée, mince jusqu'à la maigreur. Soleil noir, sa chevelure tirait à elle toute la substance de son corps. Elle étudiait la médecine, spécialité psychiatrie. Elle se montrait peu. João ne parlait pas d'elle. J'ai mis du temps à savoir son nom, plus encore à m'en servir. Je n'ai jamais eu de meilleurs mots pour la décrire que : belle comme une biche qui fuit.

J'en ai été possédé à m'en cogner la tête contre les murs, pendant deux ans, sur l'éclair d'un ventre entrevu, sur un visage détourné.

Pourquoi une telle dépendance ? Besoin de changement, sans doute. De dédier mon existence à une proie unique. Après tant d'années passées à jouer les don Juan, je devais être mûr pour me laisser prendre !

Ma réputation, disons-le tout de suite, n'était pas volée. Avec mon bagout j'aurais pu vendre du sable au Sahara. A ma décharge, reconnaissons que je m'abstenais de mentir. La vérité m'a toujours

paru plus simple à assumer. D'ailleurs rien n'est plus convaincant que la sincérité. Les filles s'y laissaient prendre comme des mouches. Il m'en fallait une, deux, trois par jour. Rien ne m'arrêtait : les obstacles n'existaient que pour être renversés. Le monde était une jungle, et dans cette jungle j'étais le tigre. Libre ! Invincible, immortel. Ainsi occupé, comment aurais-je pu comprendre que je m'étais perdu moi-même... Je courais toujours plus vite, sans rien trouver qui me satisfasse. Alors peut-être qu'au bout de tant d'années, tout de même, j'étais usé. A l'intérieur, sans m'en rendre compte. Lorsque j'ai connu Sol, j'aurais pu m'interroger. Me fabriquer une dépression, un incident cardiaque. Au lieu, j'ai cru trouver une sorte d'idéal. Je suis tombé dans le panneau, pieds et poings liés, tout en dédaignant la réalité jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Honte ? Pas de cet aspect de ma vie en tout cas. L'hypocrisie du reniement, parce qu'on vieillit, que la puissance baisse et qu'il est temps de se ranger... Non. D'ailleurs je n'ai jamais trompé, ou prétendu aimer pour parvenir à mes fins. Ce dont j'ai honte, c'est autre chose... Mais il est encore trop tôt pour en parler.

Par quoi elle me tenait ? Par son refus, je crois. Par la frustration. Dès que je l'approchais, elle s'envolait. Nous pouvions parler de tout, sauf de mon désir. Si j'insistais, sa voix devenait glaciale. Sans cesser d'être amicale — si ces deux idées peuvent jamais s'accoupler. Elle ne se fâchait pas ; mais une paroi de verre tombait entre nous. Et de l'autre côté, j'avais disparu. Annihilé par ce ton de voix que je finissais par haïr ! sans apprendre à l'empêcher. J'aurais pu disparaître, ou crever à ses pieds. Le plus drôle, c'est qu'elle me déroutait. Moi qui, le reste du temps, manœuvrais en stratège... Pour la première fois, j'acceptais tout d'une femme, sans me révolter. Pourquoi ? Au Moyen-Age, on parlait d'amour courtois... Voilà. Ce devait être quelque chose comme ça, l'amour courtois. Servir sa Dame, sa vie durant, en dépit de ses refus.

Au début, j'ai bien cru qu'elle se moquait de moi. Puis j'ai compris mon erreur. A présent, je dirais qu'elle régnait à l'intérieur d'un territoire qui n'appartenait qu'à elle. J'agissais, elle était. Tout entière, dans le moindre de ses actes. Je ne sais comment l'expliquer, mais cela, cela même lui donnait cette vulnérabilité qui, alliée à sa grâce, me séduisait tant.

Pour la première fois de ma vie, je ne contrôlais plus. Je me démenais comme un beau diable. Refusant toute limite, je me jetais dans de nouvelles tactiques, qui échouaient lamentablement. Je m'acharnais, chaque coup me découvrant davantage.

Je la voyais partout. Je la mangeais, je la buvais. Par ailleurs je fonctionnais, efficace. Si l'on m'avait dit que j'étais amoureux, j'aurais hurlé de rire. Un sport ! Un jeu. Gagner ou perdre. Je finirais bien par gagner. Parallèlement, mon esprit refusait l'envahissement, niait l'évidence, construisait un mur de rejet. Et la satisfaction de cet effort m'empêchait d'en voir la vanité. J'étais schizophrène et inconscient de l'être, obsédé ignorant de mon obsession.

Bref, j'étais prêt pour la grande chute.

C'est alors que le hasard, en avril 95, m'apporta la solution.

Sous forme de l'évènement le plus imprévu, le plus inimaginable, le plus invraisemblable dans mon existence telle que je l'avais définie jusque là. Je ne prétendrai pas n'avoir jamais pensé à l'existence d'une telle hypothèse. Pire : elle ne m'avait jamais effleuré. J'avais ordonné ma vie de telle façon qu'il n'y avait place pour aucune hypothèse de cette nature. Et si, par la plus grande des malchances, elle se présentait tout de même, je n'étais plus là pour la recevoir. Dans ma jeunesse, j'avais adopté la mobilité comme style de vie, ce qui empêchait ce genre de problèmes de parvenir à maturité. J'avais de plus, en amont, mis au point un discours-type destiné à décourager les tentatives les plus acharnées de mettre fin à ma précieuse liberté. Avec moi, tel un cadeau enveloppé de cellophane, on savait ce qu'on obtenait. Aucun but n'était assez tentant pour me retenir et me faire composer avec un principe aussi solide, aussi fondamental que celui-là.

Que s'était-il donc passé pour que l'évènement en question pût s'engouffrer à pieds joints dans mes défenses ?

Pour en retrouver la racine, il nous faut accomplir un autre voyage dans le temps, un saut de bientôt trente ans en arrière, aux alentours de 1973. A une époque où je vivais encore au Danemark et y finissais mes études. La première fois où, miracle, j'étais tombé amoureux. Et où cet amour, comme c'est souvent le cas, me fit accomplir tout un tas de bêtises, dont épouser Lena et lui faire un enfant. Comment, avec l'échec du couple de mes parents comme modèle, m'étais-je laissé persuader ? Quoi qu'il en soit, avant même le terme de sa grossesse, Lena et moi étions déjà séparés, et elle demanda le divorce un an plus tard à la fin de mes six mois de séjour au Bangladesh.

C'est à la suite de cette malheureuse aventure que, est-il besoin de le préciser, je mis au point mon discours-type destiné à éviter le surgissement dans mon existence d'autres problèmes de ce genre. Système qui, à ma connaissance du moins, avait assez bien réussi jusqu'à l'épisode, à Tete, des préservatifs déchirés aboutissant à la fabrication de deux petites filles au teint nettement plus clair que celui de leurs mères.

J'avais donc commodément oublié ce mariage raté, et je n'avais, en dépit des objurgations de mon directeur, pas la moindre intention d'écourter mon séjour africain. Pour moi, quitter le Mozambique pouvait être une option si l'on m'y forçait ; mais l'Afrique ? De mon point de vue, tout mon avenir s'y trouvait inscrit. Pourtant ce séjour était en voie d'achèvement très proche, sans que je le sache encore...

Ah, laissez-moi opérer une courte pause afin de remplir mon verre et me redonner les forces nécessaires à aborder ce qui va suivre.

... Du fait de l'évènement imprévisible déjà cité, évènement qui prit la forme d'une lettre parvenue à la poste de Tete après des mois d'errance entre l'Afrique et l'Europe, puis entre différents pays africains, enfin d'une province mozambicaine à l'autre, lettre à l'enveloppe déchirée, recollée et couverte de cachets, étiquettes, griffonnages et autres témoignages de l'efficacité postale, portant une adresse raturée et difficilement lisible, rédigée d'une écriture inconnue, irrégulière, assez large pour me permettre de reconstituer :

Mr. Jens Aarestrup
c/o Danida
P.O. Box 666
Yaounde
CAMEROON,

une adresse qui me fit hausser les sourcils jusqu'aux cheveux (j'avais quitté le Cameroun en 82. La lettre avait-elle été en chemin si longtemps ?). Une adresse probablement écrite par l'expéditeur lui-même, les suivantes (à Maputo, Chókwe et Tete) étant griffonnées au

hasard, les unes par dessus les autres, par des mains sans doute plus frustes. Sans nom ni référence au dos.

Tandis que je faisais sauter les derniers restes de papier kraft et que je m'efforçais — sans succès — de me remémorer le nom de filles qui m'auraient honoré de leurs faveurs au Cameroun ou lors de vacances en Europe, et peut-être désireuses de renouer une relation trop éphémère ou de tenter leur chance auprès d'un coopérant blanc, sympathique et bien payé... Des restes de l'enveloppe je tirai une lettre, elle-même en assez mauvais état, qui me fit littéralement, lorsque je commençai à la lire, perdre l'équilibre et me rattraper au bord de la table.

Une lettre en provenance du Danemark et rédigée en danois par un jeune homme de moi totalement inconnu.

Une lettre de mon fils.

Mon fils. Je crois pourtant qu'à ce moment-là, loin de penser en ces termes, je l'intitulai dans ma tête fils de Lena, comme j'avais toujours intitulé mes deux petites beautés filles de Joana et d'Estela, malgré ma fierté à leur endroit, une fierté qui n'allait pas toutefois jusqu'à me faire les reconnaître et assumer une paternité pour laquelle je ne ressentais pas la moindre attirance. Niklas, c'était son prénom, que je m'étais empressé de remiser le plus loin possible dans ma mémoire, Niklas ne portait pas non plus mon nom mais s'appelait Bendixen d'après sa mère, Lena Bendixen, qui avait repris son nom de famille. Plus un deuxième nom, coincé entre Niklas et Bendixen, que je ne reconnus pas car il ne figurait que par son initiale J. S'agissait-il d'un patronyme représentant la branche maternelle de la famille ? Dans ce cas, le J pouvait correspondre à Jørgensen, l'un des noms les plus répandus... Ou à un second prénom, peu courant de mon temps, mais les modes changent... Niklas Jesper Bendixen ? Niklas Jørgen Bendixen ? Tout cela sonnait affreusement à mes oreilles, produisant un effet artificiel, ce pourquoi je comprenais qu'il l'eût abrégé en J : Niklas J. Bendixen. Toutefois je ne pouvais m'ôter de l'esprit l'analogie entre ce J et l'initiale de mon propre prénom, Jens. Y avait-il une intention dans cette façon de signer, ou s'agissait-il d'une simple coïncidence ? Peut-être la mère de Lena s'appelait-elle Jørgensen, ou Juul, et le gosse avait hérité des deux noms... D'autant que, si ma mémoire ne me trompait pas, le père de Lena avait toujours figuré aux abonnés absents. Niklas Juul Bendixen sonnait en tout cas déjà mieux, et cette conclusion me rendit une tranquillité d'esprit toute relative qui me permit d'aller à la cuisine faire du café. Instant que choisit Zé pour venir me parler du camion et des nouvelles pièces de rechange qu'il aurait bien aimé pouvoir faire payer à MS, en cadeau d'adieu à la coopérative, avant mon

départ. Je vous balance l'idée en concentré, en une seule phrase brutale ; lui en usa cent, et une heure de mon temps, ce qui m'aurait convenu parfaitement tant que nos palabres m'empêchaient de penser à la lettre. Si ce n'avait été que...

Zé n'était pas chef de village pour rien, et je ne me considère pas non plus comme le dernier des idiots. Nous nous accordions très bien, à condition de respecter un petit nombre de conventions culturelles non écrites fort simples, telles que de ne jamais aborder d'entrée de jeu l'objet d'un entretien. Après quelques commentaires fleuris sur le temps et la récolte, il mit donc le sujet sur le Danemark et ma famille, avec d'autant plus d'à propos que j'allais bientôt quitter Mabenga, et que mon statut de "sans-famille" m'assimilait dans son esprit à une sorte de réfugié, ce qu'il avait toujours trouvé dommage pour moi. A présent que je partais, il allait de soi que je ferais comme tous les réfugiés, rejoindre la terre de mes ancêtres et y retrouver ma famille ?

Je savais qu'il ignorait l'arrivée de la lettre, puisque je venais de la rapporter de la poste de Tete ; ce n'était donc pas la raison pour laquelle il me remettait, après tant d'années, le sujet de ma famille sur le tapis. La question me prit cependant à la gorge. Je m'empressai de repousser l'hypothèse avec d'autant plus de force que j'avais à présent une excellente raison de l'envisager. Je partais pour le Soudan, affirmai-je avec emphase. En réalité, je n'avais encore rien décidé et j'ignorais même s'il s'y trouvait un poste qui me convînt. La douceur attristée du visage de Zé alors, ses yeux baissés, son hochement de tête ponctué d'un grognement de basse me firent l'effet d'un reproche.

Cette réaction, je crois, a été la première intrusion d'une certaine forme de morale dans ma vie privée et plus précisément sexuelle, en tout cas la première fois où je me souviens avoir éprouvé de la mauvaise conscience par rapport à une action découlant de mes rapports amoureux.

Il faut dire que celui-là justement, le fils de Lena, n'avait pas été conçu dans les conditions habituelles. En faisant un effort, je pouvais

clairement me remémorer l'état de surexcitation bienheureuse dans lequel je m'étais trouvé à l'époque où nous étions ensemble, Lena et moi. Brusquement, en peu de mois, elle m'était devenue indispensable. Est-ce parce qu'elle m'avait résisté si longtemps, ou qu'elle avait toujours cet air de ne rien attendre de moi ? Avec le recul, je ne l'appellerais pas belle, mais attirante, oui, incroyablement attirante avec son fin visage, ses yeux si bleus et ses cheveux d'un blond pâle de petite fille, toute mince, presque éthérée, de perpétuels cernes sous les yeux... Il y avait quelque chose dans toute son attitude, dans tout son raffinement, dans sa froide distinction et dans cette sorte d'élégance naturelle, qui paraissait pourtant me chuchoter à chaque instant "prends-moi". Et je la pris, oh que je la pris. Je ne m'en lassais pas. Son absence de tendresse me facilitait grandement la vie. M'aimait-elle, et à quel point ? La question ne me préoccupait guère. Je prenais ce qu'elle paraissait me donner, et cela suffisait à me maintenir dans cet état de rut permanent qui déboucha, un jour, sur l'inévitable question de la procréation. Lena est la seule, je dois le mentionner, face à qui je n'aie pas pris mes jambes à mon cou lorsqu'elle formula son désir d'un enfant de moi. Nous nous mîmes à la tâche, et dans les temps qui suivirent notre créativité atteignit des sommets inégalés. Nous nous fîmes même arrêter par un flic, un jour, dans les fourrés du parc H.C. Ørsted. Je ne sais ce que je m'imaginai quant à la suite des événements. Par commodité, j'épousai Lena ; l'enfant fut fait — et les ennuis commencèrent.

Pas dans les premiers temps, non. Au début, le contraste entre l'idée de sa grossesse et la réalité de sa minceur produisit sur moi un effet d'attraction extrême. En même temps, elle n'était pas que Femme avec un grand F ; il y avait en elle quelque chose de vaguement familial, comme un bref reflet dans un miroir... Elle était venue vivre chez moi, dans le trois pièces que j'avais acheté grâce au pécule laissé par mes grands-parents maternels. Même là, elle paraissait déplacée. Après des mois, elle semblait encore ignorer la place des objets les plus usuels, et cette apparente distraction, loin de m'agacer, m'enchantait. De toutes façons, le chef de cuisine c'était moi ; pour notre mutuelle satisfaction, car Lena ne savait pas casser

un œuf. La nourriture en général l'intéressait très peu. Elle en parlait avec animation, mais dès qu'il s'agissait de manger elle recommençait à jouer avec le contenu de son assiette — une des choses qui, inexplicablement, me rendaient fou d'elle.

Ce fut de là, je crois, que surgit la discorde : de la nourriture.

Au bout de trois mois en effet, sa jolie taille avait épaissi, un petit ventre rond s'était formé. Ses habitudes changèrent alors d'une façon radicale. D'indifférente au fait de manger, elle développa un appétit nouveau et bientôt féroce, se jetant sur les aliments, engloutissant à chaque repas, reprenant du plat, finissant même mon assiette. Je ne la reconnaissais plus : où était mon elfe sexy et délicat, avec sa façon érotique et distinguée de croquer une carotte ? Le résultat ne se fit pas attendre. En quelques mois, la poupée vira à l'éléphant. Son fin visage s'arrondit jusqu'à devenir la pleine lune, ses cheveux amaigris semblèrent mal l'encadrer. Pire, elle ne paraissait pas se rendre compte de ce que sa transformation physique signifiait pour moi : l'impossibilité pure et simple de la désirer. Non que je n'aie jamais fait l'amour à une grosse femme. Mes années en Afrique m'ont permis d'apprécier l'érotisme quelle que soit l'ampleur du tour de taille. Mais cela... Ce n'était pas de l'érotisme, c'était son contraire. Je lui en fis la remarque, elle prit la mouche. Nous nous engueulâmes. Elle pleura. Je claquai la porte et passai la nuit chez un copain. A partir de là, le pli fut pris. Je découchai de plus en plus souvent jusqu'à ne plus remettre les pieds chez moi. Quant à l'accompagner aux séances de préparation à l'accouchement ! Je m'arrangeai pour ne pas pouvoir, d'autant que mes derniers examens approchaient. La vérité cependant, c'est que je ne pouvais plus la regarder — ni dans les yeux ni ailleurs. Pendant ce temps, je pieutais chez le copain en compagnie de mes bouquins et de mes photocopiés, et m'efforçais de mon mieux de rattraper le temps qu'une fidélité mal comprise m'avait fait perdre. J'appris la naissance par un message sur le répondeur, à la suite de quoi je noyai ce qui me restait de conscience dans une tournée solitaire de trois jours dans les bars des environs. Comme quoi l'alcool n'était jamais bien loin, même dans les périodes où je m'en croyais le plus à l'abri...

Je passai mes examens, cherchai un emploi. Avec une spécialité comme la mienne (l'agriculture de subsistance dans les pays d'Afrique tropicale), j'étais tout désigné pour partir en coopération. Ce que je fis à la première occasion, trop heureux de laisser derrière moi une Lena devenue vache à lait pour un moutard bruyant et insatiable. Durant mon séjour au Bangladesh, je respirai enfin, je me sentis revivre. J'oubliai l'Europe, le mariage, la famille. Je me donnai à fond. Je découvris des horizons, des réalités dont je n'avais pas idée auparavant. J'écrivis à peine — deux lettres en tout et pour tout. Et à mon retour... je l'ai dit, Lena demanda le divorce. Elle avait maigri alors, retrouvé quelque chose de l'allure et du charme d'avant. A tel point que je faillis m'y laisser prendre à nouveau, lui refaisant la cour... Mais la situation avait subtilement changé. Je repérai une autorité nouvelle en elle, un côté pratique, concret, listes de courses et talons plats, qui lui convenait mal et que je détestais. Sans parler du moutard perpétuellement entre nous... Je recommençai donc à prendre mes distances, espérant qu'une fois le gosse casé au jardin d'enfants, je retrouverais ma belle éthérée. Le sentit-elle ? Quelques jours plus tard, le formulaire de demande de divorce m'attendait en évidence sur la table. Je m'exécutai. Lui laissant l'appartement, je me dépêchai de repartir pour une nouvelle mission, au Tchad cette fois, une destination que je trouvais très proche de l'idéal.

On comprendra donc le choc que j'éprouvai lorsque, dix-huit ans plus tard, le moutard devenu jeune homme se manifesta pour me donner des nouvelles que je n'avais pas sollicitées.

Le choc était d'autant plus grand qu'à y bien regarder, toute l'opération tenait de l'exploit. J'avais en effet toujours fait de mon mieux pour ne jamais donner mon adresse à Lena, dans aucun des pays où j'étais successivement parti. J'avais simplement disparu de son horizon, ne lui laissant que l'appartement, le nom de mon employeur et une foule de souvenirs de qualité inégale. D'une façon ou d'une autre, la seule piste possible pour me retrouver devait avoir été Danida, et c'était sans doute par là que Niklas avait commencé, s'adonnant à un véritable travail de détective, remontant toute la filière de mes premiers contrats jusqu'à ma mission au Cameroun, où Danida possédait un bureau à Yaoundé.

La lettre avait-elle ensuite été renvoyée au Mozambique par le personnel camerounais de Danida ? Puis de Maputo à Inhambane, Chókwe, Manica et Tete... En tout état de cause, la présence de cette lettre entre mes mains signifiait que quelqu'un, en l'occurrence Niklas — car je voyais mal Lena s'intéresser soudain à mon sort après tellement d'années —, avait dépensé quantité de temps et d'énergie à essayer de me localiser afin de me faire parvenir cette bouteille à la mer. Par ailleurs, l'étrange absence d'adresse au dos de l'enveloppe trahissait pour le moins une incertitude... L'opération dans son ensemble me paraissait donc supposer, en même temps qu'une certaine retenue de la part du jeune homme, bien davantage qu'une superficielle envie de me voir. Bref, le contraire de l'indifférence.

Evident, me direz-vous. Pourtant un intérêt de cette nature se situait aux antipodes de l'évidence pour moi, qui n'attendais de personne de tels efforts en ma faveur, et que ce témoignage dérangeait grandement, me faisant redouter une exigence de réciprocité à laquelle je n'avais pas la moindre envie de me plier. Non qu'il y eût dans le texte de la lettre un quelconque sous-entendu à l'intention manipulatrice. Le contenu en était à peu de choses près

ce que n'importe quel garçon eût pu écrire s'il avait eu la malchance de se voir attribuer le sujet comme rédaction au lycée. Niklas se présentait, relatait brièvement sa vie et expliquait qu'il avait envie de me connaître. Il terminait en laissant ses coordonnées pour que je puisse lui répondre. Je vous écris cela, cinq ans plus tard, comme si je m'en souvenais, mais la vérité est que je ne peux me rappeler un seul terme de cette lettre. Vide absolu. Par contre, j'en conserve une impression d'ensemble, tant de son contenu que de son ton calme et raisonnable, que je ne sais à quoi attribuer — la facilité du cerveau humain à pallier ses propres défaillances ? Quant à ce qu'il disait sur lui-même... Que faisait-il, quelles études ? Quels projets d'avenir ? Je peux le reconstruire à présent, à partir d'entretiens ultérieurs. Mais mon principal souvenir de cette lettre ressemble plutôt à un épais brouillard d'où surgissait une seule et lancinante question : comment me mettre à l'abri de cette exigence tout en conservant la haute idée que j'avais de moi-même ?

Je sais, je sais. Ne dites rien, ce n'est pas nécessaire. J'entends vos pensées aussi distinctement que si vous les exprimiez à haute voix. N'ayez pas peur des mots : je suis un salaud. Un irresponsable et un salaud. N'importe qui dans ma situation aurait éprouvé ne serait-ce qu'un éclair de curiosité envers le fils inconnu capable de cet exploit pour parvenir à son but : comment est-il ? A qui ressemble-t-il ? Grand, petit ? Intelligent, drôle ? Sympathique ? N'importe qui aurait rêvé de pouvoir le rencontrer une fois, ne serait-ce que pour en avoir le cœur net. Connaître son fils, cela ne se refuse pas. Pour moi, si. Ce qui me revient clairement en mémoire, lorsque je repense à cette matinée, c'est d'avoir pesté contre les administrations qui s'étaient donné tant de mal pour acheminer cette lettre jusqu'à sa destination finale, alors même qu'elle avait eu vingt fois l'occasion de se perdre en route. Parmi le désordre des pensées qui m'assaillirent alors, j'éprouvai la sourde tentation, je l'avoue, de faire le mort. J'examinai durant les heures qui suivirent aussi posément que possible différentes hypothèses. Si je ne donnais pas signe de vie, que se passerait-il ? La vague retomberait-elle d'elle-même ou y aurait-il

une seconde lettre, puis une troisième, toute une cohorte de lettres me poursuivant par tous les coins du globe ? Et si je parlais, comme je venais de l'annoncer à Zé, pour le Soudan ? Pays en guerre, famine, chaos ; serait-ce suffisant pour décourager une insistance ultérieure ? Après tout, j'avais bien le droit de refuser de le rencontrer ou de lui répondre ! Je n'étais pas obligé, sous prétexte qu'il se disait mon fils, de me plier à ses demandes ! Non seulement je n'étais pas censé ressentir sur commande l'appel du sentiment paternel, mais j'avais encore pleinement le droit de penser que sa soudaine apparition constituait une intolérable intrusion dans mon existence !

On peut s'interroger, bien sûr, sur les motivations d'une réaction si vive de ma part. Après tout, il était probable qu'une réponse affirmative ne m'engageât à rien de plus qu'une vague promesse, à tenir à l'occasion d'un futur séjour temporaire en Europe, par exemple pour des vacances. La perspective n'était pas si effrayante ! Il suffirait sans doute de rencontrer le jeune homme une fois, une seule et unique petite fois. Ensuite, la distance entre nous empêcherait de répéter l'exploit, et la relation s'épuiserait d'elle-même. A moins que nous trouvions tous deux notre compte dans une relation épistolaire plus serrée, auquel cas tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ma réaction... Je ne prétendrai pas en avoir trouvé les raisons, même après avoir retourné la question tant et tant de fois dans ma tête, plus que jamais ces deux dernières années... Une chose, cependant, ressort assez clairement ; ou plutôt deux. D'abord, j'ai toujours estimé que si j'avais appris à faire pousser des salades sans polluer, cela me créait des obligations par rapport à tous ceux que nous, malgré nos discours bien-pensants, maintenons dans la misère de l'autre côté du globe. J'avais accordé la priorité à mon boulot, et il n'était pas question que quiconque me fasse dévier de cet ordre de choses. Et par ailleurs : ce que j'avais vécu avec mon vieux, je ne voulais pour rien au monde l'imposer à une génération suivante. Je préférerais mille fois ne pas avoir d'enfant du tout que de voir celui-ci m'asséner le même mépris que j'avais asséné à mon père, un mépris

dont Niklas me gratifierait sûrement à l'heure actuelle, au vu de mon quotidien et pressant besoin de dérivatif vespéral...

S'il savait.

Mais il ne sait pas. Et il n'y a pas la moindre chance pour qu'il sache. En ce sens, on peut dire que j'ai parfaitement réussi à *ne pas* reproduire l'histoire paternelle. Une réussite éclatante, même. Mon père s'est contenté de crever en me pourrissant la vie. Mon bilan à moi aura été plus lourd : j'aurai pourri celle de plusieurs autres avant de disparaître à mon tour.

Mon histoire est celle du chasseur chassé, du baiseur baisé.

Je ne sais pas ce que je cherchais en elle, si ce n'est le rejet. Et quelque chose me poussait à continuer, encore et toujours, jusqu'au rejet suivant, comme si je n'en avais jamais assez ! Un non ne me suffisait pas. Il m'en a fallu dix, vingt, mille.

Je ne les entendais pas, ses non. Ils glissaient sur moi. La paroi de verre entre nous fonctionnait dans les deux sens. Ils glissaient et s'éloignaient loin de moi, du côté où je ne sentais rien.

Je continuais à galoper, aveugle, protégé.

Aveugle, je l'étais.

Je ne voyais ni les rejets, ni la jalousie. Je n'ai rien vu jusqu'à ce qu'il soit trop tard, et que la mort soit sur nous.

Je ne savais pas ce qui unissait Sol à João. L'amour ? Le luxe ? Ou, paradoxalement, leur différence d'âge ? Après le premier jour, leur relation est devenue invisible, impalpable. Ils ne parlaient pas l'un de l'autre.

Je n'ai jamais eu de remords par rapport à João. Du moins de son vivant. S'est-il aperçu de mes intentions ? Pas une seule fois en deux ans, je ne l'ai entendu prononcer le nom de Soledade.

João.

Autant l'avouer tout de suite : j'en ai été jaloux dès le premier instant. Et je le suis resté longtemps après sa mort.

La jalousie me faisait courir, autant que l'amour, l'obstination ou la folie.

Une sorte d'échange. On se jalousait, on s'appréciait.

Ce que j'enviais chez lui : sa position, son pouvoir. Sa richesse. Il avait des réseaux parallèles qui lui obtenaient ce qu'il voulait. Et puis Sol bien sûr, tout en comptant toujours parvenir à la séduire, mon expérience m'ayant appris que les femmes trouvent d'étranges arguments pour concilier devoir et plaisir. Mais par dessus tout, j'enviais sa foi. Il croyait au socialisme comme le charbonnier en son Dieu. Il n'a jamais douté, ni sur le fond ni sur la forme.

Moi, à côté, je doutais de tout. Parti unique, collectivisation... Je désapprouve la dictature, fût-elle du prolétariat. Théorie et pratique, idéologie et raison se heurtaient en un constant combat. De l'enthousiasme pour les grandes fermes d'Etat, je suis passé aux aldeias comunais, puis aux petites exploitations privées... A chaque échec, préserver l'idéologie devenait plus périlleux. Autant au début, face à l'assurance du régime, je provoquais la discussion — en cercle restreint bien sûr —, autant à la fin, quand le système agonisait, toute critique me semblait trahison. A force, je ne savais plus en quoi je croyais... Le verbe même me heurte encore. Bref, j'étais un outsider, je le suis toujours, et le resterai jusqu'à la fin de ma vie.

En échange, João admirait mes prouesses sexuelles. J'étais increvable. Les femmes me trouvent beau — ça aide.

João était un rusé, un retors, un patient ; un homme de terrain. J'ai beaucoup appris de lui ; de nos conversations, de nos parties d'échecs. Même après, lorsque je suis passé à la Prévention des Catastrophes Naturelles, il a continué à m'aider. Ses claques sur mon épaule après le troisième whisky me payaient de toutes les déceptions.

Il me traitait de gosse de riches, d'individualiste — en quoi il avait entièrement raison. Je l'accusais de stalinisme, en quoi j'avais également raison. Et rien de tout cela n'altérerait notre amitié.

J'ai tout fait cependant pour les séparer.

Ce dont João, avec sa finesse, a dû se rendre compte. Alors quoi ? machiavélisme ? foi inébranlable ?

A force, j'avais fini par connaître ses faiblesses. J'en ai profité, lui collant des filles dans les bras. J'ai tout fait — ou presque. Au bout du compte : pour rien. Ces rendez-vous communs que j'organisais, pendant une période, avec une petite métisse... On la baisait ensemble, chacun par un bout. J'avais travaillé longtemps pour amener João chez moi. Sa prudence paysanne le faisait freiner des quatre fers. Mais j'y étais arrivé. Cela faisait partie de mon plan — tortueux — qui n'a pas plus marché que les autres. Au fond, malgré tout ce que je lui ai fait faire, João demeurait fidèle.

C'est à ce moment que j'ai réalisé à quel point j'étais, à côté de lui, agité, insatisfait. A l'autre bout de la fille, João jouissait. Entièrement à ce qu'il faisait, la première fois comme la dernière. Moi, à la troisième, je m'ennuyais, je foutais le camp.

Avec le temps, on s'habitue à courir. "Você é um desassossegado !" Il avait raison, j'étais un inquiet, et personne, ni lui ni mes amis ni moi-même, n'était fichu de voir ce que cette inquiétude dissimulait.

J'ai rêvé cette nuit. Le fait d'avoir évoqué Niklas peut-être. Pour la première fois depuis un siècle j'ai rêvé de mes parents. Que dis-je ? De ceux qui m'en ont tenu lieu. Mes grands-parents.

J'ai rêvé du n° 4 d'Udsigten, leur maison. Briques jaunes, au bout de l'impasse où nous jouions, à mi-chemin entre l'église et le lac de Gentofte — résumé des aspirations de ma grand-mère : la religion d'un côté, de l'autre la nature. Je revois la terrasse où nous déjeunions l'été, la volée de marches qui, à deux ans, me valut la première bosse de mon enfance.

J'ai rêvé du jardin et des pommiers. Du livre d'anatomie de Knud que j'aimais feuilleter le soir à la lueur de la lampe, du tablier gris d'Aase dans lequel j'enfouissais mon visage lorsque, petit, j'avais peur. Eux, je ne les voyais pas dans mon rêve, tout en sachant qu'ils étaient là.

Je m'y sentais bien, dans ce rêve. A cause d'eux ? Rassuré comme jamais plus dans la vie. J'ai oublié ce que j'y faisais — grimper aux arbres, voler pommes, poires et cerises sûrement, comme en réalité. Cueillir des groseilles. Arroser le potager. Descendre la rampe en toboggan.

Je me suis réveillé plus serein que depuis si longtemps. Par contraste, la réalité m'apparaît d'autant plus insupportable.

Le hasard fait bien, ou mal, les choses. Mais il les fait.

Il se trouva que, quelques jours après la réception de la lettre, qui m'avait plongé dans des affres dont je ne parvenais plus à émerger, une nouvelle intervention postale, sous forme de seconde lettre, infléchit le problème dans une direction que je ne me sentais guère capable d'emprunter tout seul.

Je venais en effet de passer des journées à tourner en rond, essayant infructueusement de me décider en faveur d'une solution ou d'une autre.

Un point ne laissait pas de doute : je recommençais à songer à tout quitter en faveur d'une destination inconnue. Si je ne pouvais, comme je l'avais souhaité, demeurer au Mozambique dans un contrat avec MS, il me restait deux options : changer d'employeur ou changer de pays. L'idée de rencontrer d'autres gens, d'une nouvelle culture, de recréer un Mabenga dans des conditions de terrain inconnues telles qu'au Soudan par exemple, commençait à me sourire, et la perspective d'une guerre peut-être pire que celle que j'avais connue ne me faisait pas reculer. Après avoir côtoyé les brutalités de la guérilla et de l'armée régulière pendant dix ans, je me sentais paré à toutes éventualités. Et plus j'y réfléchissais, plus le Soudan m'apparaissait comme une expérience à considérer : sécheresse, famine, violences, conflits religieux et ethniques, les défis ne manquaient pas. Oui, décidément, le Soudan représentait une réelle possibilité...

Pourtant une subtile résistance intérieure me retenait en arrière, m'empêchant malgré moi de rédiger la lettre que je ruminais depuis plusieurs jours à l'adresse de James Carey : intéressé par telle et telle région du monde, ouvert à toutes propositions concernant un poste aux mêmes caractéristiques que celui-ci... prime de risque supérieure... Au lieu, je m'inventais des prétextes, remettais au

lendemain. Je devais aussi bientôt libérer la maison, et je n'aurais pas trop de temps pour trier mes affaires, sans parler des comptes de la coopérative qu'il me faudrait vérifier et faire signer à Joaquim, le jeune Mozambicain que j'avais formé à reprendre la fonction de comptable durant les deux dernières années.

Je ne manquais donc pas d'occupations, et pourtant je n'arrivais pas à me secouer ni, de façon générale, à récupérer mon niveau d'énergie habituel. J'aspirais à percer le brouillard que la lettre de Niklas avait répandu dans ma tête. Dans un état de distraction totalement étranger à mon caractère, je commençais une chose, puis une autre ; m'interrompais pour suivre une troisième idée... La confusion et l'incohérence atteignaient leur comble, et mon humeur commençait à s'en ressentir. J'eus des idées bizarres à cette période, des idées que je n'avais jamais eues et ne me croyais pas capable d'avoir. Je me mis à penser que j'aurais peut-être mieux fait de fonder une famille après tout, et de me fixer quelque part, au lieu de courir de droite et de gauche comme un poulet étêté. Que j'avais donné mon temps, et le meilleur de ma vie, sans rien obtenir en échange. Je me mis à envisager sérieusement l'hypothèse de demeurer au Mozambique, d'y acheter un lopin de terre (ce qui depuis peu était devenu possible) et de m'y établir, tout en me trouvant une femme. J'avais même une idée très précise quant à l'identité de cette femme, et je ruminai dans ma tête diverses façons de la convaincre de quitter l'homme qu'elle venait d'épouser afin de me suivre dans quelque trou perdu à des lieues de toute possibilité de carrière. Dieu merci, je n'eus pas le temps de me couvrir de ridicule, car la lettre de mon directeur arriva au bon moment, me cueillant dans mes incertitudes et me présentant sur un plateau la solution idéale en ce qu'elle m'accordait un nouveau délai de réflexion fort bienvenu. Je me trouvais à un tournant de ma vie, m'écrivait-il. Peut-être le moment était-il venu d'un changement de direction radical ? Allié au fait qu'à sa connaissance, je n'avais pas pris un jour de vacances depuis des lustres, il m'offrait trois mois de congé aux frais de l'organisation, ce qui me laisserait le loisir de faire le point. Je n'avais qu'un mot à dire pour obtenir un aller simple pour le

Danemark, ou ailleurs si je préférais. Je pourrais communiquer ma décision ultérieure au bureau de MS à Londres, etc.

Ma première réaction fut d'agacement. Quelle soudaine sollicitude ! De quoi se mêlait-il ? Je n'avais certainement pas besoin qu'on me dise ce que j'avais à faire ! Je lui supposai même l'intention traîtreuse de profiter de ces vacances pour me licencier. En même temps, j'étais obligé de reconnaître que sa théorie ne me paraissait pas complètement fausse. Que je le veuille ou non, son discours de Maputo avait mis en branle un ensemble de rouages. Cela ne signifiait pas nécessairement tourner le dos à ce qui avait été ma vie, mais je sentais bien que si je ne voulais pas en venir à regretter ma décision plus tard, j'avais intérêt à faire un peu de ménage dans ma tête. Et puis une coïncidence m'intriguait : après vingt ans de silence, c'était la seconde fois en quinze jours que le Danemark se rappelait à moi. Y avait-il là un signe à déchiffrer, une sorte de coup de pouce de la Parque ? Je n'étais pas très éloigné de le croire, non que j'aie jamais cru au destin, car il m'a toujours semblé que c'était une excellente dénomination de ce vers quoi nous nous sentons attirés et dont nous n'osons prendre la responsabilité tout seuls.

Coïncidence ou pas, donc, il ne me fallut pas beaucoup de jours pour parvenir à la conclusion que quelques semaines de vacances au Danemark, où je n'avais pas remis les pieds depuis des lustres, ne pourraient me faire de mal, ne serait-ce que pour mesurer la distance qui m'en séparait, et me renforcer ainsi dans la certitude que mes choix de vie étaient les meilleurs. Ensuite, je pourrais repartir vers une nouvelle destination, Soudan ou autre, en plein accord avec moi-même. Je reverrais mes compatriotes, pensais-je, et les considérerais à travers mon binocle comme des animaux exotiques, ce qu'ils feraient très certainement à mon égard. Je jouerais les bons sauvages, les Candide. Je jugerais et serais jugé. Je reparlerais aussi ma langue natale, si je ne l'avais pas complètement oubliée... (A l'époque je ne pensais plus qu'en portugais et en anglais.) D'une façon générale, il ne faisait pas de doute pour moi que le Danemark allait m'apparaître étranger à ce que j'étais devenu, et que cette différence allait tourner à mon profit.

En outre, la solution de Carey présentait l'avantage de trancher du même coup le second nœud gordien, celui qui s'attachait au jeune homme. Car je pourrais à présent blanchir ma conscience en accomplissant mon "devoir" de géniteur, tout en restant fidèle à moi-même. Convaincu qu'au bout de quelques semaines j'allais ressentir la démangeaison de repartir au Soudan ou ailleurs, il me serait particulièrement facile de me montrer franc avec lui.

L'un dans l'autre, tout s'arrangeait donc à ma propre satisfaction, et ce qui m'avait paru insurmontable quelques jours auparavant semblait à présent s'enchaîner avec l'évidence d'un théorème mathématique. Je répondis à Carey et commandai un aller simple pour Copenhague, en profitant pour lui extorquer deux semaines d'hôtel en dédommagement des nombreux mois de vacances que je n'avais jamais pris. Avec une facilité qui me surprit moi-même, comme si je n'avais fait que cela toute ma vie — écrire ma première lettre à un fils inconnu —, j'écrivis à Niklas que la chance voulait justement que je prenne mes vacances au Danemark le mois prochain, et que je descendrais à l'hôtel Little Mermaid à Copenhague du 15 au 29 mai, où il pourrait me contacter. Je rédigeai ma lettre en danois, bien sûr, ce qui ne fut pas sans me causer quelques problèmes linguistiques. Mais qu'importe ! Si Niklas voulait faire ma connaissance, il lui faudrait prendre ce qu'on lui servirait, avec ou sans fautes de syntaxe. J'hésitai un instant aussi sur la formule de début : "cher Niklas", répondant à son propre "cher Jens", me semblait un peu trop chaleureux envers un inconnu. L'alternative (pas de formule du tout) me parut d'une sécheresse vexatoire, raison pour laquelle je finis par choisir "cher Niklas".

Tout s'arrangeait donc comme dans le meilleur des mondes. Il ne me restait plus qu'à emballer les quelques affaires dont je ne désirais pas me séparer, ayant décidé de distribuer le reste de mes possessions au village, faisant ainsi du même coup des heureux. Je bouclai les dernières semaines de la compta, et le moment vint de faire mes adieux aux autres membres de la coopérative.

A la vérité, malgré l'expectative de commencer une nouvelle période de ma vie, j'avais le cœur serré à l'idée d'abandonner ceux

qui avaient été mes frères pendant tant d'années. Et je n'étais pas le seul : les femmes pleurèrent, nous nous embrassâmes, les hommes me donnèrent la triple poignée de main traditionnelle, et nous échangeâmes toutes sortes de cadeaux, de souvenirs et d'amulettes porte-bonheur.

Je partis pour Copenhague via Maputo et Johannesburg le lendemain, muni d'une simple petite valise et accompagné d'une caisse de livres que MS ferait suivre au Danemark, où elle attendrait sagement la notification du sort qui lui serait réservé. Cette légèreté de bagages me parut un parfait résumé de toute ma vie.

Me voici parvenu au point de mon histoire qu'on pourrait appeler de non-retour. Ce qui veut dire qu'à partir d'ici, je n'ai plus d'échappatoires, plus d'excuses. Je suis tout nu, autant qu'on peut l'être quand on décrit des faits dont on a perdu la notice explicative. Alors, si le lecteur me suit toujours...

Le 21 janvier 1984, je suis passé chez João. Nous devions discuter d'un projet agricole soutenu par Danida, auquel João, opposé aux changements politiques et économiques qui se matérialisèrent peu de temps après, faisait obstruction.

Ce jour-là, il avait plu énormément. L'air était étouffant, une humidité lourde nous mettait en nage. Echauffés par la discussion, nous sommes sortis sous la véranda.

Devant nous, au-delà des marches, il y avait le jardin. Que j'appelais sa jungle pour le plaisir de voir sourire Soledade. Extraordinaire présence d'une exubérante forêt tropicale si près de la mer, entre les pelouses minables des villas voisines ! On se serait cru face à un décor de film, en un tout autre endroit du monde. C'était ce foisonnement ordonné que j'admirais chez João : son art de planter la forêt vierge dans le désert, et de la former exactement à son gré. De diriger la représentation sans que le public s'en aperçoive. Ainsi qu'une habileté redoutable à s'éviter les ennuis. A une époque où une simple dénonciation aurait pu l'envoyer en camp de rééducation, comment désarmait-il la jalousie de ses supérieurs ? Il possédait tout, villa, voiture, jardin, maîtresse, objets d'art. Je l'ai soupçonné de trafics, de marché noir (la fameuse candonga, sur toutes les lèvres à l'époque). Je n'ai jamais obtenu la moindre preuve — ce qui n'a pas diminué mon admiration pour lui.

Ce jour-là cependant, tout penchait la tête, dégoulinait, dégringolait. Les fleurs jonchaient le sol, s'accumulant et pourrissant.

Le parfum du jasmin m'écœurait. De là où nous étions, j'apercevais la serre : bractées rouge vif, palmes, ficus, hévéas, une profusion de troncs fibreux sur lesquels éclataient des grappes d'orchidées comme de petits soleils. Plus bas, des touffes de Vandas, et d'autres dont j'ignorais les noms, exhibaient leurs incroyables couleurs.

Nous avons parlé, de quoi ? D'orchidées sans doute. João pouvait discourir pendant des heures d'espèces rares et de leur fleurissement, de différences de température, de systèmes de refroidissement, et autres sujets obscurs aux profanes. Je l'écoutais, même si cela n'a rien à voir avec ma spécialité.

A ce moment Sol est apparue. Elle est passée entre nous pour descendre au jardin. João s'est remis à parler. J'étais accoudé à la balustrade. Sa voix s'est rapprochée de mon oreille... Basse, méconnaissable. Je ne sais plus ce qu'il m'a dit, mais son bras s'est abattu sur mon épaule. Et cette fois, je n'ai pas supporté. Je me suis dégagé brusquement. Une seconde plus tard, il y a eu une espèce de chuintement, suivi d'un choc sonore, comme une timbale heurtant une dalle de pierre. Il est resté étendu, inerte. Quand je l'ai soulevé, du sang a coulé de son nez. Après deux jours de coma, il est mort, le 23 janvier, à l'hôpital où exerçait Soledade.

J'ai été arrêté le lendemain, le boy affirmant que j'avais frappé son maître. J'ai passé des mois à la prison de Maputo. De longs mois identiques entrecoupés de parodies d'interrogatoires, dans une cellule surpeuplée de cafards, sans eau, soumis à une nourriture répugnante. Ce n'était pas l'enfer, mais ça y tendait. Heureusement, quelqu'un m'a transmis des dollars, et mes quelques connaissances en changana ont amélioré les choses. Je m'accrochais. Je ne me sentais pas coupable, j'avais fait le vide dans ma tête. Au bout de plusieurs mois, je suis passé en jugement. Le boy ayant retiré sa déposition, j'ai été acquitté. (Danida m'avait obtenu un avocat. Ma libération sous caution avait été refusée par crainte d'une accusation de corruption. Un cas où le fait d'être Blanc m'a desservi).

Je suis rentré chez moi, et je me suis effondré.

Effondré, moi — à qui ça ne pouvait arriver.

J'ai plongé au fond du trou le plus noir que j'aie jamais connu. Noyé ma culpabilité, ma colère et mon dégoût de moi-même dans le whisky.

Je me suis engueulé avec mes employeurs. Le ministère m'a foutu à la porte de mon appartement, j'ai dû loger chez des amis. Je ne supportais plus personne, et c'était réciproque. Du matin au soir, je picolais.

Je n'en suis pas fier... La dépendance vient très vite, beaucoup plus vite qu'on ne veut jamais le croire.

Pour ne plus penser, je me remplissais d'alcool et de musique ('La Jeune Fille et la Mort' de Schubert !... J'aimais déjà les quatuors à cordes, et je ne crois même pas avoir eu conscience du symbole, dans le brouillard où je vivais). Bref, ça aurait pu finir très mal... Si je n'étais allé un beau jour, en pleine crise de palpitations, consulter à l'hôpital. Où l'on m'a asséné que je n'étais pas cardiaque, mais alcoolique. Je ne sais plus comment j'ai pris la chose. L'important, c'est qu'en sortant de là, j'ai rencontré Sol.

Je n'étais pas beau à voir : sale, maigre, tremblant, pas rasé, suant le whisky. Elle, pâle, plus frêle que jamais, des cernes sous les yeux. Sur le moment, je ne m'en suis même pas rendu compte. Je me suis accroché à elle comme à une bouée de sauvetage — pour en recevoir l'ultime rejet ? Pourtant elle a bien voulu me parler — tant et si bien que nos conversations ont fini par durer six mois.

Elle ne m'en voulait pas, ne me croyait même pas coupable. (M'avait-elle jamais haï ? Je n'en sais rien. Je ne peux pas imaginer la haine sur son doux visage.) Le sol était mouillé, glissant, João

était tombé : hémorragie cérébrale, possible fracture du crâne. Simple malchance qui n'avait rien eu à voir avec moi. Pas coupable ! J'ai hurlé. Bien sûr que j'étais coupable ! A en crever, encore ! Et j'ai été entendu. Pour la première fois, quelqu'un m'a entendu. Sol, malgré son propre deuil, m'a accepté avec tout ce qui me pourrissait l'intérieur. Absous par elle, j'ai commencé à pouvoir m'absoudre moi-même. Ça a été long, très long. Il m'a fallu aller jusqu'au bout de mon envie de destruction. Puis, progressivement, j'ai rebouché la bouteille, apprivoisé mon reflet dans la glace. A défaut de ressusciter João, ou de crever aussi, j'ai appris à transformer ce qui me rongeaient. A le mettre au service des autres. Soledade m'a délivré du poids que je portais.

A partir de là, je me suis battu. Soutenu par son amitié, je me suis ouvert au don. J'y ai découvert une force — sans attendre en retour. Mais nos relations prenaient une drôle de tournure, me poussant à un autre effort... Un jour, surmontant ma peur, je lui ai déclaré mon amour. Alleluia ! Je ne décrirai pas ce qui a suivi, mais elle s'est attendrie. Fut-ce excès de respect, ou la mort de João encore trop proche ? Pour la première fois de ma vie, je n'ai pu assurer. Nous avons pris la chose avec philosophie. Cependant, Sol n'éprouvant pas à mon égard les mêmes sentiments que moi au sien, nos rapports physiques ont cessé rapidement.

Répétition de l'histoire : mort, violence, alcool. Mort, violence, alcool.

Ai-je vécu autre chose toute ma vie, que la violence, la mort, et ce recours qui n'en est pas un ?

Déjà, en 85, j'avais plongé. Comme j'avais plongé à la naissance de Niklas, et comme à présent. Comme j'aurais plongé à douze ans, si j'en avais été capable, lors de la disparition de mes grands-parents. Mais je n'ai rien dit alors, serré les dents. Maintenant je ne suis plus foutu de les serrer, les dents. Elles s'ouvrent toutes seules pour laisser passer une goulée, puis une autre, et une autre encore... La mort liquide.

C'est drôle, cette vieille disquette retrouvée au fond d'un tiroir. Un autre moi qui parle, ancien. Un reflet fugace dans une glace couverte de taches. Photo d'enfance, où l'on sait que c'est soi sans cesser de mesurer la distance entre ce vieux soi et celui qu'on connaît. Où plus on la contemple plus on se trouve étranger, plus on découvre de détails si oubliés qu'un autre pourrait les avoir inventés. J'étais jeune alors ; plus brillant, vif, performant. J'aurais pu me sauver. Je ne l'ai pas fait. A la place, je me suis enfoncé. J'ai opéré les mauvais choix, comme invinciblement attiré par ce gouffre qui vous tend toujours les bras. De marche en marche, de tournant en couloir, je me suis enfoncé de plus en plus profondément dans le labyrinthe. Mauvaise visibilité, désolé ! L'ampoule a grillé, débrouillez-vous avec des allumettes. Problème : plus vous avancez plus la perspective se transforme, vous arrivez à des endroits où vous ne reconnaissez rien. Tout a l'air différent de ce que vous aviez aperçu à l'entrée, et pourtant... Quelquepart vous avez déjà vu ces murs et ces salles, si vous les observez bien ils vous paraissent familiers sous leurs couleurs différentes... Le secret, lecteur : tous les couloirs du

labyrinthe sont identiques. Ils vous mènent en manège pour déboucher sur une seule et même issue, inévitable.

En plein mois de mai, à Copenhague, il faisait beau.

Je fus surpris par la chaleur, par le magnifique bleu du ciel, par la splendeur de la lumière, toutes choses que j'avais oubliées. Au lieu du soleil de plomb, de la sécheresse torride ou de l'humidité suffocante que j'avais supportés les vingt dernières années, j'appréciai les doux rayons qui me caressaient la peau et la brise qui me rafraîchissait, ainsi que la relative pureté de l'air, surtout lorsque je comparai la ville à d'autres capitales européennes au dessus desquelles s'étendait un nuage de pollution tel que l'aspect du ciel s'en trouvait tout affecté, comme par un brouillard permanent, biliaire et maladif.

Je fus surpris par l'apparence de Copenhague, par l'ampleur de la transformation opérée en l'espace de vingt ans. L'aéroport était méconnaissable, une voie rapide avait été créée pour en faciliter l'accès, et quantité de nouveaux édifices avaient poussé un peu partout, vastes parallélépipèdes de verre et de béton. Mon hôtel ne faisait cependant pas partie de ces nouvelles constructions, ce dont je ressentis un certain soulagement. Non sans une certaine inquiétude, je m'y vis immédiatement touriste, de passage — pour quelle destination ? En même temps, paradoxalement, son architecture méditerranéenne me mettait à l'aise, peut-être justement à cause de cette référence au sud de l'Europe. L'emplacement me convenait, car j'avais bien l'intention de profiter de mon séjour pour redécouvrir la ville et visiter quelques expositions, mais il ne laissait en même temps de renforcer mon impression d'étrangeté : jamais je n'avais habité au centre de Copenhague, jamais je n'y étais descendu à l'hôtel. J'étais devenu un touriste dans ma propre ville.

Le second choc, non moins vif, fut d'entendre soudain parler danois autour de moi. Absurde, me direz-vous. Et pourtant... Durant les treize dernières années, j'avais baigné dans un environnement de

portugais, d'anglais et de dialectes. Je n'étais revenu au danois qu'exceptionnellement, lors de brèves rencontres avec d'autres Scandinaves. Du coup, on aurait dit que mes neurones s'en étaient déshabitués insensiblement. Non que j'aie éprouvé des difficultés à comprendre. Au contraire : je ne saisissais que trop bien. Je saisissais ou, dirais-je presque, j'étais saisi. Je passai ainsi les huit premiers jours à m'étonner de ce que la langue m'allât droit à l'âme. A chaque phrase, c'était comme si ces personnes s'adressaient à une partie de moi-même que, quelques jours auparavant, j'ignorais encore, pour lui dire : tu es des nôtres. Que tu l'acceptes ou pas, tu nous appartiendras toujours.

D'un côté donc, j'étais l'étranger, et de l'autre, l'indigène. La façon dont je me définissais étranger, cependant, paraissait correspondre de moins en moins à celle que j'avais escomptée. Si, dans mon imagination, je m'étais projeté différent du Danois moyen, cette différence tournait toujours à mon avantage. Ce que je découvrais brutalement durant ces premiers jours, c'est que mes compatriotes, loin d'attendre mon retour dans un sommeil de Belle au Bois Dormant, s'étaient également transformés entre temps. Mais avant même de constater l'étendue de cette évolution, ce fut leur différence immédiate, physique, par rapport aux Africains, qui me frappa le plus.

Je leur trouvai le teint blafard, le nez long et pointu, les lèvres minces et le cul plat. Dans la rue, je vis énormément de vieux et très peu d'enfants. Je vis des enfants sans responsabilités, parqués dans des institutions et dans des poussettes, toujours conduits par des adultes. Je vis de la nourriture à chaque coin de rue et des poubelles qui en débordaient ; une surabondance de biens de consommation dans les vitrines et autour de moi. Tout neuf, peint de frais, sans accrocs ni réparations. Je vis une richesse effarante lorsque je la comparai à la misère profonde du pays dans lequel je venais de passer treize ans. En l'espace de deux décennies, des restes d'une morale traditionnelle solide (travail, épargne, devoir), les Danois semblaient être passés à un mot d'ordre bien différent : loisirs, consommation, plaisir.

Et pendant ce même temps, moi, j'étais devenu *o preto branco*, "le nègre blanc", surnom que me donnaient — non sans malice — mes compagnons de Mabenga. Pour la première fois je réalisai à quel point cette appellation me correspondait.

Durant ces jours-là, je marchai, marchai, marchai. Je fis ce que font les touristes : un après-midi à Tivoli, revoir la Glyptothèque, Louisiana, avec son parc magnifique et sa lumière inoubliable. Je flânai, lus les journaux, allai au cinéma ; bref, je laissai passer le temps. Si je n'avais pas oublié ce que j'étais venu faire en Europe, je me contentais de voir venir. Dans cette histoire, nous étions deux, et des deux je n'étais certainement pas le demandeur. Niklas n'avait qu'à appeler l'hôtel, dont le numéro ne pouvait être difficile à trouver lorsqu'on est assez débrouillard pour faire parvenir une lettre à un inconnu au fin fond de la brousse. Et s'il ne le faisait pas, c'était peut-être parce qu'il avait changé d'avis au dernier moment, réglant ainsi le problème sans douleur.

Ce qui nécessitait mon attention, par contre, et une participation beaucoup plus active de ma part était la question de mon avenir. Soit je me décidais pour le Soudan, ou une autre mission similaire, en l'espace de quinze jours, soit il me faudrait trouver un logement temporaire moins cher que l'hôtel Little Mermaid.

Or, malgré l'urgence, rien de tout cela ne parvenait vraiment à me préoccuper. Pour la première fois depuis des lustres, j'étais en vacances. Mieux, j'avais envie de le rester un certain temps encore. Autant j'avais eu du mal à me détacher des responsabilités inhérentes à la coopérative, autant elles gisaient à présent derrière moi, loin, très loin, dans un monde où je savais que je ne reviendrais pas. Je m'étais mis à baigner dans une insouciance absolue, celle de ne pas savoir de quoi serait fait le lendemain, y prenant davantage goût au fur et à mesure que passaient les journées. Tel que j'étais parti, j'aurais pu continuer à flotter dans ma bulle pendant des semaines ou des mois, à la façon de ce doux rêveur qui, dans *Moon Palace*, renonce progressivement à tout pour se laisser mourir de faim dans un jardin public en plein centre de l'une des plus vastes métropoles du monde.

Cette subordination du corps à une idée continue même aujourd'hui de me sembler magnifique, ce superbe dédain des contingences matérielles les plus contraignantes : boire, dormir, manger, vider ses intestins... Encore maintenant, et même sans avoir pratiqué tai-chi, yoga ni autre discipline extrême-orientale depuis cinq bonnes années, je m'imagine toujours aisément dans le rôle de l'ascète. N'était ce foutu besoin de boire...

Lequel paraît moins pressant ces jours-ci, peut-être. A force d'écrire le soir, il me semble en oublier facilement un verre ou deux. Je me laisse entraîner par mon propre récit, je m'embarque, et vogue la galère. Rémission ? Ha ! Ne parlons pas trop haut, cela risquerait d'attirer l'attention des puissances supérieures, éternels synonymes de catastrophes, chacun sait ça depuis l'Antiquité. Mais je ne me raconte pas d'histoires : à mon âge il n'y a pas de rémission. Ni de l'alcoolisme, ni de mes péchés. Il faut être jeune pour avoir envie de s'en sortir. Oui, je viens de l'écrire, le mot alcoolisme, en toutes lettres, et je peux même le crier si vous voulez. En cela aussi je diffère du vieux, qui niait tout en bloc. Ça ne me gêne pas, moi, de répéter que je suis alcoolique. A qui le cacherais-je d'ailleurs ? A ma bouteille ? A mon ordinateur ? A ces murs ? Ils le savent depuis longtemps. J'irais même le cracher à mes collègues de bureau, si je n'avais besoin de mon salaire pour vivre jusqu'à ce que Glenfiddich ait achevé ses ravages.

Le fond du problème, c'est qu'il n'y a pas que moi qui aie besoin de mon salaire jusqu'à ma mort. Il y en a un autre, quoiqu'il fasse semblant de refuser tout ce qui vient de moi, semblant de croire que je n'existe pas et n'ai jamais existé, semblant d'aller bien, de se débrouiller et de mener sa vie... Juste retour de bâton : j'en ai fait de même à son égard pendant vingt ans. Je l'ai ignoré, il m'ignore. Je l'ai exclu, il m'exclut. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Je dis ça, mais en réalité je m'en fous. Le fin fond de la vérité ? Je m'en fous. C'est là le plus cruel. Je ne ressens rien. Sauf la perpétuelle envie de boire, plus ou moins forte selon les jours, je ne ressens rien.

Comme d'autres la cigarette qu'ils allument au mégot de la précédente, un verre vide pour moi en appelle un plein, et ainsi de suite. Curieux d'ailleurs à quel point je tiens à ce rituel du verre à côté de la bouteille. Tant que je ne bois pas directement au goulot, ça ne peut pas aller si mal. Mieux que le vieux, une fois de plus... Mais à côté de ça, rien. Indifférence et sécheresse. Des mots que j'aligne pour voir s'il en sortira... du vent ? Je bouche un trou. Je fais du bruit, remue du vide. Depuis... là, par contre, j'ai du mal à articuler son nom. Depuis la-personne-dont-le-nom-ne-doit-pas-être-prononcé, c'est le néant.

J'ai perdu la possibilité de réparer, de rééquilibrer les plateaux de la balance. J'ai misé sur le mauvais numéro. Il n'y a rien à ajouter. Pas de seconde chance dans ces cas-là. D'ailleurs je n'en veux pas, qu'en ferais-je ? La jeter par la fenêtre comme la première ? Non non, je suis mieux ici tout seul, entre ma bouteille, mon écran et mes murs. Un seul gâchis me suffit. Je n'en veux pas et lui non plus. Comme je le comprends, j'en ferais de même si j'étais à sa place, je m'éliminerais une fois pour toutes de ma vie. Avez-vous besoin d'un père qui, non content de ne pas vous reconnaître, vous achève ensuite de son indifférence ? Si je l'avais aimé, il m'aurait pardonné. Si j'avais pu l'aimer, lui, rien qu'un peu, moitié autant que l'autre. Or je ne le peux pas. Aussi simple que ça. Le hasard fait mal les choses. Ne parlons même pas d'amour, juste d'un début d'amitié, d'une ombre de tendresse, d'un soupçon d'estime... Ça lui aurait suffi, j'en suis persuadé. Ça nous aurait suffi à tous les deux. Mais si peu que ce soit, je n'en ai pas été capable. Inutile de me demander pourquoi. Mes parents ont fait ce qu'ils ont pu, et ce n'était pas grand-chose. J'ai fait ce que j'ai pu, et ce n'était pas grand-chose non plus. Voilà tout ce qu'il y a à en dire.

Seule ma coupable complaisance envers ces trop longues pages m'empêche de flanquer immédiatement cet ordinateur à la poubelle. Et mon intense fatigue, à cette heure-ci écrasante.

Je ne sais plus ce que j'écris.

Je suis en train de m'écrouler.

Je n'arrive plus à écrire.

Il s'est écoulé une semaine depuis mes derniers mots, une semaine dont chaque soirée s'est passée à parier si je pouvais atteindre chaque fois plus vite le fond d'une nouvelle bouteille.

Je me dégoûte. Je me fais honte. Et plus cette honte m'étreint, plus je la noie au fond d'un verre.

Quoi ! Moi qui me dis alcoolique, que je boive, ça me surprend ? Je me croyais le seul au monde à pouvoir contrôler mon penchant ? Tant que ma consommation ne dépasse pas les limites que je lui impose, tout va bien ? Tant que je ne roule pas dans mon vomi, que je marche droit dans la rue, ça va ? C'est ça ? Alors je peux écrire et répéter à l'envi que je suis alcoolique, puisque je n'y crois pas moi-même, et que la réalité le dément presque ? C'est juste un épouvantail, une étiquette, le fantôme du vieux qui s'agite ! Parce que lui, il était vraiment alcoolique, hein ? Lui il était violet, il était maigre, malade à en crever, lui il gisait dans son vomi et dans sa pisse et je l'y laissais jusqu'à ce qu'il gueule, parce qu'il me dégoûtait tellement, et parfois il gueulait tant que j'allais faire un tour rien que pour le forcer à se calmer, sachant bien qu'il ne parviendrait pas à se relever tout seul.

Mais moi je n'en suis pas là, hein ? Moi j'ai l'alcoolisme mondain, je ne m'écroule que dans mon lit, et encore, la plupart du temps je me suis lavé les dents avant. Moi je contrôle, le boulot, les collègues, la boisson, l'image. Je vais au club de gym trois fois par semaine, chez le coiffeur une fois par mois et chez le dentiste quatre fois par an. Je fais mes vingt kilomètres à vélo par jour. Je me suis acheté la ferme de mes rêves. Je suis un quinquagénaire sexy, en forme, aisé, et même mes mains calleuses me valent du succès auprès des filles, qui

me prennent pour une sorte d'ouvrier devenu contremaître. Et les ouvriers, tout le monde le sait, ça baise bien parce que ça ne coupe pas les cheveux en quatre comme les intellectuels !

Et puis là, rien ne va plus. Tout fout le camp, s'effrite, se dilue.

J'avais ce système d'écrire tous les soirs, je me tenais compagnie à moi-même ; ça m'occupait, et puis j'avais l'impression de me maintenir à distance du vieux, d'éviter de déraper, de d... trop vite (ma censure personnelle ; il y a des mots que je continue d'interdire). Je me mettais des garde-fous, des rambardes auxquelles m'accrocher, et quand on n'a pas d'imagination de quoi parler si ce n'est de soi-même ? A une autre époque, il y a bien vingt ans de ça, je sortais tous les soirs et rentrais avec des filles, une, deux, trois parfois, je ne voyais que leur cul, le lendemain j'avais oublié jusqu'à leur nom. J'aurais pu faire pareil à nouveau, mais cette époque est finie. Pourquoi, je ne le sais même pas. Ou plutôt si, si je me donne la peine de réfléchir, j'en ai une vague idée, mais pas la moindre envie de gratter en surface pour voir ce qu'il y a dessous. Les filles, j'ai essayé, au début. Même le Viagra, c'est dire. Je n'y arrivais plus. Je me traînais, ma vie pesait des tonnes, ma bite aussi. Je ne me suis pas affolé. Je savais trop bien ce qu'il aurait fallu pour la relever. Je me suis juste dit que ça passerait, que je devais me donner du temps, une grosse déprime, dans six mois, un an je me serais habitué.

Il s'est passé deux ans, et je ne me suis pas habitué.

Pourtant je ne veux toujours pas en parler. Pas encore, pas maintenant. Il se peut que j'y sois obligé plus tard, ou que ça me paraisse plus facile alors. Je pourrais tout laisser tomber aussi. Effacer le doc, balancer l'ordi. Mais je sais très bien quelle en serait la conséquence. Je n'aurais plus de barrières pour me retenir, pour m'empêcher de dégringoler jusqu'au fond du gouffre et y retrouver le cadavre du vieux. Et cette perspective me flanque une sainte trouille, encore plus effrayante que d'aborder le sujet de la-personne-dont-le-

nom-ne-doit-pas-être-prononcé. En parler, j’y arriverai un jour, je le sais bien, tôt ou tard j’y arriverai...

C’était la psy qui m’avait dit quelque chose de ce genre à un moment, “qu’est-ce qui vous fait peur dans votre histoire”, à quoi j’avais répondu que si elle l’avait vécue elle ne songerait même pas à poser la question.

La psy était une idée de Lena, bien sûr. Une de ces idées fixes dont elle m’avait déjà rebattu les oreilles il y a vingt-cinq ans, quand tout allait mal entre nous. Et là, en 95, six mois après mon retour, parce que tout allait mal avec Niklas, elle a ressorti son obsession, comme si la psychologie allait soudain aplanir des problèmes que ni Dieu ni diable n’avaient réussi à résoudre jusque là. Elle a fait mon siège, se servant de Niklas comme d’un bouclier, et j’ai fini par craquer, plus par désir de me débarrasser de son insistance que parce que je m’imaginai réellement qu’une psychothérapie familiale allait pouvoir arranger quoi que ce soit. Rien que le nom déjà, familiale ! Comme si nous avions jamais formé une famille. Sans doute aussi une certaine dose de mauvaise conscience s’est-elle rajoutée par là dessus... Le fait est que je me suis prêté au processus, qui consistait en séances avec et sans Niklas, et parfois même avec Lena. Et que je me suis efforcé de répondre aux questions de la psy tout en parlant de moi-même, de ma vie et de mon enfance, sans avoir la moindre impression que toute cette foutaise nous avançait d’un millimètre. Vous vous imaginez la scène, moi en pleine partie d’échecs, jouant contre mon ex, mon fils et la psy à la fois ? Feinte, botte, parade. Mon roi était constamment menacé, mais fort bien défendu. La seule chose qui nous aurait décoincés, ç’aurait été que je le découvre, ce roi, mais c’était justement la seule chose que je ne pouvais pas, que je ne voulais pas faire, surtout devant Niklas. Ma vie privée ne regarde personne, d’autant qu’il ne fallait pas être grand clerc pour deviner que dès que j’aurais eu la faiblesse de livrer mon petit coin de bonheur aux loups, ils se seraient empressés de me le mettre en pièces.

Cela dit, peu de temps après, nous nous sommes bien débrouillés pour le mettre en pièces tous les deux. Sans aide extérieure.

Chez la psy, le résultat du match a été ma victoire, si l'on peut employer ce terme dans ce contexte, par abandon de l'adversaire.

Au fur et à mesure en effet, le combat avait pris des allures de duel entre Niklas et moi, où la psy jouait les arbitres. Et Dieu sait qu'il avait des choses à me reprocher, le jeune homme : mon absence, mon indifférence, mon égoïsme furent déclinés sur tous les tons. J'acceptais tout en bloc, reconnaissais tout ce qu'on voulait, demandais pardon de tous mes péchés. Tant qu'il n'était pas question de toucher à mon petit coin de bonheur, j'étais d'une souplesse et d'une bonne volonté à toute épreuve. Je parlai du vieux, de Mère, je parlai même, pour la première fois de ma vie, de Knud et Aase. J'étais souriant comme un vendeur d'assurances et glissant comme une anguille. Et d'autant plus circonspect quant aux chapitres importants de mon histoire intérieure que j'avais souvent l'impression qu'à travers Niklas, c'était Lena qui s'exprimait, Lena dont je retrouvais les anciennes récriminations, comme à travers Lena j'entendais toute la gent féminine et ce perpétuel reproche que j'avais fait tant de kilomètres pour fuir dans ma vie : pourquoi m'as-tu abandonnée ?

A cette question justement, il ne pouvait y avoir de réponse.

Depuis, on aurait pu croire que, échaudé par l'expérience, j'aurais choisi de me tenir le plus possible à distance de ma propre histoire afin d'éviter toute confrontation avec divers sujets peu agréables. Ça a été le cas, en effet, pendant longtemps, pendant toute une période où je me suis mis à boire un peu trop, un peu trop souvent. Et chaque fois davantage. D'abord un verre, puis deux. Un an plus tard c'était toute la bouteille. Puis un jour, il y a quelques mois de cela, j'ai retrouvé cette vieille disquette où j'avais raconté la mort de João. L'idée a commencé à germer dans mon esprit que je pouvais réutiliser le même processus, écrire mon histoire pour moi tout seul, et qu'il ne tenait qu'à moi de décider de mon degré de franchise ou de courage à affronter certaines situations. Que tant que je respectais

le principe d'empêcher toute lecture étrangère, contemporaine ou posthume, j'étais entièrement libre. Que je n'avais qu'à édicter mes propres règles, au fur et à mesure, et m'y tenir. Que j'avais le choix entre crever à petit feu en silence, et vivre un peu plus longtemps, peut-être même un peu mieux, en rompant ce silence. Plus de Lena sur mon dos, plus de psy, plus de contrat tordu en sous-main : je ne devais rien à personne, qu'à moi-même si je le choisissais ainsi. C'est alors ce que j'ai fait, et le processus m'a sensiblement maintenu la tête hors de l'eau depuis. Je l'ai fait mal, je l'ai fait irrégulièrement, surtout au début ; je me suis dissimulé derrière des styles, j'ai joué à cache-cache avec moi-même. Qu'importe ! Je ne vise pas le Prix Nobel. Avec des crises aussi, des hauts et des bas, comme la semaine dernière. Mais je l'ai fait, c'est l'essentiel. Et tant que je trouve un moyen de repartir, une ruelle transversale, un pont, une échappée, ça ne peut pas aller si mal.

Comme là, ce soir, tout de suite : je n'y croyais déjà plus, et pourtant me voici remonté en selle, avancé de quelques millimètres supplémentaires à mon allure d'escargot, ou de crabe... C'est égal, je n'ai de comptes à rendre à personne, je vais à la vitesse que je peux, prenant tous les détours nécessaires à me donner de l'élan afin de parvenir plus ou moins sain et sauf jusqu'au cœur du problème, si problème il y a... Et il y a sûrement, car en ce moment même je rallonge, je musarde, je fais l'école buissonnière, pas besoin d'être un génie pour s'en rendre compte, en ce moment précis je tourne en rond, je perds mon temps et le vôtre...

Tout cela pour tenter de me donner du courage avant de franchir le pas, parce que la vérité c'est que j'ai honte, une fois de plus, honte de ce qui s'est passé ce jour-là et de ma réaction, de ce que j'ai dit, de ce que j'ai fait et encore davantage de ce que j'ai pensé sans l'exprimer, en tâchant de ne pas le montrer, mais c'était là entre nous, aussi visible qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine, sensible comme un direct au menton, et dans l'affreux silence qui a suivi nous nous sommes regardés tous les trois et la bombe que je venais de

lancer sans le savoir a fait tic-tac, alors Niklas s'est levé et a dit quelque chose, et l'engin nous a explosé à la gueule.

Voilà. Je ne savais pas, je ne pouvais pas le savoir, j'arrivais du dehors, sans préparation, il n'y avait pas de pancarte, pas de signe distinctif, pas le moindre coup de pouce de la Providence ; j'y suis allé à l'inspiration, et mon flair m'a trompé. J'ai d... — de nouveau ce foutu mot qui tente désespérément de s'imposer à moi. J'ai perdu le contrôle alors, et j'ai quitté la route. Et depuis ce moment, il y a cinq ans, je continue à errer dans le décor sans avoir jamais réussi à redresser la direction. Je vais au hasard, je me cogne, je ne trouve plus la sortie, je me paie les platanes, et contrairement à d'autres, je ne parviens même pas à en mourir. Je ne réussis qu'à faire du mal à celui à qui, entre tous, j'aurais dû faire du bien. Bilan.

Vaut mieux entendre ça que d'être sourd, disait le vieux.

Pas sûr. Un soir comme celui-ci, il me semble qu'il vaut mieux être sourd que d'entendre ça, aveugle que de voir ça, mort que de vivre ça.

Niklas, lui, l'avait compris bien avant moi.

Le sixième jour après mon arrivée à Copenhague, il a téléphoné.

Le même jour, je me souviens, j'avais été me racheter des vêtements. Incident idiot : mon dernier pantalon venait de partir en loques. Après vingt ans d'Afrique et de travail physique, je n'avais plus que chemises et shorts usés jusqu'à la corde. Moi qui n'avais jamais accordé d'importance à l'habillement, j'ai commencé à trouver (conséquence précoce de mon changement de pays ?) que cet accoutrement faisait tache. Je revenais donc chargé de paquets lorsqu'à l'hôtel, l'employé de la réception m'a signalé qu'il y avait eu un appel pour moi. Même sans nom, il n'était guère difficile d'en deviner l'auteur. Dans l'ascenseur, j'ai noté une légère accélération de mon pouls.

Je n'étais pas plutôt entré dans ma chambre que le téléphone a sonné : quelqu'un m'attendait à la réception. Bien que cela ne me convînt guère, j'ai répondu que je redescendais.

J'ai pris le temps de m'asperger la figure d'eau froide et d'enfiler mes nouveaux vêtements. J'avais été me faire couper les cheveux la semaine précédente. L'un dans l'autre, mon apparence, redevenue plus normale qu'à mon arrivée, ne pouvait rebuter personne.

Dans le couloir, l'ascenseur venait de se mettre en grève sans préavis, m'obligeant à emprunter l'escalier. Malgré tous mes efforts pour paraître calme, j'étais soudain tendu. Enervé aussi, comme si on m'avait flanqué dos au mur — ce qui ne prédispose jamais favorablement aux événements à suivre.

En bas, l'employé de la réception m'a désigné le coin du hall le plus éloigné.

J'ai regardé dans la direction qu'il m'indiquait. Le hall était grand et très fréquenté. Un nombre considérable de gens semblaient s'y être donné rendez-vous, bavardant en un brouhaha continu d'où surgissait surtout l'anglais. Il y avait un va-et-vient, un désordre qui ne s'y

trouvait pas un quart d'heure auparavant, m'empêchant ainsi de distinguer la personne qu'il me montrait de ce geste agaçant de désinvolture. A l'autre bout du hall pourtant, j'ai fini par repérer un jeune homme assis, en fait ils étaient même deux ; mais l'employé n'avait parlé que d'un seul. Sans doute n'étaient-ils pas ensemble. Le premier paraissait regarder dans ma direction. Etait-ce le bon ? Autour, des grappes de gens de toutes tailles, formes et couleurs, et pas trace de jeune homme solitaire en quête de figure paternelle...

Je me suis dirigé vers celui-là : autant commencer quelque part. Si je me trompais le mal ne serait pas grand. Plus je me rapprochais, mieux je commençais à distinguer ses traits, son allure, la couleur de ses cheveux, et plus il paraissait correspondre à l'idée que je me faisais de celui qui devait être mon fils. Mince, droit, blond, avenant, me semblait-il. Je suis parvenu jusqu'à lui, devant lui, il m'a regardé sans rien dire, je l'ai dévisagé dans l'espoir d'apercevoir un signe distinctif, un détail qui me rappelât Lena ou moi-même à cet âge. Nous nous sommes examinés comme deux inconnus qui se cherchent. Rien que cela déjà, le fait qu'il se taise et me regarde ainsi, m'a persuadé que j'étais tombé sur le bon. D'autant que quelque chose était en train de passer entre nous, un message, un appel, quelque chose d'indicible comme un signal de reconnaissance... Non, je ne délire pas, je vous dis que j'ai senti un courant entre nous. J'ai vu ses lèvres bouger et j'ai eu le temps de penser que c'était à moi, le père, de prendre l'initiative. Derrière, un groupe de touristes discutaient à haute voix depuis un moment, en anglais. J'ai tendu la main droite et tel un automate j'ai articulé :

— Hi, I am Jens, are you Niklas ?

Me Tarzan, you Jane...

Un silence a suivi, un silence incompréhensible, embarrassant, interminable, tandis que je restais là planté avec ma main tendue que personne ne serrait et ma stupide question dont j'ai réalisé qu'elle était formulée dans une langue qui n'était pas la bonne, une langue qui n'appartenait pas à ce pays et ne m'appartenait plus à moi vu que je n'étais pas un touriste, une langue que j'aurais dû laisser derrière

moi, loin derrière moi en Afrique et derrière moi aussi à ces gens dans le hall qui eux étaient les vrais touristes.

A l'instant où je répétais ma question en danois, le jeune homme s'est tourné vers l'autre garçon assis en face de lui, un gars un peu lourd, épais, et j'ai eu le temps de penser : quelle méprise de ma part, il n'a rien à voir avec Niklas, ce sont juste d'innocents touristes, russes ou finlandais peut-être, ils me prennent pour un dingue, et j'ai aussitôt laissé retomber ma main.

Le gros garçon s'est levé, grand et large comme une armoire à glace, je me suis dit que la méprise allait empirer, je me suis dépêché de reculer tout en expliquant en anglais avec force dénégations qu'il s'agissait d'une simple erreur de personne, excusez le dérangement.

J'avais déjà le dos tourné lorsque le grand gars a fait un pas en avant et déclaré d'un ton décisif, froid, presque un aboiement :

— C'est moi Niklas.

Je suis resté planté, la mâchoire pendante, un temps qui m'a paru durer plusieurs secondes. Tout s'est brouillé dans mon cerveau, à nouveau, comme le jour de la réception de la lettre. Court-circuit, blocage de l'ordinateur. Jusqu'à ce que la réalité de cette phrase fasse son chemin dans mes méninges, et que mes réflexes de bonne éducation reprennent le dessus. Alors je me suis remis en mouvement, j'ai tendu la main à nouveau, souri mécaniquement, ri en m'excusant doublement de ma méprise. Je me suis assis avec eux, nous nous sommes expliqués. Je transpirais comme un cheval de course. L'autre jeune homme, celui qui accompagnait Niklas et que j'avais pris pour lui, était son "faux frère", comme il le présenta, le fils du mari de Lena. Les deux garçons paraissaient sensiblement du même âge, une vingtaine d'années. Ils n'avaient en commun que le fait que le père de l'un s'était mis en ménage avec la mère de l'autre. Le faux frère, prénommé Thomas, avait accompagné Niklas ce jour-là pour lui apporter son soutien moral en cette circonstance difficile, m'informa-t-on.

Comment ai-je donc pu, me demanderez-vous, dans des circonstances si capitales, me tromper à ce point ? Bonne question, comme disent les vendeurs quand ils n'ont pas la réponse. Oh, et puis vous allez trop vite, vous exigez tout d'un coup, ce que je ne suis guère en état d'assurer. Déjà, pour arriver jusqu'ici, j'ai dû recourir à diverses ruses telles que m'accorder une dose supérieure de *fix* ce soir. Baliser mon parcours aussi, avec étapes dans le récit, pauses-whisky et noix de cajou en apéritif. Bref, ce soir j'y suis allé avec visière, casque, bouclier, ceinture et bretelles. A reculons. Mais j'y suis parvenu. Alleluia. Au moins la première phase.

Et ensuite ?

Ensuite la gêne, la gêne et encore la gêne. Niklas était hostile, tout en me dévorant du regard. Thomas m'observait par en dessous, et moi je ne regardais plus personne de crainte d'une interprétation erronée. De plus, j'avais un mal fou à poser mes yeux sur Niklas parce que je ne pouvais me mettre dans la tête que c'était lui mon fils, lui ce gars énorme, trop gros, trop lourd, aux cheveux gras, longs et pas soignés. Qui ne ressemblait à personne, ni à Lena ni à moi. Alors que l'autre, celui qui *aurait dû* être mon fils, se tenait juste à côté... Il devait y avoir erreur sur la marchandise, confusion quelque part dans le circuit : soit on avait échangé deux bébés à la naissance, soit ces deux-là me jouaient un tour en se donnant l'un pour l'autre. Il faudrait que je contacte Lena pour le vérifier.

Les idées les plus farfelues me passaient ainsi par la tête, en même temps que je me creusais les méninges pour trouver quelque chose de sensé à dire qui rattrape ce début catastrophique. J'expliquai qu'avant mon retour, je n'avais pas parlé danois depuis vingt ans. Je demandai quelles langues étrangères Niklas avait choisi au lycée. Les deux garçons se regardèrent comme si je venais de proférer une connerie supplémentaire, puis Niklas laissa tomber une réponse dont je ne me souviens même plus, anglais et autre chose, français peut-être. J'offris un verre, bien sûr, parlai de dîner ; mais mon fils marmonna ce qui ressemblait à une excuse pour ne pas se laisser embringuer le

reste de la soirée avec un crétin pareil. Pour couronner le tout, j'avais du mal à parler. Les phrases me venaient naturellement en anglais ou en portugais, pas en danois. J'hésitais, je faisais des fautes ; j'employais un mot à la place d'un autre ; je m'exprimais lentement, d'une façon hachée, entrecoupée de nombreux "euh..." dont j'entendais au même moment à quel point ils sonnaient étrangers. Et ma conscience de tout cela n'arrangeait évidemment rien, comme on peut s'en douter.

Je commentai néanmoins le beau temps, et pour arranger les choses, j'affirmai être content de rencontrer Niklas, ce qui n'était qu'un mensonge éhonté. Je demandai où il habitait, des nouvelles de sa mère. On me répondit qu'elle travaillait dans le design, qu'elle avait son propre magasin. Dans le design ? Je tentai de modérer l'expression de ma surprise. Il y a vingt ans, elle suivait des études d'anglais... Je m'attendais plutôt à ce qu'elle enseignât dans un lycée actuellement. L'information fut reçue avec étonnement, pour ne pas dire incrédulité. Il était clair que ce jeune homme estimait connaître l'histoire de sa mère beaucoup mieux que moi, qui ne pouvais prétendre lui apprendre quoi que ce soit sur elle. Cette incohérence alimenta encore mon soupçon quant à une éventuelle substitution d'enfants : y avait-il aussi erreur sur les mères ? C'était bien Lena dont nous parlions ? Je n'aurais pu me tromper à ce point... La confusion croissant dans mon esprit, je me dépêchai de me replier sur une position que je croyais sûre en m'enquérant de l'avenir professionnel de Niklas. Que n'avais-je pas dit là ! Le jeune homme se ferma comme s'il sentait venir le danger, et j'eus l'impression qu'il me débitait des histoires, impression renforcée par l'attitude du faux frère qui soudain ne regardait plus que ses pieds. Niklas était en terminale, en train de passer son bac. J'approuvai du chef. Tout allait bien jusqu'à présent ? Oui oui, fut la réponse, prudente et évasive, me sembla-t-il. Et l'année prochaine ? Il allait voir... pas décidé... une année sabbatique... aimait la musique. La musique, quel genre ? Classique, jazz, rock ? A mon grand étonnement, car je m'attendais plutôt à la dernière réponse, il articula : classique ; je joue du piano. Ah, dis-je, sentant enfin venir le filon, qu'est-ce que tu travailles en

ce moment ? Gêne à nouveau, regard fuyant. Ben pas grand-chose... pas le temps, à cause du bac. Bien sûr, bien sûr. Cours particuliers ou école de musique ? Ben là, en fait, cette année, j'ai pas pris de cours... Je comprends, conclus-je sans rien comprendre du tout, sinon le fait que mes questions le mettaient au supplice.

Me tournant alors vers Thomas dans l'espoir de faire diversion, je demande ce qu'il fait, lui. La réponse fuse instantanément : études d'ingénieur, en électronique. Veut travailler dans l'informatique. Le regard est franc, droit, la voix sombre et douce. Je déduis de la réponse qu'il doit être un peu plus âgé que Niklas. A-t-il des frères et sœurs ? Un grand frère, étudiant en économie. Désolé de poser tant de questions, mais circonstance oblige... A leur tour à présent de m'interroger.

A peine ai-je prononcé cette phrase que je me rends compte, dans le silence qui suit, que j'ai à nouveau inclus Thomas dans ma proposition comme s'ils étaient tous deux mes fils. Mais bon sang, s'ils ne voulaient pas que ça arrive, ils n'avaient qu'à ne pas venir ensemble la première fois !

Après un long silence bien gênant, Niklas se jette à l'eau : combien de temps vais-je rester, et que vais-je faire ensuite ?

J'arbore mon meilleur sourire pour répondre que je n'en ai pas la moindre idée, ce qui a l'heur de détendre légèrement l'atmosphère. Je suis entre deux contrats, expliqué-je, et j'ai besoin de vacances avant de replonger dans une nouvelle guerre, famine ou sécheresse. Après, ça voudra dire au moins deux ans dans un nouveau pays, avec une nouvelle culture. Tandis que je parle, je me dis que là au moins je ne m'en tire pas trop mal : clair et net, pas de faux espoirs. Mais Niklas ne paraît pas vouloir grand-chose de moi : le silence retombe vite, bientôt rompu par Thomas qui désire savoir en quoi consiste mon travail. Est-ce de l'aide d'urgence, genre Médecins sans Frontières ? J'explique que non, qu'il s'agit au contraire d'une aide à long terme au secteur agricole sous forme de projets montés en collaboration avec la population d'un village ou d'une région, et portant sur l'installation de systèmes d'irrigation, d'alternatives à la jachère et au brûlis, ou aux engrais chimiques, de techniques écologiques de lutte

contre le dessèchement, etc. Je pourrais parler beaucoup plus longtemps, mais je sens bien que si l'un s'intéresse à ce que je dis, ce n'est pas le bon, l'autre semblant s'ennuyer ou penser à autre chose.

Afin d'éviter le prochain silence, je réitère mon offre de prendre un verre ou même de dîner ensemble. Une fois de plus, du jeu de mimiques provoqué par ma question il ressort clairement que Thomas a envie d'accepter, Niklas de refuser. C'est Thomas qui gagne, et nous nous dirigeons vers le bar pour prendre, eux une bière, moi un jus de fruit. Ma préférence est aussitôt remarquée : pour un Danois, ne pas boire de bière... Je m'empresse alors d'expliquer que ça n'a rien à voir avec la bière ou le Danemark mais juste avec l'alcool et mon histoire personnelle ! Ayant vu mon père mourir ivrogne je n'ai guère envie d'en faire autant. (Quand je pense que je l'ai dit, affirmé et répété tant de fois au cours de mon existence... Et que j'en suis tout de même là aujourd'hui.) Pour la première fois, je note une lueur d'intérêt dans les yeux de Niklas. Il m'interroge sur Robert, sa vie, sa profession. Je raconte ce que je peux, c'est-à-dire pas grand-chose, de la seule façon qui me soit possible, froide, ironique et distancée. (A ce moment-là j'avais encore un discours standard sur le sujet. Ce n'est que plus tard, petit à petit, que je me suis habitué à réintégrer cette partie de mon existence — notamment chez la foutue psy, quoiqu'il m'en coûte de le reconnaître ! Il me semble en parler plus vrai aujourd'hui. Le sarcasme est toujours là, mais le reste a peut-être davantage droit de cité. S'habitue-t-on jamais à ces choses-là, ou ne fait-on que les remâcher jusqu'à ne plus sentir qu'elles vous pourrissent l'haleine ?)

Cet instant fut le seul où Niklas parut s'animer, le seul aussi que j'abrégeai volontairement, pour les raisons que je viens d'évoquer. Au silence suivant, il devint évident que l'expérience avait assez duré, que nous ne gagnerions rien à continuer à nous regarder en chiens de faïence. Niklas fit semblant de consulter sa montre, je notai son numéro de téléphone et celui de Lena, qui se trouvèrent être le même ; et Thomas sourit pour essayer de couvrir le désastre. Nous nous quittâmes sur une vague promesse de contact de ma part.

Après leur départ, je pensai que j'aurais dû souhaiter bonne chance à Niklas pour son bac.

Il y avait tant de choses que j'aurais dû faire autrement.

De retour à ma chambre, j'allumai la télévision par un réflexe nouvellement acquis : ce devait être l'heure du JT. Dans les quarante-cinq minutes qui suivirent, je demeurai ainsi collé à l'écran sans parvenir à enregistrer ni à comprendre ce que j'entendais. Des détails absurdes et totalement futiles me traversaient l'esprit avant de filer à nouveau, tels le nom de la couleur du dessus de lit ou la commodité de regarder la télévision couché, la nuque cassée à 90° à cause des oreillers toujours trop minces, ou encore les différences entre le Polana (l'hôtel de luxe de Maputo où j'avais passé trois semaines au début de mon séjour mozambicain) et cet hôtel-ci, au Polana j'avais été frappé par la quantité de soucoupes esthétiquement empilées sous chaque tasse de café, une deux trois, de la plus petite à la plus grande, ce signe était-il à interpréter comme une survivance de l'époque coloniale ou comme la marque affirmée du superflu ? Les tentures aussi, les vastes tentures en velours pourpre du Polana, que rôle autre que symbolique pouvaient-elles bien jouer dans un pays au climat aussi chaud ?

Affalé sur le lit, j'étais vidé, comme quand on a tout misé sur un seul but et que ce but est enfin atteint : que faire alors ? Les choses ne s'étaient pas très bien passées, d'accord. Ça n'avait pas été le coup de foudre. Mais je ne m'étais pas non plus attendu à ce que ce le soit ! En fait, je ne m'étais même pas attendu à ce qu'une rencontre concrète ait lieu entre nous. Pour la première fois en six ans, j'avais pris des vacances. Et le coup de fil m'avait brusquement sorti de cet état de torpeur, voilà tout. Cette façon inattendue, aussi, de m'imposer l'heure et le lieu du rendez-vous en débarquant soudain à l'hôtel m'avait agacé sur le moment. Mais si Niklas n'avait pas agi ainsi, qui sait si je l'aurais rappelé ? Vu sous cet angle, je ne pouvais

guère lui reprocher son initiative. Je n'avais rien attendu, rien espéré, rien accompli non plus pour créer les conditions d'une relation. Il n'y avait donc aucune raison de me meurtrir à ce sujet...

Pourtant je continuais à tourner en rond autour de mes idées. Il n'avait pas relevé quand j'avais annoncé que j'étais entre deux contrats, ce qui signifiait clairement que j'allais repartir bientôt. Signe de déception ? Et à quoi s'attendait-il d'autre ? A ce que je lui ouvre les bras dès la première rencontre ? D'autant que le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'avait pas été très accueillant. S'il avait envie de me voir, il donnait plutôt l'impression de rester sur la défensive, comme si c'était à moi de démontrer des sentiments que je n'avais jamais eus, faute de quoi on me battait froid.

Ah, que toute cette situation était mal embranchée, et comme j'aurais mieux fait de ne jamais lui répondre !

Je serais demeuré avec une image idéale de lui alors, ou pas d'image du tout, et lui de même, ce qui aurait été beaucoup mieux pour tout le monde. Mais à présent le mal était fait, il faudrait vivre avec le reste de ma vie.

Et c'est en pensant à cette image idéale, en réalisant à qui elle ressemblait, qu'une brèche soudaine s'ouvrit dans ma poitrine, une sorte d'abîme dans lequel je sombrai sans trouver de paroi où me raccrocher, sans rien voir que l'obscurité autour de moi, ou peut-être étais-je tombé depuis longtemps et ce n'était qu'à présent que je prenais conscience de ma chute, à présent que j'arrêtais enfin de flotter dans l'air et de me dissoudre et que je me rendais compte du poids de mon corps qui m'entraînait tout au fond, tout au fond, sans fin... J'eus un moment assez dur, à mon propre étonnement. D'incompréhension aussi, car j'étais incapable de m'expliquer ce qui me pesait tellement. Déception ? Indéniablement. Une rage contre ce gâchis... Etait-ce pour cela que j'étais revenu, pour cette confrontation ridicule avec un jeune gars dont la cote dans la vie paraissait déjà largement défavorable ? S'il n'en avait rien à foutre de moi, pourquoi diable aurais-je dû m'intéresser à lui ? Comme pour accentuer encore ce ratage, à côté il y avait le faux frère, celui que j'aurais *dû* avoir comme fils, et qui me rappelait ma jeunesse... De

vieilles images de jeune homme hardi et débrouillard, volontaire et énergique, de jeune homme en perpétuel mouvement, refusant de se laisser arrêter par la destruction et la mort, qui goûtait à tout, mordait à toutes les pommes et voulait tout tenter, tout dépasser, tout accomplir... Celui-là, je le reconnaissais, et pour une raison confuse, cette reconnaissance m'était pénible. Celui-là, qui me ressemblait comme un frère jumeau, ressemblait en même temps à la solitude, à l'amertume et à la dureté, il ressemblait à des dents qu'on serre pour tenir le coup, à des portes qu'on ferme pour ne rien voir, à des jambes qui courent pour échapper à une ombre...

Je finis par secouer mon abattement et descendre à la recherche d'un restaurant dans le quartier, il était déjà tard, et j'avais besoin de marcher. Je déambulai dans les rues à la lumière déclinante du couchant, rose d'or, ciel limpide et brise fraîche. Je ne sais plus à quoi je pensais, mais j'avais un goût amer en bouche.

Ça a l'air simple, dit comme ça. Six mois, un an de vie en dix lignes.

Dieu sait si ça ne l'était pas pourtant ! L'angoisse, une nuit après l'autre... Je me voyais frappant João, je le voyais gluant, défait, méconnaissable ; je me voyais contaminé — le cauchemar revient encore. Je ne savais pas ce qu'il m'avait dit à l'oreille, avant que je me dégage. Insinuation, dérision ? A quoi avais-je réagi ? Au ton, aux mots, au bras sur mes épaules ? Je ne le saurai jamais. J'ai mis beaucoup de temps à accepter le fait que je ne saurais jamais. Il y a des choses de soi que l'on ne sait jamais. Qui gouverne ma tête, si ce n'est moi-même ? J'ai cherché, par tous les moyens, à vaincre l'impossible. Encore une fois, je n'y suis pas arrivé.

La culpabilité, elle, ne m'a pas lâché. J'ai été acquitté, j'ai été absous. Pourtant je demeure responsable. Si je ne m'étais dégage si brusquement, rien ne serait arrivé. Dans cette partie de ma tête que je ne gouverne pas, quelque chose a frappé João.

Et que l'on ne croie pas que j'abdique trop facilement du principe formulé au début de ces pages : la responsabilité que j'évoque ici est purement subjective, pour ne pas dire mécanique. Enchaînement de circonstances ayant causé la mort de la victime sans intention de la donner. Je n'avais pas l'intention de tuer — le tribunal en est tombé d'accord. Mais si, délaissant le niveau microscopique, nous choisissons de prendre de la hauteur... Qui se risquerait à supposer un dessein supérieur, voire un sens, au ballet absurde de nos actes?

Pas moi, en tout cas. Certainement pas moi.

Mon procès.

Je suis passé au travers comme au travers de mon emprisonnement : in absentia. Je n'ai pas le moindre souvenir de ce qui s'y est dit. Les gardiens, les prisonniers, la bouffe, les cafards,

oui. La saleté, la puanteur, et le manque d'eau. Les cafards avaient faim, ils mordaient. Ils couraient avec un petit bruit — je ne pouvais pas dormir. Le concret m'est resté. Mon corps y était, si ma tête voguait ailleurs.

Il y avait un prisonnier... Joaquim ? Jeremias ? J'ai oublié. Un nom en J, en tout cas. Sa philosophie me fascinait. Un mélange de résignation et d'humour dans la misère (... noire, ai-je envie de dire). Il avait une vaste tribu à nourrir, qui vivait d'expédients tandis que lui, on l'oubliait en prison. Je lui ai refilé des devises, qu'il cachait dans son short. Peut-être, de ses rares vêtements, celui qui avait le moins de trous.

J'ai choisi de croire que ce jour-là, João m'a parlé de Soledade. Pour la première et la dernière fois.

J'ai choisi de croire qu'il m'a parlé d'amour.

Est-ce là ce que j'ai repoussé, si fort qu'il en est mort ?

Deux paradoxes dans cette histoire :

D'abord, je ne suis devenu un véritable ami pour elle qu'après avoir causé la mort de celui qu'elle aimait.

Ensuite, ma passion a cessé du jour où elle s'est donnée à moi.

Et aussi : en deux ans, pas une seule fois je n'avais dit à Sol que je l'aimais. Je n'avais fait que la bombarder de mon désir.

Ni à Lena d'ailleurs — qui m'en a voulu. Je suis toujours passé à côté de la déclaration, glissant comme une anguille.

Je n'avais pas de poids. Amour, famille, fidélité m'auraient retenu au sol.

Le sens d'un événement, d'une vie n'existent pas en soi. J'ai retiré de la mort de João ce dont j'avais besoin : apprendre à aimer, à donner.

Ce que je me reproche, depuis, c'est qu'il ait fallu cette mort.

Dans les jours qui suivirent, je marchai beaucoup. Je ressentais le besoin de me maintenir en mouvement le plus longtemps possible dans une direction donnée, laquelle en elle-même importait peu. Je me choisisais donc des buts, parfois aussi vagues que : je pars vers le nord-ouest. L'essentiel était de mouvoir mes jambes à un rythme régulier, sans trop de bruit, de pollution ni de voitures, au milieu d'arbres plutôt que de cubes de béton. Le projet ne requérait pas grande préparation. Dans mon sac à dos, je mettais une bouteille d'eau, des fruits et deux sandwichs que je soustrayais au buffet du petit déjeuner, et me voilà parti. Je ne saurais dire pourquoi le rythme de la marche correspondait mieux à ce dont j'avais besoin que celui du vélo, si ce n'est que mes pieds n'allaient pas plus vite que mes pensées. Ainsi dégagé des préoccupations de la circulation, je pouvais laisser mes cellules grises chercher les solutions à un certain nombre de problèmes, qui se résumaient comme suit :

- que faire au sujet de Niklas,
dont le corollaire était :
- que faire au sujet de Lena,
et dans un autre ordre d'idées :
- que faire de moi-même une fois la deuxième semaine écoulée,
c'est-à-dire quand il faudrait commencer à payer mon logement,
et d'une façon plus générale :
- que faire de ma vie ou de ce qu'il en restait.

La première question était de toute évidence la plus ardue pour moi, la plus gênante aussi, celle qui me confrontait à des vérités déplaisantes que je ne pouvais simplement écarter en prétendant qu'elles n'existaient pas. La seconde dépendait dans une large mesure de la première. Quant aux deux dernières, elles me semblaient paradoxalement plus simples à résoudre, et je confiais

qu'au moment venu, la réponse à la quatrième s'imposerait d'elle-même et me dicterait ma conduite concernant la troisième.

Ce qui me dérangeait dans la première question, c'était l'impossibilité dans laquelle je me trouvais de continuer à agir comme je l'avais toujours fait. Je pouvais toujours décider que je n'avais pas de fils, mais il s'agirait alors d'un acte conscient, d'un meurtre symbolique froid et déterminé. Cas contraire... Le revoir, il n'en était pas question. Me soumettre à nouveau à une confrontation me paraissait relever du plus pur masochisme. En même temps, j'étais bien conscient du fait qu'après cette première et malheureuse entrevue, mon silence acquerrait une tout autre signification que celle qu'il avait eue jusque là ; il n'aurait de motif à présent que le fait, devenu évident, que mon fils n'avait pas eu l'heur de me plaire.

Dans un monde idéal, je serais resté à Copenhague la durée entière de mes vacances, et j'aurais fait un effort pour m'intéresser à Niklas. Je l'aurais appelé, invité à... je ne sais quoi, que fait-on avec un fils qu'on ne connaît pas ? Cinéma ? Concert ? Peut-être. Ou ballade à vélo. Piscine. Enfin, quelque chose qui l'aurait intéressé et où il se serait senti à l'aise. Pendant ces trois mois on aurait fait connaissance. Et ensuite... Eh bien ensuite on aurait vu. Le seul problème, c'est que je ne vivais pas dans un monde idéal. Ni alors, ni maintenant. La preuve : dans un monde idéal j'aurais eu Thomas comme fils au lieu de Niklas.

(Lecteur, pas un mot. Avons-nous, oui ou non, passé un contrat selon lequel je dis la vérité ? Si elle vous écorche les oreilles, libre à vous de tirer votre épingle du jeu. Et sinon, reballez votre vertueuse indignation et laissez-moi poursuivre.)

La question numéro deux, Dieu merci, était moins épineuse. Elle pouvait se résumer à : revoir Lena ne m'inspirait pas que de la joie, et c'était sans doute réciproque. Une entrevue s'imposait-elle malgré tout ?

Une chose m'apparaissait certaine : je n'avais pas la moindre envie de réveiller le passé, plutôt de le laisser prolonger son sommeil

de Belle au Bois Dormant. Je n'étais revenu ni pour présenter des excuses à quiconque, ni pour réécrire l'histoire, mais pour prendre un court bain de Danemark avant de réexporter mes os en Afrique ou ailleurs.

Quoique doutant que Lena eût réellement envie de me rencontrer, je m'imaginai qu'une certaine curiosité à mon égard pourrait remplacer l'intérêt absent : avait-il pris du ventre, grisonné ? Possédait-il toujours le charme d'antan ? Sans compter qu'en ce qui me concerne, la tentation de vérifier si Lena était toujours accessible à ma séduction jouait un certain rôle. En outre, si je l'appelais, il me serait possible d'obtenir des réponses aux questions qui me tracassaient depuis l'entrevue ratée : Niklas était-il bien mon fils ? Que se cachait-il derrière le peu de clarté de ses propos ? Sans compter un certain nombre de détails qui m'avaient fugitivement gêné durant notre entretien, et sur lesquels j'avais tout le loisir de revenir à présent : le flou artistique avec lequel il avait répondu à mes questions sur son bac, par exemple. La question de son avenir, aussi, était demeurée très vague, ainsi que celle de la musique. Même en tenant compte du caractère exceptionnel de la situation, j'avais été déçu par ces louvoiements et ces contradictions, que j'avais interprétés comme de mauvaises excuses, une conclusion automatiquement renforcée par la comparaison avec le faux frère. Pourquoi diable Niklas l'avait-il choisi comme auxiliaire de ce premier entretien ? Me redoutait-il donc à ce point ? Pour compliquer le problème, il m'était impossible de ne pas remarquer la ressemblance entre Thomas et moi au même âge : mince, beau garçon, il devait plaire aux filles ; il paraissait savoir ce qu'il voulait et se donner les moyens de l'obtenir. Je ne pouvais empêcher ma sympathie d'aller tout droit à lui au lieu de Niklas ; mon espoir étant que ma théorie de l'échange des rôles se révèle vraie, faisant de Thomas mon véritable fils. Hypothèse renforcée par sa présence lors de ce premier entretien...

Je marchai donc, marchai encore et toujours. Traversai Copenhague et sa banlieue du nord au sud et d'est en ouest.

Empruntant Langebro pour descendre Islands Brygge, avec son quartier de terrains vagues et de fabriques plus ou moins désaffectées, je pris de ces rues interminables qui traversent l'île d'Amager jusqu'à son extrémité où il n'y a plus que les arbres et le sable pour vous empêcher de tomber à la mer ; puis remontai entre les villas de brique rouge alternant avec les jardins ouvriers jusqu'aux bastions, aux docks et aux immeubles anciens de Christianshavn, reconnaissant au passage les clochers des églises aux pointes dorées et chantournées, au bronze verdi émergeant des toits de tuile — ce qui ne laissa pas de me rassurer : si je pouvais encore les identifier, c'est que je n'avais pas complètement oublié ma géographie urbaine, c'est que je n'étais pas si étranger que je le redoutais.

Le lendemain, je fis le parcours des touristes : palais royal d'Amalienborg, fontaine de Géfion, petite sirène et Castel, avant de remonter sur une vingtaine de kilomètres, toujours vers le nord, la route qui s'étire tout le long de la côte de l'Øresund, visible sur ma droite entre les villas de luxe, vaste étendue gris-vert aux vagues molles miroitant par instants, lorsque le vent chassait les nuages, entre le Seeland et la côte suédoise chaque fois plus proche. Deux jours plus tard je partis vers le sud-ouest : Valby avec ses airs de village attardé, et Gammel Køge Landevej me mena tout droit à la mer que je pus longer de Brøndby Strand presque jusqu'à Greve.

Le cinquième jour, je décidai de pousser vers le lac de Furesø, partant en direction de l'église de Grundtvig dont l'étrange silhouette découpée domine les marais d'Utterslev où, à six kilomètres du centre ville, je pus me croire en pleine campagne entre les roseaux peuplés de cygnes, d'oies cendrées et de colverts, et même d'un héron solitaire, puis continuant à travers diverses banlieues somnolentes jusqu'à la forêt d'Aldershvile, entre le lac de Bagsværd et celui bien plus vaste de Furesø ; je revins ensuite par Gentofte afin de passer devant le n° 4 d'Udsigten — la maison de mes grands-parents, la mienne alors ; deux étages entourés d'un petit jardin, vieillie, mais relativement inchangée depuis mon enfance, ce que je constatai avec un absurde soulagement. La grille en fer forgé grinçait toujours, la porte vert foncé n'avait pas été repeinte et le toit

paraissait avoir besoin d'être refait. Je n'ai pas sonné, me contentant de passer mon chemin. Tout ce qui se rapproche de la nostalgie me donne des fourmis dans les jambes.

Au bout de cinq jours de marche favorisée par le beau temps, et d'une petite centaine de kilomètres, je finis par parvenir à deux conclusions. L'une, évidente : que mes courbatures criaient pour me faire prendre du repos ; l'autre, moins immédiate : qu'il me fallait téléphoner à Lena. D'une façon ou d'une autre, tâter le terrain, prendre la température. A partir de là, et en fonction des informations reçues, j'aviserais — ce qui, je m'en rendais bien compte, était un pauvre résultat en regard de l'énormité de l'effort engagé, mais aussi une façon pratique de repousser la grande décision à plus tard en gardant la conscience à peu près nette.

En conséquence, dans les jours qui suivirent, je revis mon ex.

Nos retrouvailles furent mitigées. Moi qui croyais garder en mémoire la jeune fille sexy d'il y a vingt ans, je ne la reconnus tout simplement pas. Heureusement, il n'y avait pas grand-monde au café où elle me donna rendez-vous, à côté de son magasin ; je ne devais pas avoir tant changé depuis les années 70, car elle me fit signe dès mon entrée, m'évitant de répéter la bourde que je venais de commettre avec Niklas. La seule chose que je retrouvai fut son regard si bleu. Quant au reste... De jeune fille simplement attirante, elle était devenue une belle femme, ce que je ne manquai pas de lui faire remarquer : toujours très mince (petite poitrine et fesse racée), vive et élégante. Comme prévu, l'idée de renouer agréablement une relation deux fois interrompue s'en trouva aussitôt réactualisée. Je fantasmai même des séances d'un érotisme hard dans l'arrière-boutique de son magasin. Dès notre premier entretien cependant, je fus obligé de congédier l'hypothèse d'un échange de rôles qui aurait fait de Thomas mon fils. Aucun doute possible, Niklas était bien mon héritier, et il me parut assez clair qu'aux yeux de Lena cette filiation ne jouait ni en faveur de notre fils ni en la mienne.

Il est certainement déjà évident pour le lecteur perspicace qu'à ce stade, ma décision de revoir Lena représentait une façon pratique de me dédouaner d'une seconde rencontre avec Niklas. A défaut de le revoir, j'écouterais sa mère parler de lui... L'ennui, c'est que les choses ne se passèrent pas comme je me l'étais imaginé. De fil en aiguille, d'entretien en coup de fil, je me trouvai embringué dans une situation où l'on me proposa, non un rendez-vous torride en tête-à-tête, mais un dîner en famille, que je finis par accepter. Que diable ! Lena, je l'avoue, trouva mon point faible, tarauda ma mauvaise conscience. Je me laissai entortiller. De cette façon, pensais-je, je me

débarrasserais une fois pour toutes de mes obligations envers ce fils malencontreux. Une fois en vingt ans...

Quelques jours plus tard donc, je sonnai à la porte d'un petit pavillon en brique jaune à Lyngby. Lena avait vu large ; je dus faire la connaissance de toute la famille. Søren, le nouveau mari, banquier, tempes grises et portant beau, m'horripila dès le premier instant. Il y avait ses deux fils : l'aîné, étudiant en économie, et Thomas le faux frère. Niklas bien sûr ; et... surprise ! une belle gamine de seize ans qui ressemblait tellement à Lena jeune que je crus rêver. Qui était-elle ? Pourquoi personne ne m'en avait rien dit ? Se pouvait-il donc que Lena soit retombée enceinte si vite après mon départ, il y a vingt ans ? Etait-ce aussi la fille de Søren ? Je notai qu'elle l'appelait par son prénom, ce qui ne m'avança guère. Aucun doute pourtant, elle se présenta comme la sœur de Niklas. Cheveux paille comme Lena alors, joli minois, belles jambes, gracieuse et élancée, voix étonnamment grave et sensuelle... Je me jurai de trouver la réponse à ce mystère.

Etrange "famille" que nous formions là. Si je voyais bien la ressemblance physique entre Søren et ses enfants, si je perçus d'emblée une sorte de communauté les unissant, il m'était impossible d'en dire autant de Lena, Niklas et moi. Entre les trois pointes de ce triangle je ne trouvai, par contraste, qu'un vide déprimant : politesse du côté des adultes, dérision, critique et provocation de la part du jeune homme. Niklas s'était plus ou moins retranché dans une attitude d'observateur humoristique, soit silencieux, soit acerbe envers sa mère et sa petite sœur, à qui il n'épargnait rien. Du côté de Lena, je notai une méfiance et presque une froideur en réaction à ses commentaires. L'un dans l'autre, je fus donc plus heureux de la présence au dîner de Søren et de sa progéniture que je ne l'avais supposé.

De plus, au bout de plusieurs rencontres de ce genre une évidence gênante s'imposa à moi. Je m'avisai du fait qu'une fois mon lot d'anecdotes africaines épuisé, une fois les informations de base

échangées sur les activités des hôtes et des invités, nous n'avions plus grand-chose à nous dire. Pire : la marmite familiale bouillait en permanence, menaçant d'exploser à chaque instant. Non seulement l'attitude de Niklas dépassait souvent les limites de la correction, mais la belle jeune fille se révéla une adversaire de poids en crise adolescente aiguë, n'épargnant guère que Thomas et moi dans sa croisade anti-familiale. Afin d'éviter ces nombreux écueils, restaient la politique, l'art et la conjoncture économique, tous sujets susceptibles de provoquer des débats qui, une fois au moins, faillirent écourter sensiblement la soirée. Le tourisme et la gastronomie, heureusement, nous tirèrent d'affaire à plusieurs reprises, force m'étant de reconnaître que Søren faisait preuve de dons de cuisinier que je me refusai — à juste titre, me confirma-t-on plus tard — à attribuer à Lena.

Au cours de ces dîners, j'observai que Niklas, sortant de son mutisme, se laissait aller à discuter l'actualité avec une violence parfois surprenante, s'en prenant à la social-démocratie qu'il accusait de nombreux maux, ainsi qu'aux multinationales ou aux protestations contre la reprise des essais nucléaires français ; toutefois l'origine de ces attaques m'apparut être un mélange désordonné d'opinions, sans appartenance définie qui leur fournît une cohérence. Cependant ses attaques, clairement dirigées contre Lena et Søren, me rendirent paradoxalement mon fils plus sympathique, car il me sembla pour la première fois reconnaître en lui une étincelle de mon propre enthousiasme au même âge, de ma propre passion pour la discussion politique, sans compter son humour dans lequel je me plus à voir un reflet du mien. Je remarquai aussi que Thomas, dans ces discussions, jouait souvent un rôle de modérateur ou d'arbitre. A le voir ainsi manœuvrer avec habileté, je lui accordai quelques années de plus que je ne l'avais cru d'abord, vingt-cinq peut-être. Enfin, il m'apparut que Lena montrait plus d'aisance par rapport à ses beaux-enfants, avec lesquels elle paraissait entretenir une relation harmonieuse, qu'envers les siens propres, ce qui ne me surprit guère.

Mais je parle, je parle à nous en faire tourner la tête... Brisons là ! Il est grand temps de pratiquer une pause et d'élever nos verres jusqu'à nos lèvres, comme dit (presque) le poète, *pour interrompre le conte avec art*. D'abord parce que j'ai soif. Et ensuite pour souligner au passage le nouveau glissement que je viens d'opérer dans mon récit, ainsi que les plus attentifs d'entre vous l'auront déjà remarqué, puisqu'au cours de ces dernières pages j'ai avancé subrepticement de plusieurs semaines sur la ligne du temps, rendant évident le fait que mon séjour à Copenhague, à cette période, avait déjà été prolongé au delà des quinze jours préalablement définis.

La raison, me demanderez-vous ?

– j'avais enfin décidé de donner une chance à Niklas,

– mes réflexions sur mon avenir professionnel m'avaient conduit à tester la situation de l'emploi au Danemark.

Comme je voudrais pouvoir confirmer cette haute opinion que vous avez de moi.

La réalité est plus sordide que cela, trois fois hélas. Si je suis resté, ce n'est pas parce que toute l'attitude de mon fils, derrière son mutisme, ses fuites et ses agressions, hurlait le besoin qu'il avait d'un père. Pas non plus parce que je me serais entre temps fatigué de la misère et des conflits armés entre ethnies africaines, préférant un emploi de tout repos dans un pays où les lois ne sont pas seulement édictées par et pour les riches.

Non. Je suis resté pour une seule raison. Simple, bouleversante et tragiquement égoïste.

Parce que, sans le savoir alors, j'étais en train de tomber amoureux.

A Maputo, alors, j'étais tombé amoureux.

Comme ça, par hasard, au vu d'une jupe rabattue trop vite sur deux jambes si longues, si minces.

Son nom aussi. Je suis sûr que son nom y était pour quelque chose. Soledade. J'étais tombé amoureux de la solitude.

La mort de João fit scandale. Une chose entraînant l'autre, une enquête fut décidée en haut lieu. Des années plus tard, il apparut qu'à côté de ce "vestige du colonialisme", comme on appelait alors les relations sexuelles entre Blancs et Noirs, João, par ailleurs stalinien pur et dur, avait également profité de son pouvoir pour amasser une fortune conséquente en trafiquant au marché noir aux pires moments de la pénurie.

D'après ce qu'il m'avait raconté un jour à la suite d'une fête un peu arrosée, il était divorcé et père de trois enfants dont il n'avait plus de nouvelles depuis l'Indépendance. Était-ce là, malgré tout, le but secret de son enrichissement ? Quand je pense qu'à la question qui avait suivi, j'avais répondu en toute sincérité : non, pas d'enfants. Pas une seconde je n'avais envisagé d'expliquer la vérité, le pourquoi et le comment. Sans la moindre hésitation, du fond du cœur, je n'estimais pas que Niklas fût mon fils. Jusqu'en 1995, année de mon départ, je ne crois pas avoir parlé de lui à âme qui vive.

Un autre, pourtant, avait joué le rôle de ce fils absent pour moi. A Mabenga, pendant des années, sans même que je ne lui aie jamais donné ce nom. D'abord simple réfugié, puis élève, je l'avais pris sous mon aile, étonné de sa détermination à tirer le meilleur parti de la chance qui lui était offerte. Joaquim, d'une douzaine d'années, nous était arrivé épuisé après une marche de plusieurs jours à travers le *mato*. Capturé par la Renamo, il avait réussi à s'enfuir et abattu à

pied des dizaines, voire une centaine de kilomètres. Il devait venir de loin, ne parlant aucun des dialectes de Tete. (De Zambézia ou Nampula? *Para lá*, disait-il en montrant l'Est. Il y repartit en 95 afin de retrouver des membres de sa famille.) Son portugais était plus que sommaire. Contrairement à la plupart de ces enfants-soldats, qui une fois rescapés tombaient souvent dans l'apathie, celui-ci fit des progrès en portugais, fréquenta l'école, montra une volonté exceptionnelle d'apprendre et d'arriver. En quatre ans chez nous, il avala le programme de six années de secondaire et insista pour assurer la comptabilité de la coopérative. Il était possédé d'un furieux désir d'effacer les années noires, de remplacer le carnage par la culture, l'indicible par des définitions. Je l'avais pris chez moi. Constatant son goût pour la poésie, je lui fis lire Pessoa en portugais comme en anglais : émerveillement ! Quand il se croyait seul, je l'entendais déclamer dans la cuisine...

Celui-là, oui, durant les quelques années de notre fréquentation, pleinement et simplement, sans arrière-pensée de ma part ni intention intéressée de la sienne, a été mon fils. Pas étonnant qu'il n'y ait pas eu place pour l'autre. Le vrai.

Autre rêve dans lequel figuraient Knud et Aase. Beaucoup moins serein cette fois-ci. Tout ce que je remue en ce moment, sans doute.

Je marchais le long de la voie ferrée, à Gentofte — je sais bien pourquoi, pas la peine de me raconter des histoires. Je courais, il fallait que j'arrive chez eux avant leur départ, mais l'heure tournait à une allure accélérée et je voyais le temps diminuer comme une peau de chagrin. D'autant que le chemin changeait, tout devenait confus dans ma tête, je me retrouvais dans un quartier qui ressemblait à Lyngby (chez Lena ?), avec le besoin soudain et impératif de passer chercher quelque chose (quoi ?) que j'avais oublié chez quelqu'un (qui ?). Et l'heure tournait de plus en plus vite, je ne parviendrais jamais à temps chez Knud et Aase... Crescendo d'angoisse. Comme si une horreur sans nom allait s'abattre sur nos têtes (ce qui s'est effectivement produit). Je me suis réveillé en sursaut, avec des palpitations. Boire, boire.

Une quinzaine de jours après le premier dîner chez Lena, je me suis décidé à inviter Niklas au restaurant.

Comment en étais-je arrivé là, moi qui peu de temps auparavant n'attendais qu'une chose, un ordre d'embarquement me permettant d'oublier au plus vite le Danemark et certains de ses habitants ?

Ma foi, je l'ai dit, Lena savait persuader lorsqu'elle le voulait. Elle n'avait pas oublié comment user de ses beaux yeux et de toute la palette expressive de ses attraits, sans compter quelques arguments-clé qui avaient le chic pour se frayer un chemin jusqu'aux points faibles à l'intérieur de ma carcasse, cœur, mauvaise conscience ou autre... Et quoi de plus facile alors que de repousser le vague délai que je m'étais moi-même fixé. Après tout, personne ne m'attendait, et j'avais encore deux bons mois à ma disposition avant de devoir réagir. Je pouvais bien lui accorder ça, ce serait la dernière chose avant de m'envoler à nouveau... Ainsi allongeais-je d'une fois sur l'autre le sursis.

Ce jour-là donc, je choisis un établissement italien, central, très populaire, avec l'idée d'éviter ainsi les plages de silence gênantes de la dernière fois. Niklas s'y montra d'abord réservé, poli, comme en visite chez un étranger. Je fis de mon mieux pour remplir les vides, ce qui commençait à m'être moins difficile qu'au début. Dans l'espoir de le dérider, je le fis boire ; la manœuvre fonctionna au delà de toute espérance : au bout d'une heure, tout en avalant avec un appétit féroce, il me racontait ses années d'école, les relations avec ses meilleurs copains, la vie de famille en compagnie de Lena et Søren... Le tout avec une verve, un humour et une justesse de trait qui, je l'avoue, me surprisent autant qu'ils me distrairent. Il me plaisait d'autant mieux de réviser à la hausse mon jugement sur lui qu'il avait de prime abord été très négatif. Niklas fréquentait le lycée de Gentofte, où je serais moi-même allé si les événements n'avaient pas

mal tourné pour mes grands-parents, donc aussi pour moi-même, des années auparavant, et ce lien symbolique n'était pas pour me déplaire. Cette fois-ci je n'abordai pas le sujet de son bac, choisissant plutôt de poser des questions sur Søren et ses enfants : comment, depuis quand. A l'en croire, tout se passait très bien, ce qui me laissa penser que sans doute, malgré tout, la tension lors du dîner chez eux n'avait été provoquée que par ma présence.

Il apparut aussi que, contrairement à ce que j'avais cru, la jeune rebelle — qui s'appelait Julie — n'était pas la fille de Søren. Elle connaissait toutefois très peu son véritable père, avec lequel elle ne "partageait pas grand-chose", selon les termes de son frère. Je me demandai dans quelle mesure cet euphémisme nous concernait également.

Soudain, presque au milieu d'une phrase, il s'est arrêté ; la tête penchée de côté, m'observant du coin de l'œil, faussement dégagé : et toi, tu vis avec quelqu'un ?

La question, son aplomb m'ont amusé. Je n'ai pas eu de mal à avouer la vérité.

Il a hoché la tête, l'air de ne pas trop y croire. Je me suis senti obligé d'ajouter que, comme sa mère le lui avait sans doute raconté, je n'étais guère fait pour la vie de couple.

Nouveau hochement de tête, nouvelle question directe : pourquoi vous vous êtes séparés ?

La conversation commençait à prendre un tour périlleux. J'ai essayé de m'en tirer par une phrase standard à propos du quotidien qui avait pris le dessus.

— Tu l'aimais ?

J'ai répondu oui tout droit, sans hésitation.

— Et ça ne t'a pas gêné de partir comme ça ?

— Après le Bangladesh, je suis revenu. C'est elle qui m'a flanqué dehors.

— Il paraît que t'arrêtais pas de découcher.

— Certes. Cela dit, on s'entendait très bien jusqu'à...

Je m'interromps. Comment finir cette bête phrase d'une façon qui ne fasse pas croire... ? C'est lui qui la termine : jusqu'à ce que j'arrive ?

Je pédale à nouveau, j'essaie d'expliquer que la grossesse avait transformé Lena, et pas en mieux. J'ai eu beaucoup de torts, mais j'étais prêt à patienter. Pas elle.

— Elle dit que c'est de ta faute, et toi que c'est de la sienne.

Je conclus que c'est probablement vrai, que la faute est partagée entre nous deux. Et puisque nous en sommes aux questions, j'aimerais savoir, moi, ce qui lui a soudain donné l'envie de m'écrire.

— Quand on voit les autres au lycée avec un père et une mère et une vie de famille normale...

Moi non plus, au lycée, je n'avais pas de vie de famille normale. Je n'ai pourtant jamais écrit à ma mère... Je me tais.

— A ma place, t'aurais pas eu envie de connaître ton père ?

— Et si je repars dans une semaine ?

Il s'est tu, visage soudain fermé. Question désagréable, je le voyais, mais réaliste. On ne peut pas faire semblant. Il a fini par murmurer : c'est mieux que rien.

Cette réflexion, j'y ai repensé souvent depuis, et à la lumière des événements ultérieurs, j'avoue lui avoir trouvé de plus en plus de sens. Pour lui apparemment, trois semaines de père valaient mieux que pas de père du tout. Pour moi, qui avais toujours été convaincu que rien du tout aurait mille fois mieux valu que cinq ans avec le salaud qui avait engrossé ma mère, cela tenait de la révélation : l'art de prendre les choses comme elles sont, et les gens pour ce qu'ils peuvent donner, au lieu de ce tout-ou-rien que j'avais si souvent pratiqué. A ce moment-là cependant, je crains fort de ne pas avoir compris, ou même d'avoir interprété cette réflexion comme une marque de faiblesse, répliquant que mon vieux n'avait certainement pas été mieux que rien ; qu'une institution ou une famille d'accueil auraient mille fois été préférables. Préférable aux engueulades dont Robert m'abreuvait lorsqu'il avait trop bu, aux coups que j'essayais maladroitement de parer jusqu'à ce que, des années plus tard, l'ayant

dépassé en taille et en force, je sois devenu capable de lui tordre les poignets à la moindre velléité de violence de sa part. Ce que je ne racontai pas. Ça devait venir bien plus tard, par petits bouts, le plus souvent chez la psy et dans l'intimité de séances seul à seul. C'est petit à petit, en face d'elle, grâce à son habileté sans doute à me tirer les vers du nez, que je me suis rendu compte comment, moi qui n'avais connu les douze premières années de ma vie que bonté, droiture et affection de la part de mes grands-parents, qui avais vécu dans un univers privilégié, comment j'avais dû, par dessus le choc de leur disparition, apprendre à survivre dans un environnement où la seule loi était l'incessant besoin de boire de Robert ; à vivre dans le mépris, la méfiance et la haine, les disputes et les humiliations, les comédies pour un petit verre ou de l'argent. Le souvenir de Robert cassé en deux, s'accrochant aux meubles et vacillant sur ses allumettes tout en comprimant son ventre gonflé, est revenu en force. Et ses longs chapelets de reproches éructés d'une voix hachée, sifflante, haletante, sa voix d'agonisant déroulant l'interminable enchaînement des malheurs, malchances et méchancetés dont, de par ma seule venue au monde seize ans plus tôt, j'étais le responsable... Au milieu de sa tirade, l'air lui manquait, il s'étouffait, s'époumonait, mais il serait mort sur place plutôt que de ne pas recracher pour la millième fois toute l'ordure qui lui empoisonnait le cœur. Et quand ce n'était pas de ma faute, c'était celle de ma mère, qui s'était tirée en nous abandonnant tous deux, moi à mes grands-parents, lui à sa misère. Knud et Aase, il n'osait plus y toucher depuis qu'au cours d'une engueulade mémorable, je lui avais interdit de les nommer. Je me retirais alors dans ce qui me tenait lieu de chambre en claquant la porte derrière moi avec une vigueur à nous faire tomber le toit sur la tête, tout en lui gueulant de crever le plus tôt possible. Un jour d'ailleurs, il a fini par me prendre au mot : je l'ai retrouvé, en rentrant du lycée, étendu de tout son long par terre, immobile, dans une position bizarre. J'ai d'abord cru qu'à force de picoler, il était tombé dans le coma. Puis j'ai constaté qu'il était déjà froid, un peu raide ; j'ai appelé le médecin. Et de ce jour j'ai recommencé à vivre.

Mais à ce moment-là, au début du mois de juin 95, dans ce sympathique restaurant italien de Copenhague où nous venions de déguster, Niklas une pizza géante, moi des lasagnes végétariennes, tout cela se trouvait encore enfoui profondément dans des régions de mon cerveau où je préférais ne pas aller fouiller. Et plus Niklas posait de questions sur Robert, plus j'essayais de détourner le sujet. Dès que possible donc, je branchai la conversation sur ses loisirs, la musique, son sport préféré, dans l'espoir de trouver quelque activité que nous puissions exercer en commun. Il ne paraissait pas y en avoir — quoiqu'il eût certainement pu faire un excellent joueur de basket... De guerre lasse, ce soir-là, nous finîmes par tomber d'accord sur une séance de cinéma. Banal — mais là aussi, mieux que rien.

Je consacrai les jours suivants à régler différents problèmes concrets.

Quittant le Little Mermaid, je me trouvai un petit hôtel moins cher, presque une pension de famille, dont les tarifs me permettaient de prolonger mon séjour sans grever mon budget. Parallèlement, je pris l'habitude de jeter un coup d'œil aux offres d'emploi : missions sous les tropiques, mais également postes à Copenhague, ces derniers plus par curiosité que par réel intérêt, ainsi qu'aux annonces immobilières. Les prix me paraissaient faramineux, mais l'idée d'une base où revenir en Europe ne me déplaisait pas. Tout le monde m'assurait d'ailleurs de l'excellence d'un tel placement, surtout pour quelqu'un qui, comme moi, ne dépensait pas la moitié de son salaire tant que je trimais à l'étranger.

Ces jours-là, il arriva ce que je ne m'étais pas imaginé, c'est-à-dire que Niklas me rappelle. Profitant de nos vacances respectives, et en l'absence de mieux, nous nous rencontrâmes donc plusieurs fois : en compagnie de Thomas, ou avec Julie, le plus souvent sans. Nous allâmes au cinéma et au concert. Je l'emmenai assister à des festivals d'été dans divers châteaux du XVIIIème, Lerchenborg ou Oremandsgaard. Nous mettions nos bicyclettes dans le train et descendions à la gare la plus proche. Si le temps était beau, nous profitions d'une promenade, outre un concert d'une qualité dont j'avais été totalement privé pendant vingt ans. Je constatai en passant que les connaissances de Niklas en matière d'art avoisinaient la nullité. S'il avait une vague idée de l'époque à laquelle avait vécu Mozart, les styles architecturaux en vogue à l'époque lui étaient aussi inconnus que les ruines de Great Zimbabwe. D'autres jours, emportant nos maillots de bain, nous allions à la plage, dont une fois avec le reste de la famille. Je proposai également des parties de tennis

que Thomas fut seul à accepter, seul par conséquent aussi à me battre parfois (il faut reconnaître que j'étais bien rouillé, n'ayant pas joué depuis longtemps). Tant qu'il n'y avait pas de tiers, les choses se passaient relativement bien entre Niklas et moi : nous n'avions peut-être pas énormément à partager, mais le silence ne paraissait pas le déranger. Par contre, dès que nous y mêlions le reste de la famille, la situation devenait tendue ; commentaires et critiques fusaient sans cesse, désaccords et disputes naissaient de rien.

Lors des dîners chez Lena, il n'y avait guère que mes anecdotes qui ne fussent pas troublées d'éternelles discussions. J'y recourais donc d'autant plus volontiers que la jeune génération semblait s'y intéresser, formant un auditoire attentif et curieux. Je ne pouvais m'empêcher cependant de noter ma propre agitation intérieure, qui croissait à chaque fois ; ainsi que des regards, des intonations, des attitudes qui paraissaient perpétuellement vouloir m'emmener au-delà de l'espace que nous partagions ensemble... Je parlais encore plus alors, je faisais comme si cet intérêt provenait de mes anecdotes, je les arborais, les poussais en avant, en remplissais le vide pour mieux me cacher derrière. Je discourais, je brillais ; je jouais de tout mon répertoire. Et ce faisant, je batifolais à bonne distance du danger.

Au bout de deux mois cependant, les rencontres se raréfièrent. Une fois épuisée l'impulsion première, le besoin de relancement se fit sentir. Par exemple, il m'apparut très vite que l'aide de Thomas pouvait m'être précieuse, autant pour actualiser mes connaissances sur Niklas que d'un simple point de vue professionnel. Si je voulais mettre un maximum de chances de mon côté, mieux valait commencer par m'acheter un ordinateur que je puisse emporter n'importe où selon l'évolution des événements. Aussitôt dit aussitôt fait. De dépannages informatiques en brunchs dans les cafés à la mode, l'habitude de nous voir s'ancre rapidement. Thomas m'assurait toujours que ça ne le dérangeait pas, profitant pour m'installer des logiciels pointus ou me conseiller des manœuvres d'entretien tandis que nous parlions de ses études, de ses perspectives d'avenir, de l'Afrique, de mes perspectives d'avenir, de Niklas, de la famille. J'aimais les entendre raconter, lui et Julie, comme une sorte

de mise à jour des vingt ans de Danemark que je venais de rater. J'appris par un commentaire familial que Thomas était homo ; il en excluait heureusement toute forme d'affectation, préférant des rapports francs, teintés de bonne humeur, qui contrastaient d'autant avec les manières souvent contraintes de mon propre fils.

Je ne fréquentai pas que la jeune génération à cette période. A mon étonnement, le rapprochement amorcé avec Lena ne s'arrêta pas là. Profitant de ma liberté, je passai de temps en temps au magasin durant les heures creuses, où elle m'offrait un café. Nous discussions alors de choses et d'autres, de Niklas surtout, mais aussi des vingt ans écoulés, de notre histoire d'alors. A ma grande surprise, je constatai que, loin de m'en vouloir, elle paraissait m'avoir pardonné. Elle me parlait de Søren, de leurs problèmes, des enfants. J'aimais la regarder, l'élégance de ses gestes, la lumière dans ses yeux, et plus le temps passait, plus je fantasmais davantage que des regards, ce que son expression ne semblait pas exclure...

Dès juillet 95, j'achetai une maison, trouvée par hasard sur un chemin tranquille lors d'une promenade à bicyclette : une ancienne ferme au toit de chaume traditionnel, murs de brique recouverts de crépi blanc, poutres apparentes, jardin de mille huit cents mètres carrés — pelouse, plates-bandes, arbres fruitiers, potager. Le coup de foudre : je me décidai immédiatement, avant même de savoir si je l'habiterais ou non. Au bord d'Utterslev Mose, entre le lac et Grundtvigs Kirke. Les jeunes gens m'aidèrent à emménager, à repeindre, à faire les travaux nécessaires.

(Entre le lac et Grundtvigs Kirke... A l'instant où je l'écris, je réalise que j'ai déjà employé la même expression auparavant au sujet de Knud et Aase. Et il m'apparaît que j'ai choisi une maison située comme la leur, à mi-chemin entre un lac à l'ouest et une église à l'est. Simplement, un autre lac et une autre église, dans une autre commune du nord de Copenhague. Une maison avec un jardin semblable au leur, où je cultive mon potager comme j'aidais Aase à cultiver le sien lorsque j'avais sept ans. Curieux comme le contour des choses ne ressort que lorsqu'on les exprime.)

En août, une fois mes trois mois de vacances écoulés, je démissionnai de MS et posai ma candidature chez H.E.L.P. à ce poste de coordinateur des projets sur l'Afrique, que j'occupe toujours. Pensais-je alors rester au Danemark encore longtemps ? Je ne sais plus comment je m'arrangeais dans ma tête entre prétextes, désirs et fuites. Je disposais en tout cas d'un excellent motif servi sur un plateau, le meilleur motif du monde, idéal, celui de ma paternité jamais assumée ; quelle meilleure raison en effet de prolonger mon séjour au Danemark et de renoncer (temporairement) à mes projets africains que de faire connaissance avec mon fils, qui plus est à sa demande ? Tout cela, n'est-ce pas, je le faisais pour Niklas, pour son bien et dans son intérêt, et il aurait été ingrat de ne pas m'en créditer... La seule excuse à cette hypocrisie de ma part, c'est que la vérité était encore trop gênante pour que je puisse la contenir. Je ne suis pas fragile, et j'ai plus souvent tendance à me fourrer la tête la première dans les ennuis, ayant du mal à renoncer à l'impossible. Là toutefois, je niais, je freinais, je me cabrais... Au lieu de considérer cette histoire comme une simple aventure, un coup de désir passager ; au lieu de me l'ôter de la tête en y cédant... Scrupules, morale ? Qui sait. Trois mois après notre première rencontre en tout cas, j'étais pris, fait, vendu, ligoté, et ce d'autant plus que je continuais farouchement à en refuser la réalité.

Ce que je fais encore à Copenhague cinq ans plus tard, par contre, est une question sans réponse.

Pourquoi ne suis-je pas reparti, comme j'en avais l'intention, au Rwanda, au Soudan, en Somalie ou ailleurs. J'aurais pu. J'aurais dû. Au lieu, je me suis donné des arguments, des prétextes. Je me suis mis à boire, et à partir de là je n'ai plus pu penser droit. Demain tout irait mieux. Le mois prochain, ou dans un an. Il suffisait de tenir. Tenir, chez moi, n'est jamais un problème. Du solide. Du roc. D'ailleurs voyez, je tiens encore, même à l'envers, la tête en bas, la doublure retournée et les tripes à l'air. Plongé la tête la première dans un baquet de whisky. Ça conserve, comme le formol des bocaux à fœtus, cerveaux et autres dérivés humains que l'on garde pour l'édification des étudiants et l'ébaubissement des foules. Curieux d'ailleurs que je me sois mis à boire sans m'en rendre compte. Il y a tellement de choses que l'on fait sans s'en rendre compte. Tomber amoureux, par exemple. Vieillir. Ressembler à son père. User des mêmes clichés que lui. Pourquoi *tombe-t-on* amoureux, au fait ? A la place, on pourrait *s'envoler* amoureux. Non. Perte de contrôle, laisser-aller. Chute. On *tombe* en arrêt devant une vitrine, un spectacle, une des expressions les plus idiotes que j'aie jamais entendues. On *tombe* malade ou dans le sommeil, autre absurdité de taille. Ou dans le coma. Moi, je suis *tombé* alcoolique. Dès l'enfance d'ailleurs, comme dans le chaudron de potion magique, ce qui m'a laissé croire que j'étais immunisé pour le restant de mes jours. Oh, je pouvais bien boire un petit coup, pas de souci, le fantôme de Robert faisait son travail, remplissait sa fonction d'épouvantail, aidé par mes théories sur l'écologie, l'alimentation et diverses façons de conserver la santé ; pris dans l'ensemble du tableau, un petit verre par-ci par-là ne signifiait rien, surtout lorsque j'en avais vraiment besoin, en cas

de coup dur, paternité ou rupture, un beau matin on vous déclare responsable à vie d'un paquet rougeaud, gras et hurlant, ou bien vous vous prenez dans les dents que l'objet de votre passion se fout éperdument de votre amour, merci pour la baise mais c'est fini, j'ai envie de vivre (sic). Alors vous ne pensez plus qu'à une chose, noyer le malaise jusqu'à ne plus rien sentir. Parfois ça me revient d'un coup, au détour d'une brève rencontre, je perçois encore les mots durs, le ton indifférent de sa voix, je revois l'expression de son visage à ce moment-là, mais aussi — et c'est presque pire — je me souviens du toucher, du parfum de sa peau, de l'ineffable sensation de sa douceur, de sa tendresse... Ça m'indispose. Besoin d'un remontant pour oublier. Oublier que c'est terminé, aussi terminé que possible. Oublier qu'il n'y a rien eu de semblable depuis deux ans, rien qui s'en rapproche, qui l'évoque même de loin, qui remplisse son rôle de pis aller... Oublier que le meilleur de ma vie est derrière moi, irrémédiablement. J'aurais risqué bien des ruptures encore pour revivre cela. Allez, lâchons le mot, barbotons dans le pathétique, une fois n'est pas coutume ! Pour revivre un amour comme celui-là. Voilà, c'est dit, on ferme. D'autant que j'y ai cru, moi, et à fond, abruti que j'étais, pauvre connard toujours prêt à croire, en dépit de tous les signes, que si je me dépensais suffisamment ça fonctionnerait entre nous. Alors je me suis donné du mal, j'ai marché sur les mains. Le problème, c'est que pour faire fonctionner une relation il faut être deux, ce que nous n'étions plus. Et depuis, c'est le désert. Echecs, manque de désir, aliénation. Inadéquation. J'ai changé, depuis. Je garde mes distances. Je me regarde vivre. Je m'épargne, je m'économise, je ne risque plus, ne ressens plus. Au lieu d'agir, je tiens des discours à mes murs et à mon écran. Comme mon vieux, dont je suis devenu le pâle reflet. On prend les mêmes et on recommence. Sauf que ce ne sont justement plus les mêmes, pourtant ça recommence tout pareil.

Je me souviens, au début, quand j'ai commencé à écrire sur lui, je me suis plu à m'imaginer un père normal, banal et heureux, avec une profession et un pouvoir d'achat et une femme aimante morte jeune...

Je vous passe les détails de cette pitoyable comédie, qui n'a pas résisté longtemps à mes tentatives littéraires. Tout ce que je peux en dire, c'est qu'on ne se lasse jamais de rêver. En l'occurrence, pour moi, d'un père sobre. Un qu'on pût montrer à ses copains de l'époque. Un dont on fût fier. Comparé à la réalité, c'était grotesque. Entre mes douze et mes dix-sept ans, personne n'a mis les pieds chez moi. Que l'assistante sociale et, à la fin, le médecin. J'y veillais jalousement. J'étais mort de honte. Il n'y avait pas jusqu'au facteur qui fût interdit de séjour. L'assistante sociale, j'étais bien obligé, mais avant sa visite je remettais en état, je faisais disparaître les traces, et puis je souriais, oh que je souriais, à m'en croiser les commissures des lèvres derrière la tête, et nous avions l'air si parfaits, si parfaits. Même Robert était capable d'efforts quand il s'agissait de ne pas perdre ses sous. Pour le reste, je me suis démerdé seul. Je réparais, je faisais les courses, je lavais, je préparais à manger. Les dernières années, je gérais aussi les finances, j'avais un arrangement avec l'employé de la poste, qui m'avait à la bonne et me délivrait les mandats sans protester. J'ai distribué des journaux depuis l'âge de douze ans, empilé des caisses chez l'épicier. Pendant ce temps-là, Robert dépensait nos allocations au bistrot et contemplait les murs en hoquetant. Pas étonnant que je sois devenu déséquilibré après ça. Pas étonnant que mon fils n'arrive pas à tenir sur ses jambes. Personne n'arrive à tenir sur ses jambes dans cette famille. L'un passait ses journées à boire, le second y passe ses soirées, et le troisième à bouffer, sans parler des joints qu'il s'enfile entre deux hot-dogs.

La psy avait dit quelque chose à ce sujet, "la transmission du déséquilibre psychologique d'une génération à l'autre". "Abus", c'est le mot qu'elle avait employé. "Abus d'alcool chez votre père, de nourriture chez votre fils". Puis elle avait planté son regard vert droit dans le mien :

— Et vous ?

J'étais resté la bouche ouverte.

Moi quoi ? Oui, vous, votre abus ? Silence. Moi, rien, je ne vois pas. Et les femmes ? Quoi les femmes ? Oui, les femmes, votre abus ? Ah... oui, peut-être oui, si on veut.

Si elle savait, maintenant, si elle savait.

Niklas sait, lui. C'est sa raison de ne plus me voir.

Quel âge a-t-il à présent ? Vingt-quatre, vingt-cinq ans ? Pas l'ombre d'une communication entre nous ces deux dernières années, pas depuis notre mémorable engueulade en tout cas. Le jour où la deuxième bombe a explosé, où tout s'est trouvé révélé, exposé d'une façon si peu élégante à l'aveuglante lumière du jour. Il n'appelle pas, je n'appelle pas, nous ne nous écrivons pas, bref, le grand silence. Je l'ai cherché sur la Toile ces derniers temps, par curiosité. Il est vivant, voilà ce que je sais. Où il habite aussi (il a déménagé de chez sa mère) ; j'ai son numéro de portable et son adresse mail. Il a les miens (c'est-à-dire : s'il ne les a pas jetés). Mais de là à passer à l'acte... Il y a un bond, un énorme bond qu'aucun de nous deux n'accomplit. Qu'il n'accomplira pas, je le sais. Il m'en veut à mort. Me place plus bas que terre. Ses derniers mots étaient un cinglant : "tu me dégoûtes !" craché à ma figure.

Oh, pas à cause de l'alcool, non. L'alcool est un sujet discret entre moi, mes murs et mon ordinateur. Même mes bouteilles, témoins de ma consommation, je les évacue chaque jour au conteneur de verre, l'air de rien, pour éviter un entassement suspect. Et je les achète dans des supermarchés différents, chaque jour. Je pratique tout un réseau de magasins, entre le bureau et chez moi, afin de ne pas attirer l'attention par un trafic trop répété. Personne ne sait, personne ne se doute que je bois. D'ailleurs, je n'ai commencé à boire qu'après la rupture, après l'engueulade, après la tentative de Niklas, parce que j'avais du mal à me regarder dans la glace le soir, à une époque où le choix entre me cogner la tête contre les murs ou risquer un nouvel échec au dehors constituait ma perspective quotidienne majeure. Non, le problème, ça a été sa rencontre brutale, imprévue, avec certain aspect de ma vie sexuelle. Ce jour-là, je n'ai pas eu l'ombre d'une chance de me justifier ni d'expliquer quoi que ce soit. Ce qui ne devait sous aucun prétexte se produire s'est produit. Pris sur le fait, la main dans le sac. La main ou la bite, d'ailleurs. En pleine action. Le pantalon aux chevilles. Horreur absolue, ridicule achevé.

Par quelle distraction a-t-on tous deux si mal fermé la porte de la salle de bains ? L'urgence du désir ? Le frisson du danger ? Sinon personne ne se serait rendu compte de rien. Personne ne s'était rendu compte de rien. On faisait semblant, magnifiquement. On trichait, dissimulait, mentait comme des rois. Jamais je n'ai menti avec autant de naturel, autant de créativité, autant de joie que pendant ces trois ans-là. J'aurais tout fait pour protéger mon petit coin de bonheur. Moi qui avais toujours évité le mensonge, pour la simple raison qu'il me compliquait la vie, j'étais soudain passé maître dans l'art d'échafauder des châteaux de cartes, de préférence en Espagne, de construire de plausibles édifices à l'aide de bulles de savon, de reflets dans l'eau et de mirages sur fond de sables mouvants, avec chausse-trapes et culs-de-basse-fosse intégrés en cas de curiosité intempestive de l'interlocuteur. Et puis là, d'un seul coup, il n'y avait plus de mensonge possible, plus de porte de service ouverte sur une dernière échappatoire. J'étais piégé comme un rat. Cris et hurlements. Claquements de portes. L'esclandre a alerté le reste de la famille, laquelle a déboulé à l'étage pour constater de visu l'exactitude des faits incriminés. Entre temps on s'était rajustés, bien sûr, mais la situation ne laissait pas d'être critique. Nier l'évidence, impossible. Il ne restait qu'à assumer, ce qu'on fit, ou à revendiquer, ce qu'on fit également. On avait le droit de vivre, bon sang ! de la façon qui nous plaisait. Et aucuns comptes à rendre à qui que ce soit.

Avec le recul, je réalise clairement la dimension renversante de notre naïveté, de la mienne surtout, qui atteignait au gâtisme, me laissant croire que notre relation déjà fragile pouvait supporter une publicité aussi peu flatteuse ! Les premiers temps en effet, on haussa les épaules, on rit. On décréta que la famille s'en remettrait ; qu'il n'y avait pas mort d'homme ; que ça nous simplifierait la vie. Puis, petit à petit, on se rendit compte qu'on était seuls, absolument et totalement seuls. Une fois décomptés ses amis, les miens (euphémisme ; je n'ai personne que je puisse intituler ainsi. Des connaissances, des collègues), notre relation commença à évoquer une île perdue au milieu de l'océan lorsque le bateau du ravitaillement a décidé de ne plus y passer. Et de l'abandon à la mort,

il y a peu. Il ne nous fallut donc que quelques mois pour finir de gâcher ce que nous, ou plus exactement ce que moi, j'avais vécu de plus fort dans ma vie. Que s'est-il passé ensuite ? Je l'ignore. Réconciliation avec la famille sans doute, une fois l'auteur du délit, c'est-à-dire votre serviteur, dûment éliminé.

De mon côté par contre, ladite réconciliation laisse encore beaucoup à désirer. La famille, je m'en fous, je m'en suis toujours passé, j'ai fait une croix dessus depuis l'enfance, et rien n'a vraiment changé ensuite. Mais il me faut admettre que, quelque effort que je fasse, je ne parviens pas à tracer la même croix sur Niklas. Je le sais bien, j'ai dit le contraire vingt fois, je vous l'ai même fait croire, je me le suis fait croire. Et pourtant. Quand je cuve mon whisky en reniflant sur mon clavier parce que mon lit, au moment de m'y écrouler, m'apparaît trop lointain, je n'arrive pas à me détacher de l'idée que lui peut-être, au fond, malgré tout, est le seul à me regretter. Que... comment dire ? qu'il a droit à une chance. C'est un peu embrouillé, mais à présent, nous nous trouvons au même niveau tous les deux : il fout sa vie en l'air et moi aussi. Ça devrait nous suffire... Sans doute ce ne sont rien que des bêtises, de la sentimentalité d'ivrogne esseulé qui se donne des excuses pour ne pas vivre. Pour ne pas faire son devoir, c'est-à-dire repartir là où on a besoin de lui, là où son action pourrait avoir une minuscule incidence positive sur son environnement, et par là un peu de sens ! Attention, garez-vous, le grand mot est lâché. Je me suis interrogé, j'ai tout envisagé. J'ai pensé que j'avais peur de la guerre et du danger, que je m'étais tellement habitué au moelleux des fauteuils que la perspective de me rendurcir le cul sur des bancs de bois artisanaux commençait à me répugner. J'ai pensé que j'avais passé trop de temps ici, que j'étais devenu trop riche, douillet, égoïste. Que c'était dur de quitter ma ferme ancienne fraîchement retapée, mon jardin, les expos de peinture et les concerts classiques ; les magasins débordants de whisky à chaque coin de rue. J'ai passé ma vie actuelle en revue : qu'abandonnerais-je pour partir demain, s'il le fallait ?

Je vous étonnerai peut-être. A moins que vous choisissiez de ne pas me croire. Si vous commencez à me connaître pourtant, je pense que vous devinerez juste.

Tout, mes bons amis. Je donnerais tout, et le whisky avec. Sans la moindre hésitation. Je ne vendrais pas ma ferme si je pouvais la louer ; à part ça... Ce boulot en premier, dans lequel je ne me suis jamais senti à l'aise. Je ne suis décidément pas fait pour déplacer du papier, mais de la terre. Si j'étais fait pour déplacer du papier, il y a longtemps que j'aurais choisi Genève, Londres, Paris ou New York, la FAO, le HCR. Je ne suis pas plus mauvais qu'un autre, j'aurais pu postuler n'importe où. Mais j'ai besoin de m'activer et d'en voir le résultat. J'ai besoin de concret, de me battre contre le vent, la sécheresse, la pluie, les parasites, les pierres. Là où je donne mon maximum, c'est une bêche à la main et les bottes dans la boue. La richesse je m'en fous ; mes besoins sont très limités (surtout si j'arrête de boire). La moitié de ce qu'on vend dans un supermarché, je peux le produire ou le fabriquer moi-même. Je fais mon pain, mon fromage, mon yaourt. Je saigne les cochons, les moutons, je plume les poules. Je peux fabriquer mes meubles. Réparer un moteur de camion ou une installation électrique. Coudre un bouton, soigner un blessé. Bref, je me considère comme assez autonome. Question culture, les CD existent, et les livres. Avec un assortiment de base, on peut se débrouiller sous tous les climats. Sans compter l'ordinateur, qui permet de se procurer les objets les plus improbables même au fond de la brousse.

Quant à la guerre... D'abord, si je tenais tant que ça à la vie, j'arrêteraï de boire. Et ensuite... J'avoue l'avoir déjà vue de près, la guerre, sans m'être pour autant trop mal tenu. Depuis, je ne crois pas être devenu plus lâche. Je me trompe peut-être, au fur et à mesure que le niveau baisse dans ma bouteille il devient plus facile de me raconter des histoires... Il y a deux choses cependant qui m'ont toujours paru plus ardues à affronter que des gens armés, ce sont... les femmes que j'avais mises enceintes, et les mioches qui en résultaient. Je serais... pardon, je *suis* allé au bout de la terre pour les éviter. Inutilement, car ils m'ont retrouvé tout de même. Et maintenant je

suis là, à quelques kilomètres à peine de ce mioche devenu homme, sans oser avancer ni reculer. Là est la véritable lâcheté.

Si j'avais autant de courage que je me l'imagine, je serais capable de nous regarder en face, lui et moi.

Nouvel incident au village, il y a quelques jours.

Les maquisards nous ont surpris à l'aube. J'ai cru qu'on allait y passer, là, au saut du lit, boum ! exécution sommaire. Ils étaient bien partis, et puis... Ils portaient des machettes, et une mitrailleuse. Honnêtement, la mitrailleuse ne me fait pas peur. Mais les machettes... Je les ai vus un jour, à la morgue, ces cadavres coupés en morceaux, éviscérés. La couleur, et l'odeur...

Ce matin, j'étais levé depuis un moment. Ils étaient six, épuisés, affamés. L'un d'eux vacillait sur ses jambes. Malaria, sans doute. J'ai parlé à celui qui donnait les ordres. J'ai proposé de leur donner à manger. J'ai expliqué que l'armée régulière n'était pas loin. J'ai dit qu'on ne prenait pas parti, qu'on travaillait pour la paix. J'ai promis que chaque fois qu'ils reviendraient, ils auraient de quoi manger. Le discours habituel.

Je ne sais pas si leur chef a compris. Je ne voyais pas la moindre réaction sur son visage. Pendant que le gruau de maïs cuisait, les soldats nous surveillaient, dévorant le pain que j'avais fait la veille. On était assis par terre, au soleil déjà chaud, en silence, affamés. Les enfants, même les plus jeunes, s'étaient tus. Puis les soldats se sont jetés sur la marmite. Je parierais qu'ils n'avaient rien mangé depuis des jours. Ils étaient très jeunes, pas plus de seize ans, sauf le chef.

Quand ils ont eu fini, ils nous ont ordonné de nous coucher, face contre terre. Du coup la tension a éclaté. J'ai recommencé à parlementer : qu'ils m'emmènent, moi, et laissent les autres tranquilles. Ils pourraient bien tirer quelques dollars de ma carcasse. Zé offrait ses chèvres, son maïs. Pas de réaction ; le chef répétait ses ordres, au milieu des lamentations des femmes, tandis que les autres nous forçaient à terre. Alors j'ai parlé, j'ai parlé. Je ne sais plus ce que j'ai dit, générosité, humanité, quelque chose que j'ai appelé christianisme.

Il s'est approché, la mitraillette pointée sur moi. J'étais à genoux, et je regardais ses mains. A l'amorce du plus petit geste, j'étais prêt à me jeter de côté. J'étais prêt à mourir, aussi. Je ne sais pas comment dire : j'étais prêt à tout. Hors de moi. J'aurais pu faire un miracle. Du moins je le croyais.

Alors, à la place de l'Apocalypse j'ai perçu une sorte de ricanement :

— Cristão, eh ?

Quelque chose m'a frappé, si vite et si fort que je n'ai même pas vu d'où ça venait. Ma tête a explosé, et j'ai dû m'évanouir quelques secondes. Puis une rafale a retenti au dessus de nos têtes, une autre, une autre encore. Nous nous sommes enfoncés sous terre. J'avais deux corps serrés contre moi, et je répétais : det skal nok gå, ou quelque chose de ce genre. Puis je me suis rendu compte que je parlais danois, ce qui m'a énervé. J'ai prié aussi. Et je n'étais pas le seul. Nous sommes restés longtemps sans bouger, visage contre terre. Mon cœur battait si fort qu'il envahissait le silence. La tempe gauche me faisait mal, mon sang coulait, ma vue était rouge et brouillée. Puis j'ai remarqué Joaquim, devant moi, en train de relever la tête tout doucement, millimètre par millimètre, interminablement. J'ai eu le temps de craindre... Il ne s'est rien passé. Le silence était total.

Nous étions seuls ! Seuls !!! Couchés comme des cadavres en plein soleil. Sauf que nous étions vivants ! Seuls au milieu de la brousse. Et quand nous nous sommes assurés que les maquisards étaient loin, nous nous sommes mis à rire, à pleurer, à nous embrasser. Jamais je n'ai été si heureux de serrer mes semblables sur mon cœur.

Ils ont emporté deux chèvres, et quelques poules. Ils n'ont pas trouvé l'ordinateur.

A présent, j'ai besoin de me calmer. D'ordonner mes idées. Je ne dors plus depuis ce moment. Je suis crevé, nerveux comme une puce. Ma blessure me gêne, j'ai mal à la tête. Nous avons instauré une garde pour les nuits ; j'ai assuré un tour à chaque fois. Mais maintenant il faut que ça s'arrête. Que je me calme. Que je cesse de me charger des péchés du monde, et de son salut.

Il y a deux ans déjà, lors de la précédente attaque, je leur avais dit les mêmes choses. Les maquisards avaient commencé à se tortiller, les yeux baissés : m'emmener, moi, o Padre ? C'était trop. Mais ils n'étaient pas désespérés, alors. Ils s'étaient contentés de nous voler le camion.

Plus tard, Tomás, celui d'Homoine, a raconté qu'il avait cru reconnaître dans un soldat un jeune gars de son village : il s'était mis à lui parler tonga. Hululements de rire dans toute l'assemblée.

Et qu'ai-je fait d'autre, moi, avec mon christianisme, que de chercher une langue commune ? Et de me prendre un coup.

Ce commandant si peu chrétien, que voulait-il ? Egaré trop près de la ville, sans nourriture, sans eau... Les pluies ne commenceront pas avant décembre, les réserves sont mangées, les soldats ont faim ; beaucoup défilent par ici. Est-ce la tentative du désespoir ? Un essai d'intimidation ? Ou un signal que la guerre se termine ? La rumeur parle toujours d'un retrait vers le Malawi...

Le lendemain, apparition des soldats réguliers. Mal nourris eux aussi. Oh, les trésors de diplomatie que nous avons déployés pour empêcher le pillage.

Encore une fois, j'ai constaté qu'il était possible de tenir l'avidité en échec, à condition de pratiquer ce mélange de fermeté, de non-violence et de compassion qui nous a maintenus en vie jusqu'ici. Et si, en plus, ils constatent que notre communauté fonctionne, et que nous sommes tous solidaires, ils se mettent à m'appeler Padre eux aussi ! Ça me fait rigoler, mais j'en profite.

Jusqu'à présent, nous avons eu de la chance, énormément de chance. Nous sommes passés au travers de six ans de guerre, avec peu de morts et peu de dégâts. Combien de temps tiendrons-nous encore ? A chaque incident, je tremble un peu plus. Jusque là, j'ai jonglé avec les chiffres, investi mon salaire. Si je meurs...

A chaque incident, je pense à ma responsabilité personnelle. Non que je me croie irremplaçable. Après six ans, je pourrais mourir sans causer grand dommage. Mais dans les conditions périlleuses où nous vivons, la communauté peut-elle se passer de l'assurance fournie par le soutien d'une ONG ? Si j'avais été Noir, aurions-nous eu la vie sauve ?

Pour cette raison ou pour une autre, d'ailleurs, la plupart des villageois s'imaginent que je détiens la clé de leur salut. Ils me considèrent avec cette sorte de respect que l'on a envers les fous ou les sorciers. J'ai survécu à l'embuscade sur la route de Tete. J'ai l'instruction, les moyens, les appuis. En outre, pas de faiblesses, pas de vices apparents. Certains ont essayé de me coller leur sœur, leur fille, leur nièce dans les pattes ; sans succès. Un Blanc, seul ? Pendant tant d'années ? Je m'en étonne moi-même. Mais je survis. Il faut dire qu'en ce qui concerne les femmes, j'ai eu ma dose. Et pour le reste, je me maintiens. Régime quasi végétarien, méditation, musique, lecture. Douche froide quotidienne, exercice physique garanti. Je ne suis pas un saint. Je connais trop mes limites.

Depuis le temps que nous vivons ensemble, la religion constitue un inépuisable sujet de discussion entre nous. Pour autant que j'en puisse juger, leur Dieu ressemble davantage à un chef de tribu qu'à celui du Nouveau Testament, sans compter tous les esprits dont leur monde est peuplé. Quant au mien... Ils me considèrent comme croyant parce que j'essaie de pratiquer quelques 'vertus' chrétiennes. Je n'ose les détromper. Que leur dire ? Que je ne sais même pas en quoi je crois ? Que je n'accepte le Christ que pour mieux rejeter Dieu ?

L'idée que nous soyons seuls sur cette Terre ne semble pas les effleurer. Que le mal que nous infligeons ne soit pas expié, qu'il n'y ait de justice qu'humaine, imparfaite et dérisoire... Ce mal, qu'ils ont pourtant subi dans leur propre chair ! Mais ils l'évacuent avec une efficacité surprenante : explication, compensation. Si j'é mets un doute quant à l'existence du divin, ils en rient comme d'une absurdité : o Padre está gracejando ! Et me répliquent que la Terre ne

peut s'être créée toute seule... En quoi ils rejoignent les physiciens les plus renommés de la planète, qui considèrent que l'uniformité de l'univers est un argument en faveur de Dieu !

Je devais avoir à peine treize ans quand j'ai cessé de croire. Brusquement, dans un accès de révolte. Pourtant je prie souvent. Qui, je n'en sais rien. Un Dieu faible ? indifférent ? sadique ? Une énergie supérieure ?

A Khartoum, en 79, on disait : "Allah a créé le Soudan, et Allah riait." Leur résignation, leur humour me fascinaient. Et me révoltaient en même temps. Je n'ai pas changé. Je ne suis pas doué pour la soumission. Plutôt pour la transcendance ! Aimons-nous les uns les autres. Ne rendons pas le mal pour le mal. Transformons-nous afin de transformer le monde.

Et si nous sommes livrés au hasard et à nous-mêmes, que n'inventons-nous un vaccin contre le mal ? Quelles réactions chimiques, quels signaux électriques produit notre corps, qui autorisent le mal et le justifient à nos yeux ? Faut-il, pour supprimer ce désir, les supprimer tous ? D'une injection, renforcer notre immunité morale ? Je rêve d'un monde d'où, comme la peste, le mal serait éradiqué. Alors, peut-être, pourrai-je enfin croire en un Dieu de bonté.

Cette période... Je n'en suis pas fier, non.

C'est le moment où j'ai le plus couru peut-être, le plus trompé.

Il y avait Lena d'un côté, Niklas... et les autres. Tous, je les ai utilisés afin de mieux dissimuler le véritable objet de ma passion.

A l'ordre du jour : rattraper le temps perdu (comme si c'était possible...). De la bienheureuse insouciance du début je suis passé à une sorte d'appétit féroce qui m'a fait tout essayer, tout goûter, surtout ce dont je m'étais passé si longtemps. A partir du moment où je me suis laissé aller, où j'ai accepté ma situation dans tout ce qu'elle avait d'étrange, je n'ai plus su m'arrêter. D'étrange et de nouveau, en même temps que revenaient les réminiscences du passé comme un rappel de ce qui pouvait, croyais-je, redevenir...

Vous l'avez déjà compris, ou vous êtes sur le point de saisir : pour des raisons que je serais bien en peine d'expliquer, Lena et moi finîmes par retrouver une sorte d'intimité sexuelle, et les séances d'érotisme *hot* dans l'étroite arrière-boutique devinrent réalité, avant d'être remplacées par des rendez-vous plus discrets à l'hôtel. Sans doute glissâmes-nous ensemble dans cette relation purement physique mais non dénuée de tendresse, sans illusions ni avenir mais au passé trop vivant, une relation fondée sur l'expérience et, croyions-nous, un réalisme apaisé... Comment s'en arrangeait-elle par rapport à Søren, je ne le sais. Le fait est que nous avons minimisé, elle et moi, que nous avons tu, que nous nous sommes menti à nous-mêmes autant qu'aux autres afin de nous persuader qu'il n'y avait là rien de plus grave qu'une amourette condamnée à finir avant d'avoir commencé. Par rapport aux autres, le silence ; à Søren bien sûr, mais aussi à Niklas, Thomas, et Julie. Ni pour elle ni pour moi il n'était question de nourrir des espoirs destinés à être brisés trop vite.

Durant tout ce temps donc, j'allai et vins avec délice du passé au présent, des longs cheveux blonds au corps de la maturité, de

l'excitation de la découverte à celle de la revisitation, de l'identité retrouvée à la différence constatée. Me rendais-je compte de ce que je faisais ? Je me croyais prédestiné, marqué, privilégié. Chaque matin je me disais *ça ne va pas durer*, et cela durait quand même. Chaque nuit je rêvais de retrouver la chevelure paille et le long corps fin, les belles jambes et l'élégance du maintien, les yeux si bleus et la vivacité de la jeunesse ; et chaque jour je les retrouvais, sous une forme ou sous une autre, dans le souvenir ou dans la réalité. A mon âge, dans ma position et avec mon histoire, je jouissais de tous les avantages : pouvoir, expérience, savoir-faire, et cette admiration que je lisais dans leurs yeux. Comment ne me serais-je pas cru l'objet d'une faveur divine particulière ?

Et même quand la situation a commencé à se dégrader, les relations à devenir difficiles, j'ai continué à croire qu'il me suffirait de jongler un peu plus vite, d'exécuter mes tours de passe-passe avec encore plus d'habileté pour continuer à maintenir en l'air les balles que je montrais, tout en gardant pour moi celle que je dissimulais. Il a fallu l'effet de surprise, le spot soudain plaqué sur la zone d'ombre, pour que je commence à admettre les conséquences de mes propres actes. Et à partir de là, comme un château de cartes, tout a dégringolé beaucoup trop vite.

Activité onirique décidément intense ces jours-ci.

Je fais des rêves étranges. Très simples, d'un réalisme parfait, où je rencontre des gens, serre des mains, organise des réunions.

Il fait beau, le soleil brille d'une lumière très forte, très blanche. Autour de moi, les gens sont noirs.

Au fur et à mesure, je me rends compte qu'ils ne s'adressent plus à moi, mais les uns aux autres à travers moi. Comme si je devenais invisible. Inaudible aussi, ma voix s'effaçant peu à peu. Je me défais comme un puzzle qu'on soulève.

Je me regarde dans un miroir : je suis très blanc, transparent comme du verre, avec un reflet doré. Je pense : on dirait un rayon de soleil. C'est beau, je suis assez fier de moi. Puis l'idée me vient que si je tombe, je vais me briser. Dans ma tête, en simultané, j'entends le bruit du verre cassé. Cela me réveille.

Autre rêve : je contemple un champ de maïs que je viens de planter. Mais il comporte une particularité bizarre : au lieu de pousser vers le haut, les plants poussent vers le bas. Comment expliquer cela? C'est indescriptible. Les tiges poussent tête en bas, et je m'enfonce dans le sol avec elles.

J'ai l'impression de rêver des Magritte.

II

Je dois traverser une période de témérité en ce moment, ou d'inconscience. Mais je l'ai fait. Cette fois je n'ai pas tourné le dos.

J'ignore s'il faut en rire ou en pleurer, vu le résultat.

Ça veut quand même dire que je ne suis pas si nul, pas si lâche que j'avais fini par le croire.

Ça se fête, allez. Un petit supplément. *Skål !* J'y ai bien droit, vu ce que ça m'a coûté. Des jours, des mois et des années, de quoi ? De trouille, de fuite. Crainte et tremblements.

Et ce n'est pas fini sans doute. Ça ne fait même que commencer. La première visite entraîne une seconde, puis une troisième. Et ainsi de suite jusqu'à plus soif, disait le vieux. Le problème avec lui, c'est que "plus soif" n'existait jamais qu'en paroles. Mais moi, encore apte à exercer un certain contrôle sur mes pulsions, et sur ma vie en général, combien de temps tiendrai-je... ?

Pour la bonne forme, je dois préciser que ce n'était pas la première fois. J'avais déjà essayé ces derniers temps. Sans conviction. Avec si peu de conviction même que je ne m'étais pas arrêté devant la porte. J'étais passé à vélo dans la rue, jetant un regard tordu, faussement indifférent, du bon côté. Un regard qui n'aurait trompé personne, si l'on avait pris la peine de m'observer. Tentation mâtinée de peur et de honte.

Ça, c'était il y a quinze jours.

Plus tard, j'ai remis ça, toujours sur le chemin du bureau à chez moi. Cette fois je me suis forcé à m'arrêter. Loin avant la porte, par précaution. Puis j'ai poussé mon vélo sur le trottoir, comme si j'avais crevé et qu'il me faille parvenir jusqu'au plus proche réparateur de bicyclettes. Là aussi, j'ai regardé de côté en passant devant, j'ai même ralenti le pas. Vu la porte. Une porte d'immeuble tout ce qu'il y a de plus banale. Une porte d'immeuble de Nørrebro. Vitrée, grise,

sale. Trois marches devant, un kiosque à côté. Vitré, gris et sale lui aussi.

Pourquoi Nørrebro ? Pourquoi pas un foyer de jeunes ? Allez savoir. Maman paie, sûrement. Elle paie un studio à Nørrebro, mais pas une chambre dans un foyer d'étudiants, où il aurait de la compagnie, ni un studio dans un quartier plus cher, moins marqué socialement. Vous arrivez à comprendre ça, vous ? Au total le prix serait le même. Vous me direz qu'il est facile de critiquer quand on n'a jamais rien payé de ce genre dans sa vie. J'admets. Mais tout de même. Ça fait partie des mystères de leur relation mère-fils, sans doute. Amour-haine, disait la psy.

Moi aussi, j'ai habité à Nørrebro. Le pire quartier de Copenhague, où vivait Robert. Pas très loin de chez Niklas. Coïncidence ?

Amour-haine. Il n'y avait pas qu'à propos de Niklas et Lena qu'elle avait employé l'expression. Votre relation avec votre mère... Avec les femmes... Oui, oui, bien sûr. Celle-là, je l'avais vue venir de loin, et je m'en étais dégagé à toute allure. Lui avais donné raison sur toute la ligne. Admis avoir haï ma mère (pas le moins du monde) autant que l'avoir aimée (très peu). Question haine, on aurait dû mettre Robert sur le tapis. Quant à l'amour... En fait de parents, je n'ai aimé que les deux pauvres vieux, qui m'ont donné tout ce qu'ils ont pu, et ont fini comme... Sacré bon sang de bonsoir, je ne peux toujours pas le dire. Ça ne passe pas. J'ai les mots sur l'estomac, comme de la mauvaise bouffe, et rien que l'idée m'en fait remonter le whisky dans la gorge. Allez, on s'exerce : Knud et Aase sont morts dans un accident de train. Knud et Aase sont morts dans un accident de train. Cinquante lignes à rendre pour demain. Conjuguez-moi le verbe *dérailer*. Chez la psy, j'avais prudemment tracé des cercles autour du sujet, me maintenant à bonne distance avec l'air de ne pas y toucher. Dieu merci, elle ne m'avait pas trop titillé. Elle avait des absences, parfois. Une baisse de vigilance. Ou de la bonté d'âme.

A la porte de Niklas, il y avait un interphone, avec ses initiales. Deuxième étage. La première fois où je me suis arrêté, une bonne

semaine après ma dernière tentative, je suis resté devant, à le regarder, sans savoir quoi faire. Bête, non ? Bientôt deux ans que j'y pensais, que je retournais toute l'opération dans mon esprit, et l'idée ne m'était pas venue qu'il pût y avoir un interphone. Je suis resté un moment, faisant semblant de chercher un nom pendant que je réfléchissais à m'en griller le cerveau. Puis j'ai paniqué. Je me suis imaginé sa tête s'il sortait à l'instant et me trouvait là planté. Je suis retourné à ma bicyclette, que j'ai vaguement tripotée pendant un moment — juste pour lui laisser une chance. On ne sait jamais. J'ai fini par rentrer chez moi en me disant que la seule solution, c'était d'y aller un samedi, de sonner en prétendant être le facteur. Pas celui du courrier, qui passe tôt, mais celui des paquets, plus tard dans la matinée. Il ne se méfierait pas et m'ouvrirait la porte. Une fois face à face, ce serait plus simple. Pousser le bouton de l'interphone et dire *c'est Jens*, je ne m'y voyais pas. Il m'aurait répondu *va te faire foutre*. Je suis rentré chez moi, je me suis cassé la tête pendant deux jours à imaginer une solution plus intelligente pour passer la barrière de cet interphone sans me démasquer. Je n'ai pas trouvé. C'est la même raison pour laquelle je n'ai jamais voulu téléphoner — il m'aurait raccroché au nez. Ça aurait peut-être été préférable, d'ailleurs. Clair et net. Fin de non-recevoir. Le fait est qu'au lieu du raccrochage au nez j'ai risqué le claquage de porte à la gueule. On a les plaisirs qu'on peut.

Je me suis donc pointé ce matin, vers onze heures (plus tôt, je l'aurais tiré du lit). J'avais mal dormi, j'étais nerveux, malgré les deux ou trois verres préventifs que je m'étais descendu. Je me suis tortillé un moment devant la porte avant de sonner. J'avais pensé à tout, ma phrase de facteur, mon ton, sa réaction, ma réponse. Professionnel. La seule chose à laquelle je n'avais pas pensé, c'est qu'il m'ouvre sans rien dire. Ce qu'il a fait. Ça m'a tellement surpris que j'ai failli la laisser se refermer devant moi, la foutue porte.

A l'intérieur, pareil : gris et sale. Sombre. Un landau encombrait le couloir.

En montant l'escalier, pour me calmer, je me répétais qu'après tout ce temps sa colère serait tombée. Que je n'aurais même pas besoin de

parler. Qu'il me laisserait entrer, et que là, d'une façon ou d'une autre, nous nous débrouillerions pour nous expliquer.

Je suis parvenu au deuxième étage. Sa porte était entrouverte, je me suis approché. J'allais la pousser lorsqu'elle s'est rabattue tout grand. Niklas se tenait là, l'air surpris. De toute évidence, ce n'est pas moi qu'il attendait.

Il est resté là un instant, la main sur la poignée de la porte. Puis il a articulé très nettement, à voix basse :

— Fous le camp. Pas besoin de toi.

En gros, ce que j'avais prévu.

Avant de claquer la porte sur moi, il a rajouté : salaud.

Ça par contre, j'y étais moins préparé.

Après quelques secondes de vacillement, j'ai tourné le dos et je suis redescendu.

Première manche : un à zéro.

Pourquoi ai-je supporté ça, me demanderez-vous. Pourquoi n'ai-je pas gueulé. Pourquoi ne lui ai-je pas interdit de me parler sur ce ton. Et sinon, pourquoi ne pas le laisser vivre sa vie comme il l'entend, loin de moi, et la détruire s'il le souhaite. Pourquoi ne pas vivre la mienne, de mon côté, comme je le faisais avant tout ce désastre, au lieu de la boire. Pourquoi perdre mon temps avec un jeune gars qui, bien que mon fils biologique, n'est guère plus proche de moi que le premier venu. Et qui, de plus, profite de la circonstance pour m'insulter.

Encore de ces excellentes questions dont personne ne connaît la réponse.

Ou bien si. Mais la mauvaise : par masochisme ? Pour expier je ne sais quelle faute commise il y a longtemps ? La psy s'en délecterait, tiens. Parce que je l'ai abandonné quand il était gosse ? Mais non, je ne l'ai pas abandonné, nom d'un petit bonhomme ! Je l'ai laissé à sa mère, qui avait voulu un enfant. Pas de chance qu'elle ne soit pas parvenue à l'aimer ensuite. D'une façon générale, on ne peut pas dire qu'il ait eu de la chance côté parents : un père qui se débine, une mère qui vous supporte. Mais bon dieu ! je n'en suis pas mort, moi, que mes parents se soient défilés. Au contraire, peut-être ; ça m'a rendu fort. Je me suis battu, j'ai investi, j'ai réalisé, j'ai vécu. Ne peut-il faire la même chose ?

Peut-être attend-il qu'on le lui dise, justement. Peut-être attend-il qu'on l'engueule, qu'on le remette sur le droit chemin, qu'on l'oblige à tenir sur ses pieds. Lena ne lui dit jamais rien. Elle accepte tout mais n'en pense pas moins. Et je parierais qu'il le sait. Je parierais qu'au fond, il n'ignore rien de ce qu'elle pense de lui et tait toujours. Et à quoi ça lui sert de le savoir ? A rien, à se taper sur la tête avec, à se démolir la vie.

C'est peut-être ça, mon rôle, dans toute cette histoire. Lui dire enfin la vérité. Lui apprendre à la supporter, puisque la psy, en deux ans d'efforts, n'a pas été foutue de le faire. A regarder la vérité en face, debout, comme un homme.

J'ai bien été obligé d'y faire face, moi, et pourtant elle n'était pas simple non plus.

Ma vérité, je l'ai trouvée un jour en parlant à ma mère. Lors de sa visite au Danemark, pour la première fois depuis qu'elle nous avait quittés lorsque j'étais tout petit. Remariée, elle avait eu deux filles, vivait en Angleterre. Une femme charmante, au demeurant. M'a regardé du haut en bas avant de déclarer que "grand et beau, je ressemblais à mon père", une opinion qui, à l'époque, ne me procura qu'un plaisir mitigé. J'avais à peu près le même âge que Niklas maintenant.

Elle m'a au moins appris une chose, ma mère. Pourquoi elle avait divorcé de Robert.

Parce qu'il buvait, croyais-je. Que non pas. Avant de commencer à boire, il était beau gosse, Robert. Mais il la trompait à tout bout de champ, "avec tout ce qui passait...".

Cette petite phrase a joué un plus grand rôle dans ma vie que je ne l'aurais cru. Elle est peut-être la raison pour laquelle j'ai, moi aussi, tant trompé Lena. Avec tout ce qui passait. J'ai toujours eu, on peut le dire, un solide appétit sexuel, et je me souviens très bien de la première fois où j'en ai baisé une autre : le jour où elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. L'inconnue avait de beaux yeux. On a expédié ça vite fait, mais à partir de là le pli était pris. Il me fallait constamment ce renouvellement, ce souffle de liberté. Avec les autres c'était toujours plus direct, plus brutal ; et parfois d'une douceur et d'une tendresse si bouleversantes, impossibles avec Lena, qui m'aurait envoyé valser. A partir de là ma consommation a augmenté de façon hyperbolique : mariage ou pas, il me fallait ma dose tous les jours. Au Mozambique toutefois, c'est devenu moins facile, du fait de l'isolation. Pendant douze ans il a fallu me contenter de ce que j'avais sous la main. Une fois revenu au Danemark j'avais donc

pratiquement laissé ma carrière de don Juan derrière moi. Je ne salivais plus au passage de la première paire de fesses, considérant du haut de ma sagesse cette attitude comme un péché dont j'aurais dépassé l'âge. Au début donc, j'ai cru tout contrôler. Quelquepart autour de moi, il y avait un, non, deux regards passionnés, deux bouches sensuelles, deux corps attirants. Des deux, j'ai joué de l'un pour parvenir à l'autre. Tous les prétextes m'étaient bons : Niklas, ma paternité, la brièveté de mon séjour... Plus mon désir augmentait, plus ses implications m'affolaient ; et moins j'arrivais à m'empêcher de recréer, encore et encore, ces situations où, à l'abri de tout reproche, nous pouvions enfin nous parler.

Deux mois plus tard les dégâts étaient là : nous étions accros, séduits, vendus l'un à l'autre. Le troisième larron, par contre, souffrait par ma faute. Je me suis encore battu un moment, par un sens absurde du devoir et des convenances, avant de m'abandonner au courant. Ce qui explique peut-être que j'aie fait tant d'efforts, ensuite, pour ignorer nos divergences. Me suis-je trompé alors ? Illusionné ? Avons-nous été constamment aussi éloignés l'un de l'autre, ancrés à des moments différents de nos évolutions ? N'y a-t-il eu que le désir pour nous lier ? J'ai du mal à le croire. Je me souviens d'instant, d'aveux même... Puis nos chemins s'écartaient à nouveau. Tu avais besoin d'air, disais-tu. Je sais bien qu'il me sied particulièrement mal de critiquer la prise de distance chez les autres. Il n'en demeure pas moins que, par une singulière dérision du destin, c'est la première fois de ma vie où une certaine forme de fidélité a pris un sens pour moi. Par malheur, il a fallu que ce soit envers quelqu'un qui, de toutes celles que j'aurais pu aimer, incarnait le mieux l'impossible. Pour la première fois de ma vie, j'ai essayé de former un couple avec quelqu'un qui n'était pas fait pour. Essayé de me convaincre que tout cela n'avait pas d'importance, que je pouvais supporter, fermer les yeux, et quoi de plus facile que de boire un petit peu pour oublier... Face au déphasage croissant entre nous, je cherchais des solutions dans des tiers, dans des artifices de cuir et de latex, dans des diversions de caractère chimique... Pourtant rien de tout cela n'avait de goût, rien ne me satisfaisait ni ne comblait cette

sorte de vide désabusé que je sentais grandir en moi et que seule sa présence faisait disparaître. J'ai commencé à courir plus vite alors, à faire du bruit, à m'étourdir de fêtes, d'alcool et de jeunesse... Jusqu'au moment où, bonheur, le papillon revenait se poser sur ma main, et je mettais les idées noires de côté pour ne pas gâcher les précieux instants que nous pouvions passer ensemble. Je jouais la comédie comme un pro, aucun doute là dessus, jamais un reproche ni une allusion, j'en savais trop l'effet sur le partenaire ! Mais à l'intérieur, j'étais rongé. D'autant que, même et surtout à l'endroit où j'étais censé me décharger de mes idées noires, c'est-à-dire chez la psy, j'avais obligation absolue de garder le silence, si je ne voulais pas perdre d'un coup le peu qui me restait, auquel je m'accrochais comme un noyé à sa bouée.

S'il fallait définir l'instant où ça a commencé : quinze jours après mon retour à Copenhague.

L'endroit : chez Lena ; l'occasion : ces dîners, où je remplissais le silence afin d'éloigner cette menace vers laquelle je me sentais sourdement attiré. Puis à cette période en a succédé une autre. D'un commun et tacite accord, nous avons commencé une partie dans laquelle les véritables enjeux se dissimulaient derrière des intentions affirmées de communication, d'apprentissage, de discussion. Ta contribution, par exemple, était bienvenue : il y avait les problèmes concrets à résoudre d'un côté, les difficultés psychologiques à surmonter de l'autre. Je faisais de mon mieux pour susciter cette relation légèrement inégale entre nous, et la prolonger aussi longtemps que possible. Je trouvais même un plaisir particulier à inverser les rôles qui semblaient nous avoir été dévolus, à t'instituer mon mentor et à me faire ton élève. Pathétique tentative de rétablir un équilibre qui n'avait, ne pourrait jamais exister... Je me sentais attiré par, outre ton superbe corps, ton caractère franc et enthousiaste, passionné, ta sagesse, ta capacité de réflexion, par cet entêtement qui te faisait aller jusqu'au bout, même des pires bêtises, mais aussi par la confiance entre nous, par la tendresse et le désir qui nous unissaient déjà. Et ta jeunesse bien sûr, ta jeunesse séductrice et

fraîche... Ai-je besoin de dire que cela évoquait bien autre chose, une chose indicible et pourtant constamment présente en filigrane entre nous, que nous avons essayé d'ignorer et qui a pourtant fini, comme nous aurions dû nous y attendre, par nous rattraper ?

Durant ces semaines, nous avons évoqué Niklas, ses problèmes et son enfance. Tous deux vous m'avez parlé de ce garçon que j'aurais dû connaître mieux que quiconque, et qui pourtant restait un inconnu pour moi. Ce motif de ma paternité, j'en ai usé, usé et abusé sans vergogne pour te voir, bien sûr, et t'entendre, pour rencontrer l'un à travers les autres, pour appréhender l'un par le biais des deux autres — les rendant ainsi malheureux, tant celui dont l'amour était devenu évident, que l'autre qui feignait l'indifférence —, et accentuant le déséquilibre de la balance en pesant de tout mon poids sur le mauvais plateau, sans me rendre compte que chaque pas que je croyais me rapprocher du but m'en éloignait d'autant... Jusqu'à la fin j'ai réussi à éviter mon reflet dans la glace, à me convaincre que je ne faisais pas de mal, que nous étions égaux, jusqu'à la fin j'ai tenu bon dans la négation, même au cours de chacune des étapes par lesquelles nous sommes passés, par le premier jour où j'ai posé ma main sur ta nuque, et où nous nous sommes embrassés, caressés, où je t'ai déshabillée, par la première fois où je t'ai fait l'amour, par la première habitude que nous avons prise ensemble, le premier rêve que nous avons osé, et jusqu'à notre première engueulade, à ta première trahison, à notre premier raccomodement, et de fil en aiguille jusqu'au premier soir où quelqu'un faisant irruption dans la salle de bains a crié "salaud", et c'était à moi, brusquement, que ce terme s'adressait, à moi qui avais l'âge d'être ton père, à moi qui étais presque ton père...

A moi on a crié "salaud", et savez-vous quoi ? Je ne pouvais guère leur donner tort.

Vous comprenez mieux alors pourquoi, pendant deux ans avant ce mot, le silence avait été si obstinément gardé, toutes les précautions prises, les airs de ne pas être ensemble, d'arriver chacun de notre côté, de nous rencontrer par hasard, la fausse indifférence, l'ignorance prétendue, les autres utilisés comme paravents, Julie a

obtenu une bonne note à son examen, félicitations, elle va passer le weekend chez une amie, ah moi je fais un saut à Londres — et nous nous rejoignons chez moi ou à l'hôtel, je nous payais des séjours en Suède et à Berlin, où elle passait pour ma fille, elle était si jeune, nous surveillions nos gestes, ni vu ni connu, motus et bouche cousue. Pendant deux ans nous avons obstinément feint, menti, tu, joué la comédie. Quoi d'étonnant à ce que je sois devenu schizo ? Il fallait toujours nous taire, pour la famille, avoir l'air, pour la famille, inventer, pour la famille, compenser, pour la famille. Niklas ne devait pas savoir, encore moins Lena, ni Søren, ni Thomas. Niklas était déjà si fragile, n'est-ce pas. Un rien pouvait le pousser par dessus bord, le déséquilibrer, et qu'aurions-nous fait alors ? Qu'avons-nous fait, quand la découverte l'a poussé par dessus bord et qu'on l'a retrouvé évanoui, baignant dans une mare rouge ? Torturés, préoccupés, bourrelés de remords et de reproches. En est-il allé mieux quand elle m'a laissé tomber ? Pas le moins du monde. Il a continué son existence ratée avec ses hauts et ses bas, ses affabulations, ses bonnes intentions qui ne passaient pas la journée, ses dépressions, ses reproches permanents, ses accusations, ses illusions, sa faiblesse, son chantage à sa mère, le chantage de sa mère, et qu'ai-je fait, moi, dans tout ça ? J'ai supporté, j'ai écouté, j'ai accouru, j'ai repêché, j'ai secoué, je me suis fait traiter de salaud, j'ai perdu patience, j'ai gueulé, je me suis tiré. Voilà. Et depuis, presque deux ans de silence, jusqu'à la dernière humiliation, il y a quelques jours, la dernière fois où je me suis fait traiter de salaud, et où je n'ai pas gueulé. Est-ce mieux ainsi ? Allez savoir.

Depuis que j'ai ouvert ce tiroir je ne peux plus le refermer. Tout s'en échappe, à flots, pêle-mêle, s'en déverse comme un trop-plein d'eau sale, une baignoire qui a trop servi, des wc qui débordent, les souvenirs, les impressions, les désirs enfermés sous clé, tout ce que j'ai mis de côté ces dernières années, ce que j'ai remplacé par un verre après l'autre, un verre après l'autre, tout remonte à présent et s'impose à moi de jour, de nuit, en rêve, au boulot, dans la rue, et encore davantage à mon ordinateur, lorsque je suis assis à ne rien faire, lorsque le cerveau est libre de s'imaginer des choses, parfois je croise une jeune fille dans la rue et je pense le visage de Julie, j'en aperçois une autre de dos et je pense la nuque de Julie, ou ses cheveux, ou sa démarche. Cet après-midi je suis entré chez un marchand de vins afin de m'acheter ma dose, et Julie était là ; sauf qu'elle était plus petite, plus frêle, et que ce n'était pas elle mais une vendeuse en train de ranger des bouteilles. Mince et ronde où il faut, les cheveux paille attachés sur la nuque comme Julie les derniers temps, un beau petit cul, et des yeux de pervenche. Je lui ai posé une question au hasard, elle y a répondu au hasard, je l'ai draguée, je la déshabillais du regard. A l'heure de la fermeture je l'attendais devant la porte. Je l'ai emmenée prendre un verre, le premier a entraîné les suivants, j'ai mis toute la gomme, lui ai sorti le grand jeu, et... Bingo. On est allés chez moi, j'ai réchauffé un congelé quelconque, je l'ai attrapée par la taille et on a baisé. Elle aussi avait un goût quelconque. Après, je l'ai poliment jetée en évitant son regard qui quémandait un numéro de téléphone.

S'il y a quelque chose qu'on faisait bien, Julie et moi, c'était baiser. J'ai rarement constaté chez une jeune femme une telle liberté dans le plaisir. Une telle façon de recevoir, de susciter l'autre. De

s'abandonner entièrement à l'orgasme. Et ses gémissements, ses râles qui montaient, presque des cris...

J'en restais vidé, grandi, et heureux. Si étonnamment satisfait que je ne pouvais m'imaginer autre chose. Pour quelques instants rien ne pouvait remplacer cette impression de complétion, de perfection entre nous. Comme deux pièces créées pour s'emboîter, dont je trouvais toujours le rouage. Jusqu'à ce que, les minutes passées, nous retombions au décalage des relations humaines. Cette sorte de plénitude fait mal à perdre, autant et plus que le reste, je peux vous le dire. Une fois parvenu au sommet, le train-train quotidien au pied de la montagne vous semble parfaitement méprisable.

A part les quatre demis au café, je n'avais rien bu ce soir. Il est grand temps de rectifier cette erreur en portant un toast à cette triste vérité.

Je l'ai dit : j'aimais la regarder et l'écouter. J'aimais sa façon de tenir compte de ce que nous disions, d'exiger de moi des réponses. J'aimais son humour et son charme, sa naïveté et sa sensualité, ce besoin d'être toujours désirée ; sa voix passionnément grave, ainsi que la douceur de ses yeux. Bleus, presque gris à force d'être bleus, un profil fin, un petit nez mignon, un corps léger, étroit et long, de beaux seins hauts et un cul adorable, j'avais depuis longtemps remarqué ces détails, plus une foule d'autres, comment, en été, elle portait des décolletés qui laissaient voir... oh, tout ce qu'ils laissaient voir, comment elle riait en rejetant la tête en arrière, j'aimais ces instants où elle se laissait aller pleinement, comment elle m'assaillait de questions sur ma relation avec sa mère, et ce qui aurait dû nous servir de garde-fou ne contribuait qu'à nous rapprocher davantage ; comment, à la piscine ou à la plage, je ne pouvais détacher mon regard de ses fesses moulées dans le maillot de bain mouillé, comment, avec de petits soupirs de satisfaction, étendue sur le sable et presque nue, elle me laissait lui masser le dos, comment, au bout d'un certain temps, je bandais tellement que nous dûmes arrêter d'aller à la plage ou à la piscine, comment parfois, dans la queue au cinéma, nous nous rapprochions presque à nous coller, conscients de notre chaleur mutuelle, moi posant la main sur son bras et tâchant de prolonger au maximum ces instants de magie silencieuse, j'en tremblais ; bref, tout ce langage muet du désir que j'avais depuis longtemps ignoré, j'étais en train de le retrouver tout en prétendant qu'il n'en était rien. Elle était jeune, séduisante, voilà tout, n'importe qui pouvait perdre la tête un instant, une faiblesse passagère, ça c'était déjà vu, Nabokov et le reste, je n'osais plus penser "Lolita" de peur que la langue ne me fourche, je n'osais plus regarder ses lèvres de peur de me mettre à bander. D'ailleurs notre différence d'âge

devait empêcher tout fantasme de s'enraciner dans ma tête, j'avais quarante-cinq ans et elle seize, seize mon Dieu, et peut-être vierge, à moi d'être raisonnable et responsable, c'était la sœur de mon fils, la fille de mon ex-femme et maîtresse, que pouvait-il exister d'autre entre nous qu'une amitié assortie d'un brin de paternalisation ? Car j'aimais la paterner, j'avoue, lui donner un coup de main pour ses leçons, l'inviter, lui offrir des cadeaux, et j'en profitais d'autant plus que je ne pouvais rien faire d'autre, que je ne *devais* rien faire d'autre, alors je leur préparais de bons dîners, à elle, à Thomas et à Niklas, de vrais petits chefs-d'œuvre de gastronomie, et nous discussions recettes de cuisine, recettes danoises, recettes africaines, recettes de Søren, recettes de Jens — enfin un sujet sans danger. En dehors de cela rien n'était sans danger : l'actualité occasionnait des discussions à n'en plus finir, autant que l'évolution des mœurs, les derniers livres ou les films. Je me faisais traiter de tous les noms, de dinosaure, de soixante-huitard attardé, d'extrémiste, de terroriste, d'idéaliste. J'étais un rabat-joie qui voyait la vie en noir. Le monde ne pouvait être si mauvais... Tout y passait, la pollution, le réchauffement de la planète, la crise du pétrole, l'hégémonie américaine. Ces soirs-là, j'exagérais mon âge, je la jouais homme d'expérience, j'en rajoutais, ce qui avait le don d'énerver mon fils, rendu critique par le côté prétendu de mon attitude, et les deux garçons s'alliaient contre moi pour mieux attaquer la façade derrière laquelle je dissimulais mon inquiétude : qu'allais-je devenir à force de m'attacher à un gamin de trente ans plus jeune que moi, et de surcroît, la sœur de mon fils ?

Niklas subodorait-il déjà la force des désirs masqués par notre jeu ? Peut-être. Le fait est qu'il manifestait parfois une jalousie étonnante — pour moi, qui parlais toujours du principe que, n'étant son père que génétiquement, je ne pouvais susciter qu'un intérêt et une curiosité tout intellectuels de sa part. Triste équivoque ! Il lui arrivait donc de se comporter comme un enfant, s'interposant entre nous, monopolisant la conversation, tirant sur moi à feu nourri, me plaçant dans la situation fort désagréable de devoir me justifier de ma vie passée en fournissant des explications que j'aurais préféré

exposer sans tiers, et surtout sans ce tiers-là. Et si ce n'était Julie, c'était Thomas à l'égard de qui mon intérêt donnait lieu à des commentaires d'une ironie pesante. C'est ainsi qu'agacé par ces sorties, je commençai à prendre argument de l'aspect explosif de ces séances pour espacer progressivement mes rencontres avec Niklas : Julie, Thomas et moi continuions à nous voir, et d'un accord tacite nous dissimulions ces rendez-vous au reste de la famille. Non qu'il s'y passât rien qu'un père ou une mère n'eût pu approuver, mais par égard pour Niklas, au cas où l'information lui fût revenue aux oreilles...

C'est également à cette période qu'il devint évident que les sentiments de Thomas à mon égard n'étaient pas qu'amicaux : un soir, il m'avoua son attirance, et loin de me faire arrêter le jeu je n'y vis qu'un avantage supplémentaire, celui de lui faire endosser à plein le rôle de paravent. M'en tirant par des esquives, je continuai à l'utiliser comme excuse pour fréquenter Julie aussi souvent que possible.

La situation se prolongea un court laps de temps sur cet équilibre tant précaire qu'insatisfaisant. Puis un jour quelque chose bascula.

Je nous revois ainsi chez moi un après-midi, vers la fin de l'été, debout devant l'ordinateur allumé, attendant je ne sais quoi, l'ouverture ou la fermeture d'une fenêtre, j'avais dû proposer une tasse de thé, tu m'avais demandé conseil au sujet d'une question de cours, nous avons dû chercher sur Google, et normalement cet instant aurait été l'un de ces moments que j'aurais choisi pour, dans le monde d'avant toi, bondir sur ma proie, la saisir par la taille ou par la nuque... Pourtant je restais là planté comme un sapin, incapable de bouger, conscient du ridicule qu'il y avait à ne pas prendre d'initiative dans une situation où n'importe quel mâle aurait donné six mois de sa vie pour pouvoir se trouver ! C'est alors que toi, oui, toi qui jusque là avais attendu patiemment que j'assume mon rôle d'homme, tu as eu le courage qui me manquait ; sans un geste, sans un regard, tu m'as demandé de t'embrasser. Une seconde j'ai cru avoir mal entendu. Je me suis tourné vers toi, dans mon souvenir mes mouvements m'apparaissent d'une lenteur de rêve, un ralenti de film,

je me suis tourné vers toi... Et j'ai plongé. Je me suis laissé aller à t'attirer à moi, à te faire tout ce que j'avais eu envie de te faire chaque jour et chaque nuit durant les trois derniers mois. Je t'ai serrée, collée tout contre moi. J'ai murmuré une question, je ne suis pas trop vieux pour toi, et tu as à peine eu le temps de répondre que déjà mes lèvres se collaient aux tiennes, ma langue cherchait la tienne. Je me souviens, alors, de la sveltesse de ton cou sous mes doigts, de la douceur de ta peau ; je me souviens de tes yeux, lorsqu'enfin tu m'as regardé... Bleu chaviré. Ton visage entre mes mains... Je me souviens d'avoir pensé que malgré la ressemblance, malgré la tentation de refaire le passé, cet instant-ci était unique. En cet instant je suis définitivement *tombé* en ton pouvoir. Et depuis, c'est comme si je continuais de tomber sans fin, sans jamais atteindre le fond de ce gouffre.

Ensuite on s'est caressés à n'en plus pouvoir, je t'ai arraché tes vêtements, on a trouvé un lit sur lequel s'écrouler et se caresser à nouveau, un peu gauchement, un peu brutalement, passionnément, timidement, comme des amoureux et des débutants, ou des drogués ; plus tard je t'ai fait jouir, tu m'as guidé entre tes cuisses et je t'ai fait l'amour, c'était incroyablement excitant, je n'ai pas tenu longtemps, j'ai explosé.

Et puis là, le miracle. Malgré ma folie, tu n'es pas tombée enceinte ce jour-là, et nous avons recommencé à nous caresser et à nous embrasser, sous notre cloche de verre, protégés du monde, aucun mal ne pouvait nous atteindre, les lois communes ne nous concernaient plus. Je t'ai refait l'amour, cette fois je me suis retiré.

Après je ne me suis pas décollé de toi pour courir me doucher et renfiler mes vêtements, comme je l'ai toujours fait avec les filles, salut c'était super, je passais la porte avant même qu'elles se soient remises sur leurs jambes, disparu loin de leur horizon, échappé aux exigences de tout poil. Nous ne sommes pas allés nous laver, nous voulions garder nos odeurs mutuelles sur nous, en nous, le plus longtemps possible. J'étais dans un état second, délirant comme un jeune homme, je me sentais Superman. Il se faisait tard, j'ai dû te laisser rentrer seule afin de ne pas éveiller les soupçons.

Le jour suivant on a continué sur le même modèle, passant la journée nus, à faire l'amour, à écouter du Sibelius (la deuxième symphonie, que tu as fini par aimer), à lire le journal, à surfer sur Internet, à regarder des films, à faire l'amour à nouveau. Cette fois-ci je m'étais souvenu des préservatifs, placés en évidence sur la table de nuit, ce qui t'a fait rire. Le soir venu il est devenu impossible de se quitter, tu as donc appelé ta mère, tu restais dormir chez ta copine. Le lundi on s'est tous deux portés malades, on a commandé des pizzas qu'on s'est fait livrer, et on est restés sous la couette, ce qui ne m'était plus arrivé depuis l'adolescence, comme si on avait vraiment la grippe. J'avais vingt ans à nouveau, j'étais amoureux, et cette gamine belle à pleurer m'aimait. Que demander de plus ? J'avais un bon job, je possédais la maison de mes rêves. Seuls points noirs : Lena, et Niklas, mais enfin j'étais là, à sa portée, accessible pour la première fois de sa vie, il ne pouvait guère exiger davantage...

Si, pourtant. Et tout un tas de choses, apparemment. Car j'avais beau être présent physiquement lors de nos conversations, quand, une fois de temps en temps, je faisais l'effort de lui fixer un rendez-vous, mon esprit voguait ailleurs, revenant à Julie, à son corps délicieusement mince, à l'éclat de son regard, à l'expression de son visage pendant l'amour, à sa bouche, à sa langue et à sa chatte, aux gestes de ses mains lorsqu'elle expliquait, à nos discussions sur la musique, le cinéma, la politique, l'avenir, la vie en général. Comment m'imaginai-je alors l'avenir de cette relation impossible ? J'avais cessé de penser, je crois, en tout cas avec ma cervelle, ma bite m'en tenait lieu. Je me disais que ça ne durerait pas, pas plus que ces quelques jours, quelques semaines qu'il faut à une jeune personne pour se rendre compte que la réalité diffère de son imagination... Dans ces conditions, il m'était presque impossible de m'intéresser à mon fils et à ses problèmes, ses emberlificotements, ses mystères, ses rapports compliqués avec la réalité et la vérité. Je ne comprenais pas ce qui ne fonctionnait pas chez lui, je n'avais ni le temps ni la capacité de comprendre ; j'attendais de lui qu'il fonctionne, voilà tout ! En comparaison, Julie paraissait si limpide. Depuis le début, j'avais l'impression qu'il me racontait des histoires, mais à qui

mentait-il, à moi ou à lui-même ? Le problème se compliquait du fait que Julie réussissait avec facilité dans tout ce qu'elle entreprenait, et que Lena la soutenait, elle, plus souvent que son fils. Avait-il vraiment trouvé un boulot, comme il le prétendait ? D'autres jours il parlait de commencer des études techniques, ou de la philo, et d'autres fois encore, le fantasme d'étudier sérieusement le piano revenait. Je ne l'avais jamais entendu jouer, ne sachant que ce que Julie en disait, c'est-à-dire qu'il possédait un bon niveau. Un jour, chez Lena, cédant à mon insistance, il se mit au piano et exécuta une ballade de Chopin. Exécuta, dis-je, au sens propre du terme. Pour une raison que je n'étais pas en état d'analyser, la ballade ne s'en sortit pas vivante. Bien plus tard cependant, un jour où il ignorait ma présence, je l'entendis interpréter un intermezzo de Brahms avec une maîtrise et une maturité qui me surprirent, à tel point que j'eus du mal à croire qu'il s'agissait du même pianiste, en son temps l'assassin de cette ballade de Chopin.

C'est ainsi qu'avec lui je passais constamment d'un extrême à l'autre, de l'espoir à la déception, de l'irritation à la surprise et à l'espoir à nouveau. Un jour ce qu'il me disait me paraissait crédible, me confortait dans l'impression qu'il avait examiné son affaire en détail. Deux semaines plus tard, il avait oublié jusqu'à la nature du projet si vigoureusement défendu, avec des arguments si bien choisis. Au fur et à mesure je me rendis compte qu'il y avait une chose que Niklas pouvait toujours faire, quel que fût son état : accumuler les donc et les en effet, les d'une part et les d'autre part, en un tir nourri qui, je dois le dire, m'éblouissait autant qu'il m'étourdissait. Si cela témoignait d'un sens logique mieux exercé, et par là d'une intelligence plus vive que je ne l'avais cru jusque là (et où, j'ose le dire, je ne me reconnaissais pas qu'un peu), cela m'agaçait en même temps comme le témoignage d'une perpétuelle indécision, d'une incapacité à trancher enfin et à agir. Je lui répétais qu'on ne peut vivre sa vie en la pensant. Sans doute inspiré par cette invitation, il se jetait à corps perdu dans un quelconque projet pour, la fois suivante, démolir ses propres arguments afin de démontrer la profondeur de son erreur. Ou plutôt de la mienne, car il semblait qu'à ces moments-

là mon exhortation à se jeter à l'eau eût soudain été interprétée comme un choix en faveur d'une solution plutôt que d'une autre — ce que je ne me serais pas permis, n'ayant pas l'habitude de me mêler des affaires des autres et estimant qu'ils sont bien assez grands pour se fourvoyer tout seuls.

Niklas, de toute évidence, ne l'était pas. Il se révéla vite qu'il avait besoin de mon soutien ou de ma réticence, de mon enthousiasme ou de ma froideur. J'appris ainsi au bout d'un certain temps que, quoi que je dise, mes paroles seraient interprétées dans un sens que je n'avais pas souhaité. Au final, le sous-entendu percerait à chaque fois : c'est toi qui m'as poussé, qui m'as déconseillé... Au début je donnai dans le panneau, croyant bien faire et montrer ainsi un intérêt que je n'éprouvais guère. A la troisième fois j'avais compris : je me fermai comme une huître, ne laissant échapper que divers grognements d'une neutralité inattaquable. Que n'avais-je pas fait là ! Mon indifférence me fut vertement reprochée. Les incidents de ce genre s'accumulant, au bout d'un an j'en avais eu ma claque. Perdant patience, je lui fis comprendre que je n'avais pas l'intention de me faire mener en manège ; qu'il était grand temps qu'il prenne sa vie en mains. Une semaine plus tard il suivait mon conseil au pied de la lettre : avec une sorte d'humour noir dont on ne m'ôtera pas de la tête qu'il faisait partie de la manœuvre, Niklas s'ouvrit les veines au rasoir.

Catastrophe. Branle-bas de combat familial. Lena m'appelle, Julie m'appelle, Thomas m'appelle, tout le monde s'appelle et se retrouve au chevet du suicidé récupéré par la police au coin d'un parc, retrouvé par les flics qui crurent d'abord à un assassiné, puis à un drogué. Pourquoi un parc public et non une baignoire, chez soi, comme tout le monde ? Simplement parce qu'il était impossible, chez Lena et Søren, d'occuper la salle de bains sans être dérangé durant les heures nécessaires à l'écoulement d'une quantité suffisante de sang — telle fut la réponse de l'intéressé. A partir de là, quoi d'étonnant à ce que Lena eût l'idée brillante de nous envoyer régler nos problèmes chez un psy, avec le résultat peu convaincant que l'on sait. Si peu convaincant d'ailleurs que deux ans plus tard Niklas nous

remit ça : même modus operandi, mais dans ma baignoire cette fois (!), profitant d'un weekend où, exceptionnellement, je lui avais laissé les clés pour partir à Berlin avec Julie, un concours de circonstances que Lena interpréta comme un aveu de culpabilité de ma part. Coups de fil affolés, transport d'urgence à l'hôpital, mon fils avait déjà perdu pas mal de sang, et les conséquences auraient pu en être infiniment plus graves. Pour Lena cependant, le geste de Niklas représentait l'ultime goutte : le vase déborda — sur moi, qui me ramassai l'engueulade historique qu'elle m'avait réservée depuis vingt ans. Je vous passe les détails, mais nous n'avons pas souhaité renouveler le contact depuis. En outre, la situation s'aggravait du fait que la seconde tentative de Niklas avait eu lieu peu de temps après l'incident, chez Lena, de l'irruption de ce dernier dans la salle de bains où, au milieu du dîner, entre fromage et dessert, il avait trouvé sa sœur, mains et bouche occupées à stimuler certain organe mâle sur la personne de son père... En toute bonne foi, je ne pouvais donc guère reprocher à mon ex de relier les deux événements. Au milieu de ce psychodrame, la psy fut abandonnée, en tout cas par votre serviteur, Lena m'ayant banni du cercle de ses relations. A partir de là, il ne me fallut plus beaucoup de temps pour me faire jeter par Niklas, d'abord, et par Julie ensuite...

C'est ainsi que l'on reste seul, tout à fait seul. Sans plus savoir qui on est ni pourquoi. Avec, quelque part dans un coin de la tête, l'idée qu'on vient de foutre sa vie en l'air. Avec l'idée qu'on a failli en tant que père, homme et amant. Avec des difficultés croissantes à se regarder dans la glace, ou à s'y voir vraiment lorsqu'on s'y regarde. Avec une solitude qui vous dégringole dessus telle une couverture noire sur la tête. Avec, de plus en plus fréquemment, une bouteille de scotch pour toute compagnie, une bouteille de scotch descendue et remplacée de plus en plus vite.

III

Cauchemar. Vieux cauchemar infernal. Je me réveille baigné de sueur, en un spasme d'angoisse. Dans mon rêve je vois bien où cela va finir, tout en restant impuissant à l'arrêter. Vomissements violents au réveil.

Des membres, des membres, des membres. De la bouillie de chair. Un océan de sang. Non seulement je voyais tout cela, mais encore je pataugeais dedans. Œil solitaire, intact au milieu de la chair à pâté. Pas étonnant que je sois devenu végétarien. J'étais teinté de sang.

Enfant, à l'annonce de l'accident déjà, j'avais vomi. Déraillement, emboutissement, écrabouillement. Chute. Un train qui déraile fait un raffût épouvantable. Hurlement des freins, cri de la tôle broyée. Le choc, le choc. Les corps projetés contre des parois beaucoup trop dures pour eux ; tordus, brisés, hachés. Perte de vitesse phénoménale. Et pourtant les objets lancés persistent dans leur mouvement en dépit de l'obstacle. Perte des formes normales ; transformation, en quoi ? Dieu froisse la tôle comme vous froissez le papier.

Je n'ai rien vu venir à l'époque. Personne n'a rien vu venir. Express Paris-Marseille, juillet 62, par une journée tranquille, si tranquille. Si belle, si chaude, si ensoleillée. Knud et Aase partis rendre visite à de vieux amis près d'Aix, leur premier voyage dans le sud de l'Europe. Ils se réjouissaient comme des gosses. J'avais préféré un camp de scouts en compagnie de mon meilleur copain. Sans ralentir, le train a passé un viaduc au-dessus d'une rivière. Bilan : treize wagons déraillés, dont un écrasé au fond de la combe. Trente-neuf morts. Je n'ai jamais su dans quel wagon s'étaient trouvés mes grand-parents.

Là non plus, il n'y avait pas eu de signe annonciateur, rien. J'avais douze ans.

Vos vomissements sont des larmes, disait la psy.

— De toutes façons t'en as jamais rien eu à foutre de moi !

La réplique claque, définitive, aboyée.

A mi-voix, j'avance un *ce n'est pas vrai* aussitôt interrompu.

— Ah non ? Et t'étais où pendant vingt ans ? T'as fait quoi pour moi ?

Question de pure rhétorique, nous le savons tous deux. J'attends en silence une meilleure occasion.

— Pas ça ! continue-t-il avec un geste illustratif du pouce et de l'index. T'as jamais été là, tu t'es pas intéressé, t'as jamais écrit.

Je contemple en silence le fond de mon verre.

— T'as jamais payé non plus. T'as même pas été foutu de me donner ton nom ! Comme transmission ça se pose là !

Je savais que ce serait dur ; je n'avais peut-être pas escompté à quel point.

Nous sommes chez Niklas, assis de chaque côté d'un pack de six bières apporté par votre serviteur dans l'espoir de faciliter le contact, et qui lui a fait hausser le sourcil en lâchant : pour quelqu'un qui ne boit pas... Je ne suis pas parti dans des explications, le moment était mal choisi. J'ai pensé que cela viendrait sans doute, comme pour tout le reste. Je me voyais mal annoncer *au fait, je suis devenu alcoolique, comme toi t'es pas brillant non plus, faisons table rase et repartons de zéro...* Comment je suis entré chez lui cette fois-ci ? Dans le meilleur style polar. D'abord j'ai utilisé ma ruse du facteur, sans y croire, presque à la rigolade, mais elle a marché, tuut, passé comme une lettre à la poste (excusez, la tentation était irrésistible). Puis je suis monté à toute vitesse, je me suis placé stratégiquement derrière la porte de façon, quand il l'a ouverte et qu'une brusque fatigue s'est peinte sur son visage, à tendre le pack de bière en offrande propiciatoire tout en calant mon pied dans l'embrasure afin de

l'empêcher de me la claquer au nez, la fichue porte. Et maintenant nous sommes assis là, sur son canapé dépenaillé, de chaque côté d'une table basse bancale et brûlée de marques de cigarettes, dans cette atmosphère enfumée, renfermée, en train de nous enfileur une bière après l'autre (de *m*'enfiler une bière après l'autre ; je louche sur ma quatrième et dernière tandis que Niklas entame sa seconde) et de nous envoyer des amabilités à la tête (de *m*'envoyer des amabilités à la tête. C'est lui qui parle, lui qui reproche. Moi j'attends d'en placer une).

Comment j'ai attaqué ? Comme j'ai pu. Après les politesses préliminaires j'ai décapsulé deux bouteilles et j'ai dit quelque chose genre :

— Je suis venu parce qu'il faut qu'on parle. Ça ne peut plus durer.

A quoi il a répliqué que ça faisait vingt ans qu'il vivait comme ça et qu'il ne voyait pas pourquoi ça ne pourrait pas durer.

— Il y a des choses qu'il faut qu'on mette au point.

— Parle pour toi.

— C'est ce que je fais.

Silence. Je poursuis :

— Je me suis mal conduit. Avec Julie.

— Ecoute, tu fais ce que tu veux avec qui tu veux. Tu peux séduire une gamine qui a l'âge d'être ta fille, j'en ai rien à branler. De toutes façons t'as jamais été un père pour moi, alors que tu sois pédophile par dessus le marché, ça me laisse complètement froid.

Complètement froid ? Je m'interroge sur le choix de l'expression, évitant par là de me défendre.

— Si ça te laisse froid, on peut en discuter.

Je ne demande pas, j'affirme. Il perd le fil un instant.

— Ouais... non... Sauf qu'y a rien à discuter, je te dis. Tu vis ta vie, je vis la mienne, pas besoin de se rencontrer.

— Pour moi, si. Sinon je ne serais pas là.

— En ce qui me concerne tu peux repartir en Afrique ou au fin fond de l'Amazonie, ça me soulagera. De toutes façons j'aurais jamais dû t'écrire. Je vivais mieux avant.

Et vlan. Je déglutis avant de demander ce que sa mère en a pensé, de son idée de m'écrire, il y a cinq ans.

— Oh, elle m'a servi le blabla habituel, *fais attention on peut avoir des surprises* (en voix de fausset), *je t'aurai prévenu...*

Ça, pour une surprise, ça en a été une, il faut le reconnaître. Et peut-être pas de la meilleure espèce. Je m'agite sur mon siège, je hasarde un :

— Ecoute, je ne sais pas comment tu vivais avant, mais moi, je ne suis pas fâché de l'avoir reçue, cette lettre.

Je m'exprime comme je peux, je louvoie, redoute d'en faire trop, et mes atermoiements ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd.

— *Pas fâché ?* Oh quelle chance ! J'en suis transporté, il me pousse des ailes ! N'en jette plus la cour est pleine !

L'espace d'une seconde la voix du vieux me revient en mémoire, gaillonnante, dédaigneuse, les mêmes mots : *n'en jetez plus la cour est pleine !* Quand il le disait au début, j'étais gosse, je ne connaissais pas l'expression, je la prenais au pied de la lettre, j'allais subrepticement jeter un coup d'œil par la fenêtre, et à part les ordures habituelles je ne voyais guère de quoi la cour était pleine.

J'essaie d'expliquer que pour moi les choses n'ont pas été faciles non plus, qu'il a fallu m'habituer au fait d'avoir un fils. A quoi il réplique que j'ai juste eu vingt ans pour m'y habituer.

Certes. Question transmission... Aurait-il aimé être enchaîné à vie à un père alcoolique et violent ? Plutôt que de lui transmettre ça, j'ai préféré l'absence. Solution de facilité, d'accord. Je me suis trompé, désolé. Pas été capable de faire mieux. Mais je suis tout de même revenu. Pourtant il n'a pas été spécialement accueillant au début...

— Tu parlais moitié anglais... ! Tu savais même pas qui j'étais !

Autant pour moi. Toutefois maintenant que je sais qui tu es, on pourrait peut-être s'efforcer d'arranger les choses, non ? De trouver un terrain d'entente ? On a le reste de l'existence devant nous, ce n'est tout de même pas rien !

— Et qu'est-ce que tu veux qu'on arrange, bordel ? Qu'on joue à la petite famille ? Déjà que maman et toi vous ne vous parlez plus...

— Rectificatif : ta mère ne me parle plus.

— Je vois vraiment pas pour quelle raison...!

Plus narquois tu meurs. Et il insiste, en profite pour développer les innombrables motifs qu'aurait mon ex de m'en vouloir : d'abord je la trompe à tout va, puis je l'abandonne avec un enfant ; à mon retour je séduis sa propre fille, et enfin je pousse son fils au suicide. Tableau. Il ne manquerait qu'une chose, que j'aie engrossé Julie. Il s'étonne même que l'idée ne m'en soit pas passée par l'esprit : parce qu'excuse-moi, à ta place je me serais pas arrêté en si bon chemin...

Depuis un moment je sens l'énervement monter graduellement en moi. Qu'aurait-il voulu que je fasse ? Que je reste avec Lena, et qu'on passe vingt ans à s'engueuler ? Ou que je m'installe avec Julie, alors qu'elle était mineure ? Il me cherche, il me cherche, c'est comme lorsqu'il est avec sa mère. Et je résiste, je m'arc-boute, je ne veux pas me laisser aller à pousser un coup de gueule et claquer la porte à nouveau. A quoi cela nous servirait-il ? Mais honnêtement, si on continue comme ça je ne vois pas où on va.

— Ecoute, laissons ta mère en dehors de cette histoire, si tu veux bien. C'est déjà assez compliqué comme ça.

— Ma mère, comme tu dis, s'appelle Lena. Pour le cas où tu l'aurais oublié. Tu sais, la grande blonde...? Avant que tu commences à t'envoyer des petites filles ?

— Niklas, je m'envoie qui je veux, tu l'as dit toi-même, la majorité sexuelle est fixée à quinze ans, ça ne regardait donc qu'elle et moi, et la discussion s'arrête là ! D'ailleurs...

Sur le point d'ajouter que s'il s'envoyait une nana plus souvent, il serait moins regardant sur la vie sexuelle des autres, je me retiens. A la place, je lampe le reste de ma bière.

— Non, je dis ça juste pour te rafraîchir la mémoire, des fois que t'oublierais... ou que tu te tromperais de personne...

— Tu insinues quoi, là ? Que j'oublie quoi ? Je n'ai jamais rien oublié ! Je sais bien que j'ai fait des erreurs, mais... Je suis quand même là, bon sang, en face de toi, ça fait cinq ans que j'y suis ! C'est même à cause de toi que je suis revenu !

— Oublié, oui, oublié ! (On s'est dressés comme deux coqs à présent et on braille, chacun pour soi, l'un plus fort que l'autre.) Tu

nous as oubliés pendant vingt ans, elle et moi ! Remisés, balayés, rayés de la carte ! Et tes missions, et les pays sous-développés... Pour eux t'étais là, pour tous les autres ! Mais pour nous, rien ! Pas un mot, pas un rond ! T'avais même oublié mon nom et ma tronche ! Et la sienne aussi ! Ose dire que c'est pas vrai !

Voilà, ce qui ne devait surtout pas arriver est en train d'arriver, je ne parviens plus à me contenir, la fureur et la frustration débordent de moi par tous les pores et me font gueuler :

— Mais bien sûr que c'est vrai ! C'est même évident, pourquoi je vous ai oubliés ! Parce que la vie de famille c'est l'enfer ! Et si c'était à refaire je repartirais ! Demain ! Je n'aurais jamais dû revenir, tiens ! Tu crois que tu étais le seul à être mieux avant ? Tu crois que ça ne m'a rien coûté de revenir ?

Un silence surpris retombe lourdement sur cette sortie, un silence de couperet. Puis Niklas, sèchement, articule :

— Dans ce cas...

— Dans ce cas je me casse, oui !

Déclaration que j'accompagne d'un claquement de porte homérique, tel que je n'en avais pas pratiqué depuis les hurlantes avec le vieux. Dans la rue, je vois rouge, j'écume, je parle tout seul ; j'injurie mon vélo, qui n'y peut mais.

Je bois comme un trou.

Depuis l'engueulade avec Niklas, je m'imbibe telle une éponge. Je ne tiens plus debout, je roule par terre, je sombre dans un gouffre sans fond.

Je ne vais même plus bosser. Je me suis porté malade. Ça me dépasse. Tout me dépasse.

Je m'enfoncé. Coule à pic.

Je crois vraiment que je suis malade, d'ailleurs. J'ai chaud, j'ai froid, des suées, et un mal de crâne à hurler. Avec ce que je bois, pas de quoi s'étonner. A moins que ce ne soit le palu ? Je vis dans le noir, rideaux tirés. La seule chose à laquelle je travaille, c'est à hâter la fin.

Je sors le matin m'acheter ma ration pendant que je suis encore en état de marcher droit. Puis je m'enferme. Je dors et je bois. Le reste du temps je ne sais plus ce qui se passe ; ni l'heure, ni le jour. Je perds conscience, je me réveille, je bois, je glisse à nouveau. Depuis combien de temps ça dure... Cinq, six jours ? Huit ? Le téléphone a sonné, une fois j'ai reconnu la voix de ma petite collègue sur le répondeur, comment s'appelle-t-elle déjà ? Décidément tout flanche. J'ai même couché avec elle, tiens, après Julie. Tentative thérapeutique. Une erreur comme une autre. Elle ne m'en a pas tenu rigueur. Si je continue comme ça je vais épuiser mon crédit auprès du secrétaire général, mais je m'en fous. Je m'en fous plus royalement que de n'importe quoi au monde. Je n'attends qu'une chose : crever. Je ne bouffe plus, je n'ai même plus faim. Juste de quoi me soutenir jusqu'à la supérette la plus proche, le matin. Les gens me regardent, je m'en fous. Je suis sale, pas rasé, hirsute, je pue. Tout est sale ici. Tout pue. L'alcool, la pisse. Parfois je n'ai pas le temps d'atteindre les toilettes.

Hier j'ai conclu un arrangement avec l'épicier du coin pour me faire livrer. Son whisky est dégueulasse, mais qu'importe ! c'est de l'alcool.

Je tremble, je frissonne. J'ai transporté ma couette jusqu'au canapé. C'est là où je dors maintenant. Il y a moins à marcher.

Acharnement, système : je finirai bien par y rester.

On a sonné, j'ai cru que c'était le livreur. Péniblement, en m'accrochant aux meubles, je suis allé ouvrir.

Devant la porte, pas de livreur. Mais Niklas.

Je suis resté la bouche ouverte, incapable de dire un mot.

J'ai recommencé à trembler. Puis les larmes me sont venues aux yeux.

Les larmes, oui. Sans que je puisse les retenir ni les dissimuler. Elles coulaient, débordaient. Je m'agrippais à la porte, au chambranle, et je pensais *que voit-il, un fou ? un malade ? un poivrot ?*

Il me regardait bizarrement, je ne pouvais ni articuler une syllabe ni faire un geste, je serais tombé. Il a fini par demander *ça va pas ?* J'ai hoché la tête, il s'est avancé, m'a pris par le bras. Je ne voulais pas qu'il entre et me voie dans cet état, mais en même temps je n'avais plus la force de le renvoyer. Il a été surpris quand j'ai lâché la porte et me suis appuyé sur lui de tout mon poids. Clopin-clopant, nous sommes revenus au salon, je me suis laissé choir sur le canapé. Et là je me suis laissé aller. Je ne savais pas pourquoi, sauf que c'était une sorte de délivrance, un soulagement, comme de cesser de lutter contre le courant.

Assis à côté de moi, il devait se demander ce qui m'arrivait. Au bout d'un moment, il a posé sa main sur mon épaule. Reniflant, je l'ai trouvée à tâtons et je l'ai serrée. J'ai fini par me calmer.

Il a dit : je vais te chercher un verre d'eau.

Il a dit : j'ouvre les rideaux, on n'y voit rien ici. Et les fenêtres. Y a besoin d'aérer.

Je claquais des dents, je me suis entortillé dans la couette.

Il a dit : qu'est-ce que t'as, t'es malade. C'était une affirmation, pas une question. Il m'a tâté le front. M'a fait boire le verre d'eau.

Il a dit : je vais nettoyer tout ça, désignant le bazar de bouteilles vides autour de nous. Il a été chercher un sac plastique à la cuisine et l'a rempli, puis un deuxième puis un troisième. Les a portés dans l'entrée. Passé un coup de lavette sur la table, même une serpillère par terre. Le whisky, heureusement, ça ne tache pas. Ç'aurait été du vin rouge... Puis il s'est rassis sur le canapé.

Entre deux claquements de dents, j'ai dit merci, j'étais content qu'il soit là.

Il a dit : moi aussi.

Il a dit : vu ton état, tu ferais bien d'arrêter. J'ai acquiescé.

Il a dit : t'as encore froid ? J'ai hoché la tête. Tu transpires en même temps...

Il a fait un tour à la cuisine : t'as rien à bouffer ?

Puis, l'air soupçonneux : t'as pas drôlement maigri ?

Sortant son portable, il dit brusquement : écoute, j'appelle le médecin. Non, je grogne. Pourquoi pas ? C'est rien, ça va passer. T'as de la fièvre. Je ne veux pas de médecin, je suis dégueulasse, je pue, pas de médecin.

Il dit : si c'est que ça, je te fourre dans un bain. Un bon bain chaud, ça te dirait ? Et sans attendre ma réponse il file en direction de la baignoire, où quelques instants plus tard j'entends les robinets couler.

Il revient tout content. Maintenant j'appelle le médecin, de toutes façons ils mettent toujours une heure à venir.

Je le laisse faire. En effet, le médecin promet de passer dès que possible, toutefois pas avant une heure ou deux.

Niklas surveille le niveau du bain. Il demande où se trouve mon conteneur de verre. J'explique, en sortant à droite, puis à gauche sur

la place. T'as une clé ? Au dessus du cadre de la porte, à l'extérieur ; tu peux la garder. Une fois Niklas sorti (je l'entends charger les sacs sur sa bicyclette), je m'étonne du naturel avec lequel cette dernière phrase m'est sortie, lui à qui j'ai dénié toute emprise sur moi depuis vingt-cinq ans.

Il revient. Ton bain est prêt, je vais t'aider. Il passe mon bras par dessus son épaule et me soutient de l'autre côté. Je me laisse faire. Je sais très bien ce que cela me rappelle — Robert et moi, tout ce que j'ai fait mon possible pour écarter de mon souvenir depuis l'âge de quinze ans — mais pour la première fois je trouve une sorte de satisfaction (masochiste ?) à cesser de me battre contre moi-même, à reconnaître, à me montrer enfin tel que je suis, fils de Robert et alcoolisé, puant, faible, malade et sentimental. On clopine jusqu'à la salle de bains, je me pose sur le rebord de la baignoire. Il faut que j'enlève mon T-shirt et mon caleçon. Ça ira ? Ça ira.

Dès qu'il a refermé la porte je me laisse glisser dans l'eau, habillé comme je suis, autant tout laver d'un coup. L'eau me paraît tiède, je fais couler la chaude tout en vidant un peu la baignoire en même temps, je m'allonge, je me laisse aller, je transpire mais je suis bien, je plonge la tête sous l'eau, enfin me débarrasser de toute cette sueur, toute cette saleté accumulées, je me détends, petit à petit les tremblements cessent, je me réchauffe, c'est si bon que je n'ai plus le courage d'enlever mes vêtements, tant pis, je flotte dans le bien-être, je ferme les yeux, je me laisse porter...

Le réveil est brutal : on me gifle, on me secoue, on me crie dessus, on répète mon nom, on exige de moi des réponses que je suis bien en peine de fournir. Je ne comprends rien à ce qu'on me dit, je gémiss, je me plains, qu'on me foute la paix, qu'on me laisse repartir là où j'étais, je flottais, délivré de tout, serein, léger, m'élevant dans une douce lumière, plus de poids, plus de tracas, la musique des anges, et la voix divine au-dessus de moi m'attirait à elle. Au lieu du paradis si proche me voici retombé en enfer, je sens mon corps à nouveau, j'ai froid, je ne parviens pas à ouvrir les yeux, on me hisse, me pousse,

me tire, me transporte, me soulève encore, le haut d'abord, le bas ensuite, je suis nu, mouillé, j'ai froid partout, on me frotte vigoureusement tout le corps, je suis étendu sur une surface glacée et dure. J'entends des lambeaux de phrases autour de moi, une voix inconnue, une autre pas, celle de Niklas qui répète *Jens, tu m'entends ? tu m'entends ?* Petit à petit je me rends compte que c'est lui qui me frotte de cette façon-là, m'empêchant de me rendormir, j'essaie de lui dire *fous-moi la paix* mais je ne parviens pas à articuler, je n'ai plus la force, je me sens partir, alors je me laisse faire, la voix inconnue donne des ordres un peu plus loin, elle parle sans réponse ; puis on me trimbale à nouveau, on me tripote, me tapote, me soulève les paupières, me flanque une lumière vive dans l'œil, me dérange de toutes les façons possibles, comme s'ils s'étaient donné le mot pour m'empêcher de dormir. Enfin j'entends d'autres voix, ça déambule, ça pose et ça cogne, un deux trois on me transporte à nouveau, mais je ne suis pas mal cette fois-ci, sensation d'être tenu, ligoté, pas désagréable sauf que j'ai le vertige, et que j'ai froid ! Grondement de moteur, hululement de sirène, une voix me dit de ne pas m'inquiéter, je ne m'inquiète pas, j'essaie simplement de dire que j'ai FROID ! Et Niklas, où est Niklas ?

Je me réveille à nouveau à l'hôpital.

Je n'ai mal nulle part, j'ai une perf dans le bras. Par contre j'ai soif, SOIF, soif. La bouche sèche et une haleine d'égout.

Je suis dans une demi-obscurité, est-ce le soir ? le matin ? La seule lumière provient du couloir. Je me tortille comme je peux à la recherche d'un bouton de sonnerie pour appeler l'infirmière, sans succès. Je ne parviens qu'à allumer la veilleuse au dessus du lit.

Je me trouve dans une chambre à deux lits, dont le second est vide. Crier ? Vu mon peu d'énergie, je ne produirais même pas un croassement. Je me décide donc à rejeter les draps qui m'encombrent, à faire lentement glisser mes jambes de côté de façon à m'asseoir sur le lit, autant que possible du côté de la perche à perfusion, que j'ai l'intention d'emmener avec moi. Jusque là tout va bien. Je me sens faible comme un nouveau-né, mais léger et sans douleur, c'est l'essentiel. Je n'ai sur moi qu'une chemise d'hôpital, je ne sais même pas si elle ferme dans le dos ou si elle ouvre sur mon cul, toutefois pour l'instant c'est le cadet de mes soucis. Prochaine manœuvre : me mettre debout. Je m'accroche à la perche et me tiens au lit de l'autre côté, réussi. A présent il ne reste plus qu'à glisser élégamment jusqu'au lavabo le plus proche, qui se trouve... peut-être même dans le coin de la chambre, derrière une de ces portes coulissantes ? Me voici parti, un pas, deux, trois, tout va bien jusqu'au moment où une quantité d'étoiles commencent à s'allumer devant mes yeux, il y en a de plus en plus et tellement que je ne vois plus ce qu'il y a derrière, ni les murs ni le sol de la chambre que je distinguais auparavant dans un camaïeu de gris teintés d'orange, il faut que je me rasseye un instant, rassembler mes forces, et à peine ai-je formulé cette pensée que je sens mes jambes me lâcher, je me rattrape à la perche qui

s'écroule et nous plongeons tous deux au sol avec un superbe fracas, j'atterris dans une douce inconscience.

Mon numéro de stand-up a dû attirer l'attention du personnel : la première chose que je vois en rouvrant les yeux est une infirmière et un porteur en train de me réarranger sur le lit que je viens de quitter à si grand-peine. Je vois l'infirmière, et je l'entends ! Car je suis en train de me faire engueuler en long, en large, en travers et dans toutes les règles de l'art, c'est incroyable de pouvoir parler aussi longtemps, à croire qu'elle n'a jamais besoin de reprendre son souffle. J'attends une interruption dans la tirade pour demander, d'une voix entre chuchotement et coassement, où se trouve le bouton de la sonnerie, qu'elle me montre derrière ma tête. Je m'excuse, je promets, remercie le porteur, demande un verre d'eau ; pas un, mais deux ou trois, une bouteille entière. Et tant qu'elle y est, quelque chose à manger ? Je n'ai rien avalé de solide depuis des jours... Elle ouvre de grands yeux, et la tirade repart toute seule, rien d'étonnant à ce que je m'évanouisse si je me passe de manger, elle va voir ce qu'elle peut me trouver aux cuisines, un reste de dîner, ou sinon un yaourt, des fruits, des biscottes... Tout en dégoisant elle consulte la pancarte suspendue au pied de mon lit. Pas d'allergies, pas d'intolérances ? Non non, j'acquiesce du chef, j'acquiesce à tout pour la faire taire. La porte se referme enfin.

Dans l'attente infinie qui précède son retour, j'ai le temps de penser que ce doit être le petit matin si, comme elle le prétend, j'ai réveillé tout le service, la nuit tombant vers vingt et une heures en cette période de l'année. Le temps de penser que je n'ai ni montre ni vêtements, mon dernier souvenir remontant au bain chaud dont on m'a tiré avec si peu de ménagements. Que je suis content d'avoir dit à Niklas de garder la clé, ce qui signifiait qu'il pouvait rester chez moi s'il en avait envie. Que je suis content qu'il ait réagi ainsi, qu'il soit venu chez moi en dépit de notre algarade. Par contre je ne suis pas fier du spectacle que j'ai offert...

L'infirmière revient avec un bol de yaourt, une pomme, deux tranches de pain et un biscuit sous plastique, en plus d'une carafe d'eau. C'est tout ce qu'elle a pu trouver, explique-t-elle, mais le petit

déjeuner sera servi dans deux heures, et comment se fait-il que je n'aie pas mangé depuis si longtemps, il faut s'alimenter régulièrement, et je vous passe le reste parce que je me suis jeté sur l'eau et la nourriture, que j'avais un trou douloureux à l'estomac tant j'avais faim, et que je continue à acquiescer à tout ce qu'elle dit dans l'espoir de me débarrasser d'elle au plus vite. Puis je lui demande l'heure qu'il est, le jour, la date, l'heure des visites, et je ferme les yeux afin de lui faire croire que je suis fatigué. Elle s'éclipse enfin.

Plus tard, après petit déjeuner, passage d'une autre infirmière et du médecin, divers examens, piqûres et petites tortures, il ressort de toute cette activité que l'on me garde vingt-quatre heures en observation. Le médecin, un gars plus jeune que moi, paraissait en penser beaucoup plus qu'il n'en disait, me jetant des coups d'œil par en dessous. Il a prononcé le terme sous-alimentation, que j'ai laissé passer sans protester. Puis il a parlé de début de coma, a nommé épilepsie, urémie, diabète et... alcoolisme. Il posait ses appâts, je le voyais bien. Mais la ligne est restée immobile. Il ne m'a pas semblé utile de confirmer ; c'est son boulot de trouver ce qui cloche chez moi, pas le mien.

Ce que j'attendais avec impatience par contre, c'était l'heure des visites. Je ne pouvais même pas appeler Niklas, n'ayant pas son numéro en mémoire (le seul numéro que j'aie encore en mémoire, à part le mien et celui du bureau, c'est Julie. Celui-là, impossible de me l'ôter de la tête). J'aurais voulu qu'il m'apporte quelque chose à lire, mon portable, des fringues, mon portefeuille, une brosse à dents. Penserait-il à tout cela ? Peu probable. Viendrait-il même aujourd'hui ? Impossible à savoir. Je me tortillais dans mon lit, réclamaï sans cesse à boire en me demandant si c'était l'eau ou l'alcool qui me manquait tant.

Il est venu, en début d'après-midi. Je n'ai pas caché ma joie.

Les mains vides, mais le plus important était qu'il soit là. Je lui ai fait une liste de ce dont j'avais besoin.

Il s'est enquis de ma santé et des conclusions des médecins.

Je lui ai demandé où il créchait, chez lui ou chez moi ? Chez lui, mais il dormirait probablement chez moi, il y avait du nettoyage à faire avant que ça redevienne habitable. Pour les courses, je lui ai confié le code de ma carte bancaire, qu'il puisse retirer de l'argent.

Je l'ai prié de ne rien dire à Lena, ni à personne d'autre de la famille. Déjà que mon image de marque n'est pas terrible... A son coup d'œil, j'ai compris la superfluité de ma recommandation.

Puis le silence est retombé entre nous. Je me demandais s'il allait me poser la question qui s'imposait, qui le démangeait sans doute, celle du pourquoi ; du comment se fait-il ; du depuis combien de temps.

Au lieu, il s'est éclairci la gorge avant de déclarer : je crois que je vais aller chez le coiffeur ; j'en ai marre de ces cheveux. Je te l'offre, dis-je sans hésiter. Je peux te donner l'adresse du mien, pas besoin de rendez-vous. Il a opiné du chef.

Nouveau silence.

Comme rien ne venait, j'ai pris les devants, demandant ce qui l'avait fait arriver chez moi hier matin, ou était-ce déjà avant-hier ? J'avais un peu perdu le compte. Vu la façon dont on s'était quittés auparavant, je n'espérais plus le revoir, sûr d'avoir tout gâché.

Il me lance un coup d'œil de biais, avec un demi-sourire en coin, m'assure qu'en effet je n'en étais pas loin. Ajoute qu'il y avait mis du sien aussi : ça m'agace que tu débarques comme ça, on annule tout, le passé aux oubliettes, table rase. Moi je peux pas tout annuler. Et quand je te dis *ouais mais il s'est passé telle chose*, tu demandes pardon, mais tu le penses pas... Ça glisse, ça glisse... Rien que des mots. Tu t'es pas mis à ma place, t'as jamais demandé comment j'avais vécu tout ça, comment maman avait vécu tout ça... Ça a pas été facile pour elle, toute seule avec un même...

Je grogne. Je suis en train de me faire remonter les bretelles par mon propre fils. Mais ce que j'aime encore moins là dedans, c'est la sensation qu'il a raison. Ce qu'il décrit là, c'est la tactique de l'anguille, que j'ai utilisée toute ma vie : quand je me fais coincer, tout m'est bon pour prendre le large au plus vite. M'excuser ne me coûte rien, comme au serpent d'abandonner sa mue. Faire ça à une

nana de passage pour m'en défaire, c'est une chose, mais un fils n'est guère de passage...

Je suis obligé de lui avouer qu'il n'a pas tort.

Il hésite un long moment avant de se décider :

— Moi aussi, quand je t'ai dit que je vivais mieux avant... En fait c'est pas vrai. Ou si c'est vrai, en tout cas c'est pas de ta faute. Déjà avant, j'arrivais pas à trouver ce que je voulais faire, j'en avais marre du lycée, et puis y avait les problèmes à la maison, ça allait pas fort avec Søren... Bon, y a eu cette histoire avec Julie, mais je trouve que c'est quand même pas juste de tout te mettre sur le dos, comme maman l'a fait.

Je hoche la tête comme ces petits personnages en bois dont la tête est montée sur ressort. En fait, je suis touché par ce qu'il essaie de me dire, et je fais ce que je peux pour le dissimuler. A la place, je reviens sur sa visite hier matin : première fois qu'il vient chez moi spontanément. J'ai eu de la chance, sinon j'aurais pu y rester...

— T'as fait pareil pour moi quand j'ai fait ma tentative.

Certes. Pourtant on venait de s'engueuler...

Son regard se fait fuyant, je le sens gêné. Il remue sur sa chaise, puis finit par avouer qu'il avait remarqué la vitesse à laquelle je descendais les quatre canettes... J'avais l'air aux abois. Déjà, la fois d'avant, j'empestais l'alcool à onze heures du matin. Du coup il s'est dit que la situation était peut-être plus grave que je n'en donnais l'impression. Il a appelé chez moi, pas de réponse. Appelé mon bureau, où on lui a dit que j'étais en arrêt pour quinze jours. C'est tout.

Je hoche la tête ; sans son intuition je serais sans doute dans le coma aujourd'hui. Et c'est là que survient la question de sa part : pourquoi t'as fait ça ?

A mon tour de me tortiller, de lâcher un petit rire faux qui m'énerve moi-même. Que dire ? Je n'ai pas d'explication toute prête. J'étais effondré face à l'inadéquation de ma propre réaction. J'avais tout raté, j'avais échoué autant avec ma propre vie qu'avec la sienne, et soudain... c'était le pompon, voilà, le vase débordait, ou la cour était pleine, oui, cette fois-ci je peux le dire, la cour était pleine et je

ne savais plus comment évacuer ce monceau d'ordures. Au lieu de me conduire comme il le fallait, par exemple en père responsable, je n'avais fait qu'imiter mon vieux, symbole du fiasco total. Je n'ai pas réussi grand-chose dans ma vie, sauf mon travail ; jusque là je l'avais considéré comme l'alibi de tout le reste, mais si je foutais en l'air cela même au nom de quoi je venais d'y renoncer, que demeurerait-il ?

C'est quelque chose dans ce genre que j'essaie de lui expliquer, maladroitement. Le message semble passer. De toutes façons, il sait bien lui-même ce que signifie accomplir un geste désespéré, non ?

Il prend un air pensif. Il ne sait même pas s'il a vraiment voulu mourir, tiens. Ni la première ni la seconde fois. Pour lui c'était plutôt une façon de s'en aller tout doucement, peut-être un peu comme moi justement, partir dans une espèce de coma, de grand sommeil, se diluer... tout en laissant le temps à la cavalerie d'arriver à la rescousse. S'il avait vraiment voulu mourir il se serait pendu, ou jeté sous un train.

Aux mots *jeté sous un train* je ne peux retenir une grimace. Il m'interroge, une lueur rigolarde dans l'œil. J'explique alors que j'ai du mal à digérer les histoires de gens écrasés par des trains. Ah bon ? L'occasion paraît idéale de lui raconter la mort de Knud et Aase. C'est la première fois que je la raconte à quelqu'un, ce n'est pas facile, je ne parviens pas à trouver les mots, quand ils sont dits ils sont affreux. L'histoire s'achève dans un épais silence.

Par devers moi je pense : il voulait de la transmission, en voilà. Et il en reste encore bien davantage, je ne lui ai jamais rien dit, ou si peu, au sujet de ma famille, *notre* famille, mon enfance, mon histoire...

Interruption. J'ai soif, tellement soif, je bois des litres, il faut que j'aille pisser. Il se lève, annonce qu'il revient demain avec ce qu'il y a sur la liste. J'ai à peine le temps de le remercier, le voilà parti.

Le lendemain en fin de matinée on m'a relâché. Avec un régime pour regrimper à mon poids normal, diverses brochures sur l'alcoolisme et le numéro de téléphone d'un psychiatre. Niklas m'a apporté mes affaires, on est repartis ensemble en taxi, sa bicyclette suspendue à l'arrière.

Il s'est fait couper les cheveux, au premier abord j'ai presque du mal à le reconnaître. Mais ça lui va bien, et pour la première fois j'ai l'impression de repérer dans son visage des traits connus, des détails fugitifs que je ne sais comment replacer (Lena ou moi), pour la première fois j'ai l'impression de voir son visage au lieu de tous ces cheveux qui le dissimulaient, à présent je me rends compte qu'une fois propres ils ont la même couleur que les miens à son âge, et la même implantation, drus comme une brosse ; de plus, même coiffeur donc même coupe, pas de doute, on se ressemble. Je ne suis peut-être pas le seul à le voir, car avant de partir l'infirmière me sourit et demande si c'est mon fils, le jeune homme.

Chez moi, il a fait les courses, des courses de garçon de sa génération : viande, frites surgelées, chips, sauce, lait, céréales et yaourt, mais où sont les légumes et les fruits ? Est-ce à cela qu'on les a habitués ? Je me souviens de mes réactions face aux habitudes alimentaires de Julie. Voyant mon sourire, il me dit que je dois grossir, je pense que de nous deux, il vaudrait mieux que je sois le seul. Enfin, on verra cela plus tard.

En passant, je constate un désordre inconnu, ainsi qu'une odeur de tabac froid que je supporte mal.

J'ouvre la fenêtre, il nous fait un café tandis que je pose du César Franck sur la platine, on s'installe autour de la table basse à présent débarrassée de toute trace d'excès alcoolique. Mes mouvements sont

lents, précautionneux, je suis loin d'avoir retrouvé mon énergie d'avant.

Il demande : tu vas y aller, là, voir ce psy ?

Je fais non de la tête.

Il insiste : tu vas te démerder seul ?

Je souris vaguement, un sourire de porte qu'on referme. Je n'y ai pas encore réfléchi, mais a priori, oui, j'ai l'habitude de me démerder seul.

— Parce que je pensais à un truc... Si t'arrêtes de boire j'arrête de fumer, tout je veux dire, cigarettes et joints.

— *Deal*, dis-je en lui présentant ma paume ouverte, qu'il claque avec force.

— Il y a autre chose que je voudrais que tu fasses, reprends-je comme si je m'adressais au fond de ma tasse. Que tu t'alimentes mieux. Si c'est une question de budget je peux t'aider...

Silence, pendant lequel César déroule son thème aux cordes, à l'arrière-plan. Un coup d'œil en coin m'informe que j'ai sans doute perdu une occasion de me taire. Pourtant je ne peux continuer à ignorer le problème ! D'autant qu'il me tendait la perche. Il a au bas mot quinze kilos de trop. A son âge il devrait sortir, s'amuser, séduire les filles. Je ne veux pas me mêler de sa vie privée, mais je préfère qu'il sache ce que j'en pense, une fois pour toutes. Brusquement il attaque :

— Qu'est-ce que tu veux, que je ressemble à Thomas ? Ou à Julie ?

— Ecoute, je me suis débrouillé comme un manche, avec cette histoire.

— Enfin elle a presque mon âge ! Qu'est-ce que t'avais dans la tête ?

— Je me suis trompé. Depuis le début. J'ai tout confondu. On a tout confondu, toi et moi. On a mêlé Thomas et Julie à notre histoire, et inversement. Avec Julie, contrairement à ce que tu as l'air de dire, ce n'était pas qu'une question de cul. J'étais amoureux. Elle aussi, d'ailleurs, je crois. Avant de me trouver trop vieux. Que veux-tu que

je te dise ? Je n'ai pas d'excuse. Pas d'explication. Je suis tombé amoureux deux fois : l'une, de ta mère, l'autre, d'elle. Ça n'avait rien à voir avec toi, mais je ne pouvais pas te le dire. Et les deux fois au premier coup d'œil... Non, trois : entre les deux il y a eu une fille qui s'appelait Solitude. Beau raccourci, non ?

Un grognement me répond. Puis Franck.

— Et toi ?

— Moi quoi ?

— Tu as déjà été amoureux, j'imagine ?

Je prends des risques. Le plus probable est qu'il m'envoie balader, moi et mes questions.

— Jamais d'une nana qui pourrait être ma fille, si tu veux le savoir. Une telle différence d'âge... Je comprends même pas comment on peut !

Cette discussion, je l'ai menée dans ma tête depuis cinq ans, sans arriver à la conclure. Et là, je n'ai pas envie d'exposer mes tripes. Surtout pas à mon fils.

— Pareil qu'avec toutes les autres. Sauf que c'est plus serré, plus tendre et plus ferme.

— Arrête.

— OK, j'arrête. Cela dit, je suis loin d'être le seul, il y a des tas de mecs qui aiment la chair fraîche...

Je pousse de plus en plus loin le bouchon. Vais-je le perdre ? Mais il m'agace un peu avec sa rigidité morale. D'ailleurs que puis-je lui dire ? Pourquoi une adolescente et pas une femme ? Parce que les femmes mûres veulent refaire leur vie avec vous, tandis que les ados, ça n'engage à rien ? Allez savoir. Celle-là avait une saveur de jeunesse perdue ; une promesse de renouveau, une lueur de paradis. Voilà tout.

A propos de paradis, un ange passe.

Soudain mon fils relève la tête, me fixe dans les yeux d'un air dur :

— Et toi, tu aimes quoi ? Tu te définis comment ? Défenseur de la morale, et séducteur de petites filles ? Tu nous parles toujours de l'Afrique, mais depuis cinq ans t'es ici. De cultiver la terre, mais tu bosses dans un bureau. De te passer de tout, mais t'as une super

baraque. De révolution, en votant social-démo ! T'as toujours un pied dans chaque camp, alors ce que tu dis c'est quoi ? De la fumée, du blabla, des alibis ? T'es où, dans tout ça ? T'es qui ?

Stupéfait, je le dévisage la bouche ouverte.

— Parce que c'est trop simple, à la fin ! A un moment t'arrêtais pas de me dire qu'il fallait que je vive ma vie, mais tu fais quoi, toi ? Tu picoles, et entre deux cuites tu te fais faire des pipes par des gamines ! C'est ça ta vie, ton idéal ? Ça te comble ? Non mais regarde-toi ! De quoi t'as l'air ? D'une loque ! Pour parler t'es toujours là, mais sinon... Tu réalises quoi ? T'investis dans quoi ?

Ses derniers mots résonnent sur fond de débandade d'accords.

Je suis sonné, abasourdi, incapable de prononcer une parole. Si je m'attendais à ce que mes commentaires, peu spirituels sans doute, mais pas méchants non plus, provoquent une telle sortie... Pour une fois j'en ai même perdu mon esprit de répartie. Du coup, on reste là tous les deux à contempler le vide, chacun de son côté de la table basse et de nos tasses où traîne un reste de café froid. Je n'entends presque plus la musique. Je n'entends que ses mots dans ma tête : *t'es qui ?* et : *t'investis dans quoi ?*

De ma vie je n'ai eu aussi honte — si ce n'est la fois où il a débarqué dans la salle de bains chez Lena. Il a vraiment un chic pour mettre les pieds dans le plat. Je suis vexé au-delà de toute expression, ne trouvant strictement rien à répondre à une attaque aussi virulente. Pour me donner une contenance, je vais refaire du café à la cuisine où, distrait, je m'emmêle les pinceaux.

Lorsque je reviens enfin, il n'a pas bougé, adossé au canapé. Il s'excuse tout de suite, prétend que les mots ont dépassé sa pensée... Je l'arrête net ; les mots n'ont rien dépassé du tout, c'est ce que tu penses et tu as le droit de le penser. Maintenant, si ça ne te fait rien, j'ai besoin de temps pour savoir ce que je pense, moi.

Dix secondes plus tard je referme la porte sur lui. Pas claquée, non. Refermée.

Pourquoi, en sa présence, n'ai-je pas dit tout ce qui me vient à l'esprit maintenant. C'est à cause de toi que je suis revenu, que je suis encore là. Pour m'assurer de ton avenir. Pour m'assurer que, sitôt que j'aurai le dos tourné, tu ne vas pas, comme tu le disais, te pendre ou te jeter sous un train. Mais que tu vas prendre la bonne voie, études ou travail, qu'importe, du moment que tu arrives à quelque chose. Je te l'ai déjà dit le jour de notre engueulade, et je ne vois pas que tu aies avancé dans ce sens. Non que j'en attende des remerciements, mais un minimum de considération... A la place je me fais traiter de loque, de pédophile et de poivrot ! Je suis revenu parce que tu voulais me connaître. J'ai fait dix mille kilomètres rien que pour ça. Et maintenant tu crois pouvoir te débarrasser de moi quand ça te chante, juste parce que le peu que tu en as vu ne te plaît pas ? Trop facile, mon petit, trop facile...

Tout en soliloquant je sors dans le jardin, je cherche la tondeuse (mécanique ; je hais ces engins qui dévorent du combustible et empoisonnent la vie du voisinage chaque week-end de mai à octobre). Et j'attaque la pelouse, qui depuis le temps a pris l'allure d'une forêt vierge. Je devrais la faire à la faux, si j'en avais une. Dur, très dur ; trop dur, mais j'ai besoin de me défouler.

Décidément on ne s'entendra jamais, lui et moi. On est passés à côté l'un de l'autre depuis le début. Cette fois-ci, c'est sûrement parce que je lui ai dit la vérité sur son poids. Je lui ai laissé entendre ce que j'en pensais, marqué une limite. Résultat, il prend la mouche. Tout ce qu'il m'a dit d'ailleurs, je pourrais le lui retourner. Ça le concerne autant que moi. Il ne réalise rien non plus, n'investit dans rien. Glande depuis des années. Parler, ça il sait toujours. Critiquer les autres, ses parents en particulier. Quoi que je fasse, je me fais

critiquer. Quand à son apparence, pas sûr qu'elle soit plus flatteuse que la mienne. Je n'ai rien dit par égard, par politesse. Par délicatesse, une qualité qu'il ferait bien d'apprendre. Tout comme il devrait apprendre à tirer quelque chose de sa vie. Et à la vivre tout seul, au lieu de me demander mon avis pour ne pas le suivre ensuite...

Et soudain, tandis que jambes tremblantes, au bord de l'évanouissement, j'éponge mon front dégoulinant de sueur, j'ai l'impression d'entrevoir en un éclair la vérité de mes propres paroles. Ou tout au moins un sentier, une flèche menant à cette vérité. Chancelant, je pose mes fesses sur la tondeuse. Et j'essaie de laisser revenir ce qui m'a visité si brièvement. Comme dans ces expériences qu'on voit décrites parfois : le monde se renverse telle une plaque qu'on retourne, et de l'autre côté il y en a un second. Un double. Un monde qui pousse la tête vers le bas.

Une chose me paraît claire : quand je tiens ce discours, j'ai à la fois tort et raison. Je suis sincère, telle est ma raison ; pourtant d'une certaine façon je sais que je me trompe, et que je trompe Niklas avec moi. Car la finalité de mon discours est de me justifier ; de me maintenir (et de le maintenir en même temps) dans une position qui n'est pas la vraie ; une position - impasse, qui nous empêche de nous voir comme nous sommes.

Est-ce le jeûne, la fatigue, le sevrage ? Je crois délirer, tout en hésitant au bord de la vérité.

Je me parle, je me parle à haute voix.

Et petit à petit l'écheveau se déroule, me menant à différents axes de réflexion que j'examine et retourne jusqu'à ce que quelque chose en moi les accepte ou les repousse.

Le premier, c'est que Niklas, contrairement à ce que j'ai toujours répété, pourrait n'avoir pas *besoin* de moi. N'avoir jamais eu *besoin* de moi. Il me l'a dit d'ailleurs, sans que j'aie voulu l'entendre. Que ce n'est pas la raison pour laquelle il m'a écrit. Pas pour que je vienne lui tenir la main, mais pour me connaître et se faire connaître de moi. Depuis longtemps, bien ou mal, il semble avoir appris à vivre sa vie tout seul. Même au moment de ses suicides. Vous ne le voyez

pas, disait la psy ; l'auto-destruction est un signal. Elle ne croyait pas si bien dire : je n'avais d'yeux que pour Julie. Et si Julie ne suffisait pas, il y avait toujours le modèle Thomas. Et dans le même temps, je m'étendais sur la prétendue fragilité de Niklas... Sur ses sautes d'humeur, ses contradictions. Au contraire, il a fait preuve d'une certaine détermination. Résisté à tous mes conseils, à tous mes efforts pour le pousser dans un sens ou un autre. Pris le risque de me perdre à jamais. Il a même, quelques jours auparavant, montré sa capacité à s'occuper d'un autre, moi en l'occurrence ; d'un autre qui fiche sa vie en l'air et a besoin, lui, d'un coup de pouce pour s'en sortir.

Et le second : ma situation, que je cherche tant à préserver, est-elle si glorieuse ? Et ma carrière ? Si ce n'est à cause de lui, comme je me le suis si commodément figuré, que fais-je encore ici ? Jusqu'à quel point me suis-je menti en prétendant être resté dans son intérêt, en prenant argument de cette fameuse fragilité ? Qui a plus besoin de l'autre ici : lui, ou moi ?

Et si c'était cela qu'il avait essayé de me dire ? Que, quelque part en chemin, moi qui me croyais si fort, j'ai perdu mon âme et ma raison de vivre ? Que j'ai, employons le mot, *dérailé* ?

Je réfléchis, je rêve, je me laisse vivre. Je mange (protéines, avocats, noix, riz complet), je bois (eau, jus de fruits, lait de soja).

Arrêt maladie prolongé. J'ai le temps de voir venir.

Première épreuve : cette fois-ci c'était bien le livreur turc. J'ai annulé la livraison et réglé la facture. Je me sens vide comme un coffre-fort dévalisé, tout en me répétant que j'ai eu raison.

Je fais de petites promenades, chaque jour un peu plus longues, au fur et à mesure que je retrouve des forces. Le tour du lac une fois, le tour du lac deux fois, le tour du lac trois fois (dans un proche avenir). Sinon, j'ai recommencé à m'occuper du jardin, fort délaissé ces dernières semaines. Il y a énormément à faire : défricher, tailler la haie, tondre la pelouse (je ne suis pas allé bien loin l'autre jour), ça pousse de partout, dans tous les sens et de toutes les espèces, en particulier celles dont je ne veux pas. Je travaille une heure ou deux puis je me repose, épuisé, au soleil. Tous ces derniers temps je n'avais même pas vu venir l'été... Rien ne surpasse le mois de mai au Danemark : jaune forsythia, rose cerisier du Japon, hêtre pourpre sur fond vert tendre, douceur et fraîcheur de la brise, ciel bleu frais, transparent, petits nuages blanc propre, limpidité de la lumière.

(Ces jours-ci, ça fait exactement cinq ans que je suis revenu.)

Le soir, je lis, j'écoute de la musique (tout sauf Sibelius, banni pour l'instant). Je baye aux corneilles. Hier je me suis risqué au cinéma voir un film japonais. Je faisais la queue à la caisse lorsque je l'ai aperçue, au milieu d'un groupe... accoudée au bar, souveraine et belle à crier. Le souffle m'a manqué. Lentement elle s'est tournée, m'a dédié un demi-sourire accompagné d'un petit geste de la main ;

puis elle est partie en compagnie des autres, la démarche dansante. Et dans ma tête est passé comme en souvenir : *de mon seuil je te vois t'éloigner / me faisant un dernier geste avec grâce / et la hanche légèrement ployée / par ta démarche féminine et lasse*. Fin d'une mélodie que, pour la circonstance, j'ai rebaptisée *La Belle Indifférente*.

Sur le moment pourtant, ma première réaction a été l'affolement : me voit-elle pathétique elle aussi ? Usé, vieux, alcoolique ? Comme Niklas ? Fallait-il vraiment que je la rencontre aujourd'hui, où je parais le double de mon âge ? Qu'a-t-elle pensé en me voyant, *j'ai bien fait de le laisser tomber, comment ai-je pu coucher avec ce type* ? Aux toilettes, je suis allé m'examiner dans la glace : pas de quoi pavoiser. Je suis hâve. Jusqu'au moment où le gars à côté de moi a commencé à cracher ses poumons. Alcoolique, j'en aurais juré. Ce blanc des yeux rouge, cette peau flasque, blême et violacée... Ça aurait pu être moi. J'ai fui.

Ce geste qu'elle a eu... Elle m'avait vu arriver, j'en suis sûr. Est-elle partie à cause de moi, pour éviter de me parler ou de m'approcher ? Cette lenteur voulue... Cette désinvolture... D'une assurance absolue, comme si elle avait pu lire dans mes pensées, comme si elle avait su que je la trouve encore irrésistible. (Comme tous les autres d'ailleurs. Il fallait voir les regards qui l'ont suivie.) Elle a vingt ans maintenant. Comment vit-elle ? Toujours la même existence faite de sorties, de beuveries le week-end et de coucheries avec de potentiels Princes Charmants ? Vous me direz qu'avec mon passé, ça ne me sied guère de faire la morale aux autres. Mais est-ce pour cette vie-là qu'elle m'a quitté ? N'avons-nous pas vécu ensemble une expérience plus profonde, plus forte, plus essentielle que ces dispersions d'un soir ? N'avons-nous pas partagé tout ce qu'on peut partager ? Ne suis-je pas le même à qui, un jour, tu as écrit que tu n'aimerais jamais personne ainsi ? L'ai-je rêvé ? Je sais, je sais, allez. Ça m'a fait plaisir quand même.

A quoi bon remuer tout cela. Je suis ridicule à présent. J'en redemande... J'ai eu ma chance, j'en ai profité. Et je l'ai gâchée. Les enjeux étaient inégaux entre nous : jeunesse, beauté, avenir d'un côté, expérience et passé de l'autre. Vu sous cet angle, j'ai eu plus que ma part.

Tout passe et meurt, voilà la seule conclusion qui tienne.

Je me suis remis à méditer.

Parfois nous faisons l'amour assis, imbriqués l'un en l'autre. Mon corps solide, musculeux, contre le tien jeune et fin. De face, tu me serrais entre tes cuisses. De dos, je te serrais entre mes bras. D'une façon ou d'une autre, nous nous contenions l'un l'autre. C'était cela que j'aimais : nous nous contenions l'un l'autre.

Un monde dans un autre. Et à l'intersection, quoi ? Une richesse, croyais-je ; une duplicité, m'est-il apparu.

Que t'ai-je appris ? Je ne sais pas. Une certaine forme de don, peut-être. La lenteur de l'épanouissement, la temporisation de la jouissance. Et qu'ai-je appris de toi ? A me voir tel que je suis. Avec mes cheveux grisonnants, et les deux tiers de ma vie derrière moi. Avec ma difficulté à t'accepter, à m'accepter. J'ai voulu faire de toi ce que tu n'étais pas, de notre histoire ce qu'elle ne pouvait devenir. J'ai voulu la transcender, y résumer la solution de ce qui avait échoué auparavant. Je n'ai pas réalisé qu'elle ne pouvait en aucun cas le porter.

Ne choisit-on pas le messager à la mesure du désastre ou du miracle qu'il doit annoncer ?

Ces jours-ci, je m'agite de plus en plus, je me dépense physiquement. J'ai repris mon jogging tous les matins, ce qui m'a redonné un peu de couleur. J'ai une nervosité dans le corps, une inquiétude qu'il me faut tuer à coups d'exercice ou de méditation. Si je reste assis trop longtemps, je recommence à penser à la bouteille. C'est dur, très dur. Des fois j'en crierais. Si j'avais su que ce serait si dur je ne me serais pas engagé avec cette légèreté.

Je repense beaucoup à Mabenga. A ce que j'ai écrit, autant qu'à tout ce que je n'ai pas écrit.

Je cherche le fil, je tente de recoller les morceaux, de les faire s'accoler ensemble pour me donner l'illusion de tenir encore debout. L'illusion d'une cohérence qui a été, qui n'est plus, mais qui pourrait renaître...

Depuis quelques jours l'idée m'est venue qu'il me faut recommencer. Retrouver cette énergie, recréer, d'une façon ou d'une autre, une structure, un projet allant dans le même sens. Je n'ai pas la naïveté de m'imaginer qu'une ONG acceptera de me renvoyer sur le terrain. Trop vieux, plus assez performant. L'administration, oui ; si je souhaitais passer les quinze ans de vie professionnelle qui me restent dans un bureau à Cotonou, Kinshasa ou Dar es Salaam, je n'aurais que l'embarras du choix. Pour y faire quoi ? Jouer les chiens de garde du système ? Cela fait cinq ans que je le fais, cinq ans que j'essaie d'être créatif, d'innover, de détourner le problème, de le neutraliser, de le minimiser, de l'oublier... Et pour en sortir, je ne vois qu'une solution.

Je pourrais rester ici, y démarrer une coopérative bio, cela marcherait certainement, il y a un public de plus en plus vaste, conscient de l'intérêt de l'agriculture biologique et prêt à payer pour

obtenir qualité et garanties. Une coopérative de luxe en quelque sorte. J'ai retourné le problème dans ma tête tous ces derniers jours, et je suis parvenu à la conclusion que dans cinq ou huit ans, je pourrais me retrouver à la tête d'une petite entreprise relativement prospère et n'avoir d'autre souci que de l'agrandir et la développer. Est-ce ainsi que je me vois ?

Pour toutes sortes de raisons sur lesquelles je ne reviendrai pas ici, le seul projet qui ferait sens pour moi est la même coopérative sans subventions agricoles, sans distorsion concurrentielle, à un endroit où elle donnerait une véritable chance à un groupe de gens de vivre décemment ; où elle représenterait pour eux un (infime) moyen de pouvoir en même temps qu'un moyen de survie. Le pays ? Je vois plusieurs possibilités — dont certains en guerre. Pourtant une guerre civile ne représente pas forcément un obstacle majeur (pas davantage que la guerre civile mozambicaine ne l'a été pour nous). Non, le problème serait plutôt de pénétrer une nouvelle culture, un environnement, de conquérir le droit d'y faire son trou. L'ONG est utile en ce qu'elle offre un endossement ; mais, comme tout employeur, elle achète aussi votre âme.

Autre chose : n'oublions pas que je n'ai plus la force physique ni la rapidité de mes vingt-cinq ans. Surtout en ce moment, où la pente de l'auto-destruction est dure à remonter.

L'un dans l'autre, ce projet fantôme représente un énorme saut. Dans le vide, sans parachute cette fois-ci. Plus je retourne la question dans ma tête cependant, et moins je vois d'autre solution.

La musique que j'écoute le plus volontiers en ce moment : Debussy, sonate pour violoncelle et piano. Il y règne une atmosphère de mort, comme un pressentiment de la fin toute proche. Densité, économie de moyens. Chaque note y est chargée d'une souffrance, d'une plainte pudiques.

Peut-être devrais-je me mettre à Nielsen, en guise d'adieu.

Je crois que nous étions, Niklas et moi, chacun de son côté, parvenus à la même conclusion.

Nous ne différons que sur le contenu : il disait philo, je suggérais psycho. Mais l'essentiel était là : qu'il reprenne ses études. Il parle de s'inscrire à l'université libre de Roskilde, où il pourrait être admis sur examen d'entrée. Avec l'allocation étudiant ajoutée à de petits boulots, il devrait s'en tirer pendant six ans sans encombres.

Je lui ai dit que, tout bien réfléchi, j'allais vendre la ferme, partant du principe que cela ne l'intéresserait pas de l'habiter ? Et avec l'argent, j'ai proposé de lui acheter un appartement. Après tout, j'ai eu la chance, à son âge, de disposer du pécule que des grands-parents prévoyants m'avaient laissé. Cette chance, j'aimerais qu'il en profite également.

Il a froncé les sourcils : où tu vas vivre ?

J'ai dit que j'allais repartir. En Angola probablement, ou en Zambie.

T'as un nouveau contrat ?

Non.

Alors ?

Avec un clin d'œil, j'ai répondu que pour une fois, j'avais envie de voir ce que la force de mes bras pouvait me rapporter. Repartir de zéro, comme je l'ai fait en 85. Mieux : repartir tout seul, c'est-à-dire sans soutien financier et sans ONG dans le dos, sans donneurs qui attribuent d'une main et, quelque part très loin au dessus de nos têtes, reprennent au centuple de l'autre main. Impossible, dit-il. Et de quoi vivent donc tous ces gens qui ne disposent ni de subventions ni d'allocations, ni d'écoles ni d'hôpitaux gratuits, si ce n'est de ce qu'ils parviennent à produire à la sueur de leur front ? S'ils le

peuvent, je le peux aussi. Et si, contre toute attente, je ne le peux pas, j'ai toujours un fils pour m'entretenir dans ma vieillesse, non ?

La plaisanterie l'a fait vaguement sourire. Voyant qu'il demeurerait silencieux et inquiet, j'ai ajouté qu'il ne se débarrasserait pas si facilement de moi. Je n'avais pas l'intention de disparaître à nouveau pendant vingt ans.

Il m'interrompt :

— Ce que j'ai dit la dernière fois, c'était pas pour te faire repartir...

— J'avais compris. Tu ne l'as peut-être pas dit de la meilleure façon, mais tu avais raison. J'avais fini par perdre le nord.

Je lampe ma tasse de thé vert. C'est fou ce que j'ingurgite comme eau, jus de fruit, thé et café depuis que je ne bois plus d'alcool.

Il dit qu'il y a beaucoup pensé depuis. Que depuis des années il avait l'impression d'être un raté. Tout le monde réussissait mieux que lui. Julie. Thomas. Leurs études, leur carrière. Thomas présentait bien, avait du succès. Ça avait fini par devenir une obsession. Je pensais que tu le préférais. Et puis dernièrement, je me suis rendu compte que j'étais peut-être pas si nul que je le croyais, que j'avais quelques qualités moi aussi.

J'approuve, et même chaudement. C'est drôle, il utilise les mêmes mots que moi. Je suis d'autant plus d'accord que sans lui je serais déjà mort. Dans la continuité, je me jette à l'eau. Ce n'est pas simple, mais il *faut* que je le dise.

— Au fait... Contrairement à ce que je t'ai dit. Avant de recevoir ta lettre, je ne vivais pas mieux. Je vivais surtout dans l'inconscience. Certaines choses, comme la vie de famille, je pensais avoir choisi de les écarter au profit de mon travail par exemple. Et puis un jour on se rend compte qu'on n'a rien choisi du tout, que ce sont les circonstances, ou la vie, ou votre passé qui ont choisi pour vous. Se marier, avoir des enfants, tout le monde peut le faire, mais un boulot comme le mien, je pensais que ça exigeait davantage... Que c'était plus important que tout le reste, que de mettre des enfants au monde pour ne pas s'en occuper, comme mes vieux l'ont fait avec moi...

Au milieu du silence, les mots “et comme je l’ai fait avec toi” résonnent si fort dans nos têtes que les prononcer paraît superflu. Pourtant je ne peux guère y couper, ainsi qu’à ce qui doit suivre.

— Je me suis trompé. Il n’y a pas de boulot qui vaille la peine d’abandonner les enfants qu’on a faits.

Je murmure, je ne sais plus où regarder ni que faire de mes mains, mais c’est dit. Je me ressers une demi-tasse de quelque chose que je ne boirai pas, histoire de laisser à l’ange le temps de s’éclipser.

— J’ai l’air de prétendre que je reste, alors que je m’en vais... Mais on peut être présent sans y être physiquement. En tout cas je voudrais essayer. Je t’écrirai pour savoir comment va la fac.

Il hoche lentement la tête :

— C’est sûr ?

— Sûr.

— Et... tu vas voir maman avant ton départ ?

L’allusion est claire : je ne m’en tirerai pas sans m’excuser également auprès de Lena. J’y avais bien pensé, tout en espérant pouvoir l’éviter.

— Ça va me prendre un moment de tout préparer. Mais... oui, j’irai voir Lena avant de partir.

Lorsqu’il se lève je constate qu’il a déjà un peu maigri, à l’inverse de moi qui commence à remplir à nouveau mes pantalons. Nous nous mesurons du regard en rigolant, en commentant les angoisses de nos abstinences respectives.

Sur le seuil de la porte, il s’approche gauchement de moi et m’ouvre les bras. Il me dépasse d’une demi-tête, mon grand fils. Moi qui ai toujours, avec lui comme avec les autres, refusé ces embrassades familiales devenues communes au Danemark, même entre personnes qui se connaissent peu, moi qui, depuis cinq ans, m’en suis tenu à la stricte poignée de main de ma jeunesse, je me laisse faire, je l’étreins même avec une joie inattendue, et nous nous tapons dans le dos tels des footballeurs qui viennent de marquer un but particulièrement brillant.

IV

Cumbe (Angola), le 10 février 2003

Cinquante-trois ans. J'ai survécu au vieux.

Ecrit à Niklas aujourd'hui. Mon séjour chez lui à Noël m'a fait plaisir. *Hyggeligt*, un mot sans réel équivalent dans d'autres langues, à part *cosy* en anglais. Beaucoup de choses ont changé ces trois dernières années. Lui, pour commencer. De nouveau, j'ai manqué ne pas le reconnaître, à mon arrivée à l'aéroport. C'est devenu une asperge, avec un visage long et étroit. Pas mal, d'ailleurs. Tient de son père. Il s'est trouvé une jolie fille, qui m'a été présentée. Fine, intelligente. Fait philo comme lui. Je suis content qu'il ne soit plus seul ; qu'il se soit sorti du marécage dans lequel il pataugeait. Les qualités ne lui manquent pas, loin de là. Maintenant qu'il utilise ses talents oratoires avec davantage de pertinence, on lui sent une vivacité et une profondeur d'esprit qui, s'il s'accroche, pourraient lui permettre d'aller loin. Il a l'air plus satisfait, plus équilibré, dans ce bel appartement de Vesterbro, que je ne l'ai jamais vu auparavant. Espérons que la jolie philosophe s'y installe avec lui.

Ici, je vis dans des conditions peu imaginables pour un Scandinave ; dans une pauvreté plus réelle que jamais, quoique proche de l'abondance comparée au niveau de vie du paysan angolais moyen, et pourtant moins contraignante qu'on n'aurait pu le redouter. Paradoxalement, je me trouve plus libre à présent, même si je retourne chaque sou (ou plutôt chaque *kwanza*), que du temps où un salaire démesuré entraînait des besoins démesurés. Mon plus gros investissement de ces trois dernières années, hormis les quelques bêtes que nous avons achetées, a été ce voyage à Noël.

Dans ce pays-ci, la situation laisse encore beaucoup à désirer. Rien n'est simple : malgré la relance économique que l'on note depuis la mort de Savimbi et la fin de la guerre, on vit encore dans une inflation gigantesque, quoique régulièrement en baisse. Le déminage ne progresse que très lentement, ce qui pose d'énormes problèmes d'utilisation des sols.

Mon installation s'est concrétisée relativement vite cependant. Grâce au collègue de H.E.L.P. en poste à Luanda — lequel m'a d'abord pris pour un fou —, j'ai trouvé un bon emplacement, moyennant finances bien entendu. Appelez cela corruption si vous voulez, ainsi marchent les choses ici. De bonnes terres, de l'eau à proximité... Le fait est que je suis arrivé juste à temps pour les semis la première année. A partir de là les choses se sont enchaînées. Mes voisins et moi sommes déjà organisés en association, produisant maïs et haricots, arachides, manioc et patates douces, sans oublier une culture horticole importante (à peu près comme à Tete). Nous partageons un certain nombre de biens, semences, outils, moyens de transport. Nous avons d'ailleurs réalisé ce qui était devenu mon rêve à Mabenga : la traction animale, en l'occurrence une charrette tirée par un âne. Combustible gratuit, pénurie inexistante, compost à volonté. Idéal, en attendant le moteur non polluant.

Ici par contre, à la différence de Mabenga, nous disposons d'un générateur — sans doute hérité des Portugais —, et mes voisins paraissent mieux habitués aux bienfaits de l'électricité que mes anciens compagnons ne l'avaient jamais été : pour eux rien ne valait le bon vieux feu de bois, en dépit de nos éternelles discussions sur la déforestation.

Pour l'instant, nous nous contentons de vendre au niveau local, et de vendre bien. Si le succès continue, combien de temps allons-nous pouvoir poursuivre ? Je ne pense pas ici à d'éventuels obstacles, plutôt au contraire. La tentation de l'expansion est grande, et avec l'expansion vient la pollution par l'usage de moteurs à essence, la perte de contrôle au niveau local, les intermédiaires... Problème de luxe, me direz-vous. Problème de fond, à mes yeux. Il existe d'autres moyens de satisfaire ses désirs, le renoncement par exemple. Le

choix. L'approfondissement. Quant aux besoins vraiment incontournables, ils ne sont pas nombreux, comme tous les clochards le savent. Contrairement à mes voisins, je ne suis pas sûr qu'il soit entièrement positif de nous agrandir...

J'ai même profité de mon séjour à Copenhague afin de prendre quelques contacts avec d'éventuels partenaires commerciaux danois, dont une petite entreprise qui vend des fruits et légumes bio sur Internet. Le gars était intéressé, moi aussi, si nous parvenions à trouver un moyen terme sur le transport. Certes, nous sommes là très loin du commerce local, mais je n'exclus pas que nous trouvions une solution satisfaisante. Mes nouveaux compagnons, en tout cas, sont très impatients de développement et d'initiative après toutes ces années passées sous la chape de plomb de la guerre.

Je n'ai plus touché une goutte d'alcool depuis mon blackout d'il y a trois ans. Ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué... Ça a été très dur parfois. Il y avait quelque chose d'apaisant dans la simplicité et la régularité du geste. Jusqu'à ce que la bouteille soit vide bien sûr, car le problème de la nouvelle bouteille venait toujours perturber cette belle séquence. Comme parade, je n'ai rien trouvé de mieux que de méditer. Je crois que toute cette histoire m'a servi au moins à une chose : prendre conscience de ma propre fragilité ! Pas facile là non plus ; quand s'habitue-t-on à l'idée de mourir ? Peut-être, même immobile, est-ce que je cours encore...

Quant aux femmes... Je n'ai pas, comme j'aurais pu, viré au célibataire aigri. En l'occurrence, Niklas n'est pas le seul à s'être trouvé une jolie fille. Ana est métisse, quarante-quatre ans. Je l'appelle Femme avec un grand F. Nous ne vivons pas ensemble — elle à Luanda, où elle représente CARE, moi ici à Cumbe, où je ne représente que l'association et moi-même avec mes théories étranges. J'ignore si nous vivrons jamais ensemble, mais cela ne me préoccupe guère ; je prends les choses comme elles viennent. Nos modes de vie et nos habitudes diffèrent sensiblement : elle dans la relative abondance de la capitale, moi dans mon dénuement organisé dont

elle se moque parfois lorsque je l'invite à le partager : elle ne comprend pas ce que je veux démontrer. Simple : je préfère être pauvre et heureux que riche et malheureux ! Durant les cinq ans que j'ai passés à Copenhague, j'ai pu me procurer tout ce que je voulais ; je n'ai été heureux que par éclairs, aux instants où j'ai cru que communier sexuellement avec une gamine du tiers de mon âge me rendrait la jeunesse que je m'imaginais perdue. Ici, je ne possède rien et je suis seul, mais heureux la plupart du temps. Chaque jour, à un moment de la journée, je me retire en moi-même afin de me le rappeler. D'une façon ou d'une autre, je crois avoir trouvé une voie qui m'offre infiniment plus de possibilités que tout ce que j'avais choisi auparavant. En dépit de la mort très présente, des mines qui nous guettent, de la faim, de la dévastation, de tous les deuils des années de guerre, et de la préoccupation de l'avenir, je suis plus vivant que durant les cinq ans que j'ai passés à l'abri dans l'abondance et la sécurité.

Quant au reste de ma vie... Si les événements suivent leur cours normal je peux encore compter sur une bonne quinzaine d'années d'activité. D'ici là tant de choses peuvent arriver : que Niklas ait des enfants par exemple. Ce qui constituerait sans doute pour moi un motif de retour. J'aimerais en effet transmettre à d'éventuels petits-enfants une partie de ce que j'ai reçu de mes grands-parents. Etre présent en tant que grand-père, à défaut de l'avoir été comme père. Deux petites têtes blondes qui vous appellent *Farfar*, avec lesquels jouer au foot, biner les plates-bandes et raconter des histoires, ne constituent pas une perspective désagréable. Je n'aimerais pas mourir solitaire.

Des gosses, j'en ai toujours huit ou dix dans les jambes, pour la plupart ceux de mes voisins, à qui, l'après-midi, je fais la classe. On s'amuse bien, eux et moi, d'autant qu'on a travaillé dur le matin. Parmi les tâches qu'ils accomplissent, surtout les filles, il y en a qu'on ne songe plus depuis longtemps à confier à un enfant européen. Dans notre association, l'éducation n'est pas le privilège de la jeunesse : j'ai une autre classe composée de trois pères de famille.

D'ici quelque temps j'aurai sans doute un bon groupe de femmes. Des veuves, promptes à voir les avantages de l'éducation depuis qu'aucun mari ne les régente. L'enseignement a lieu sous un arbre, ou dans mon hangar, à même le sol. Cas typique de concurrence déloyale par rapport à l'instituteur de la ville voisine, mais à la différence de l'individu en question, moi, je ne coûte rien ! Comparé à Mabenga, les conditions ici sont primitives. Toutefois il faut bien commencer quelque part. C'est l'esprit qui compte, le désir, l'enthousiasme ; et dans ce pays, en dépit ou peut-être à cause même des vingt-sept ans de guerre, il ne manque pas.

Que dire de plus ? Lorsque je considère ma vie passée, il me semble, malgré ses tours et ses détours, y déceler un fil conducteur aboutissant ici, à cette maison construite de mes mains, à ces champs que j'ai reboisés et plantés, à cette association que nous créons ensemble tous les jours. Un fil qui se prolonge et s'entête à travers éloignements et erreurs. Mon retour raté au Danemark, par exemple, grâce auquel je suis revenu ici. Ma tentative de disparaître, de m'évanouir en fumée, de m'évaporer en essence éthylique, ou de me passer de tout, même et surtout du nécessaire, tel le personnage de Paul Auster. Ma rage de me détacher de mon corps, de m'élever au dessus des contingences matérielles en niant l'attachement et la dépendance et ce d'autant plus que j'étais, de fait, tellement dépendant — du sexe, de l'alcool, de l'admiration de mes semblables —, tout cela m'a conduit ici, où je continue à pratiquer la même philosophie... mais à un niveau supérieur, et par là beaucoup plus profitable. Je plane toujours, contemplant le paysage qui m'entoure du haut de mon petit sommet personnel, la tête dans les nuages coiffée du bleu infini de la voûte céleste. Lorsque j'abaisse mon regard, je distingue à mes pieds, loin au fond de la vallée, des silhouettes minuscules qui s'agitent telles des fourmis, si affairées et inquiètes que j'ai envie de les exhorter à la sérénité ; un groupe de silhouettes au dessus desquelles il me serait facile de me croire haussé, dont je pourrais me sentir éloigné et distinct, si je n'avais durement appris à quel point je leur suis semblable, en dépit de ma

couleur, par mes faiblesses et mes manques, mes aveuglements et mes complaisances : à l'instant où je les regarde, je me sais être à la fois en elles, parmi elles, en même temps que sur mon sommet de montagne. De la même façon, de ma porte je contemple le Danemark et l'Europe, là-bas très loin en direction du nord, il me suffit de fermer les yeux pour parler à Niklas, et à Lena, à Julie et à Thomas, leur raconter des riens, ce que j'ai fait de ma journée, ce qu'un gosse a dit, ou la couleur du ciel, le cri d'un oiseau, de ces bêtises qui forment la trame de la vie, tout en sachant que, où que je sois, je les porte en moi, tous, autant que ce paysage à la terre rouge, à l'horizon immense et si plat, aux arbres bravant le ciel lisse et le soleil impitoyable, comme je porte encore Zé et Graça, Joaquim, Afonso et Marta, et la terre de Tete ; Knud et Aase, et le gamin que j'étais, le petit blond naïf devenu jeune homme desséché, un cercueil à la place du cœur ; et même Robert, le Robert souffrant et ne sachant le dire, si conscient de ses limites que sa frustration s'exprimait alternativement par l'ivresse et par la violence, même celui-là, je crois que j'ai fini par le comprendre, parce que j'ai fait l'expérience d'être doublement son semblable, par l'espèce et par les gènes. Tous ceux que j'ai connus, dont j'ai été proche pour le meilleur ou pour le pire, à qui j'ai fait du mal peut-être en essayant de faire du bien, ou par mon indifférence et mon égoïsme, je continue à leur parler, à entretenir avec eux des dialogues imaginaires ; certains tous les jours, comme Niklas (dialogues qui prennent la forme de lettres ou de mails lorsque je m'aventure jusqu'à Luanda), d'autres plus rarement, aux occasions où ils se rappellent à moi. Mais même lorsque nous demeurons silencieux, je les sens vivants, rapetissant la distance entre nous, la rendant caduque et supportable, me nourrissant de leur présence et faisant de moi ce que je suis, dont je les remercie infiniment.

Je n'ai toujours pas, comme je l'écrivais au début de ces pages, modifié la face du monde si peu que ce soit. Je crois pourtant contribuer à améliorer l'existence d'un minuscule groupe de personnes — qui, disons-le tout de suite, me le rendent bien. D'une façon ou d'une autre, et pour reprendre la vieille expression de

Niklas : c'est mieux que rien ! Mieux qu'oubli, inéquité et égoïsme. Quant à compter pour quelqu'un... J'espère que cela s'est produit. Pour nous deux, m'a-t-il semblé à Noël.

S'ils pouvaient lire ces pages, la plupart des Européens estimerait sans doute qu'à mon âge, tourner le dos à un avenir stable, paisible et financièrement assuré, comme je l'ai fait, représentait un choix tragiquement erroné. A mon sens pourtant, j'ai opéré un choix entre la vie et la mort — une vie rétrécie certes, mais profonde, et une mort lente et certaine. J'ai choisi la vie.

Au fait, je ne vous l'ai pas dit ?

Vous vous souvenez sûrement du J dans la signature de Niklas, l'initiale mystérieuse placée entre son prénom et son nom de famille dont, le jour de la réception de sa lettre, je m'étais demandé ce qu'elle signifiait... Longtemps après, j'ai fini par lui poser la question.

Il m'a répondu du ton de l'évidence : J pour Jensen, bien sûr.

J'ai tourné la déclaration dans mon esprit avant, prudemment, de lâcher :

— Il n'y a aucun Jensen dans la famille. Ta grand-mère maternelle s'appelait Schmidt... (J'avais préalablement vérifié cette dernière information.) De mon côté, Aarestrup et Nørregaard.

Il s'est raclé la gorge, soudain muet, le regard ailleurs.

Et c'est en voyant son air que l'étincelle s'est faite dans mon cerveau. Se pouvait-il que lui aussi... ? Adolescent, j'avais opéré un choix symbolique touchant au nom du père. Au début, seulement pour en essayer l'effet, ensuite de plus en plus volontairement. J'avais abandonné le patronyme de mon père au profit de celui de mon grand-père, supprimé Robert pour le remplacer par Knud. Mais ce n'était pas la seule façon de jouer avec le symbole... Symbole que Niklas apprécie, j'avais pu le constater, au moins autant que moi...

J pour Jensen, bien sûr. Ce qu'il a essayé de me dire.

Jensen. Fils de Jens.